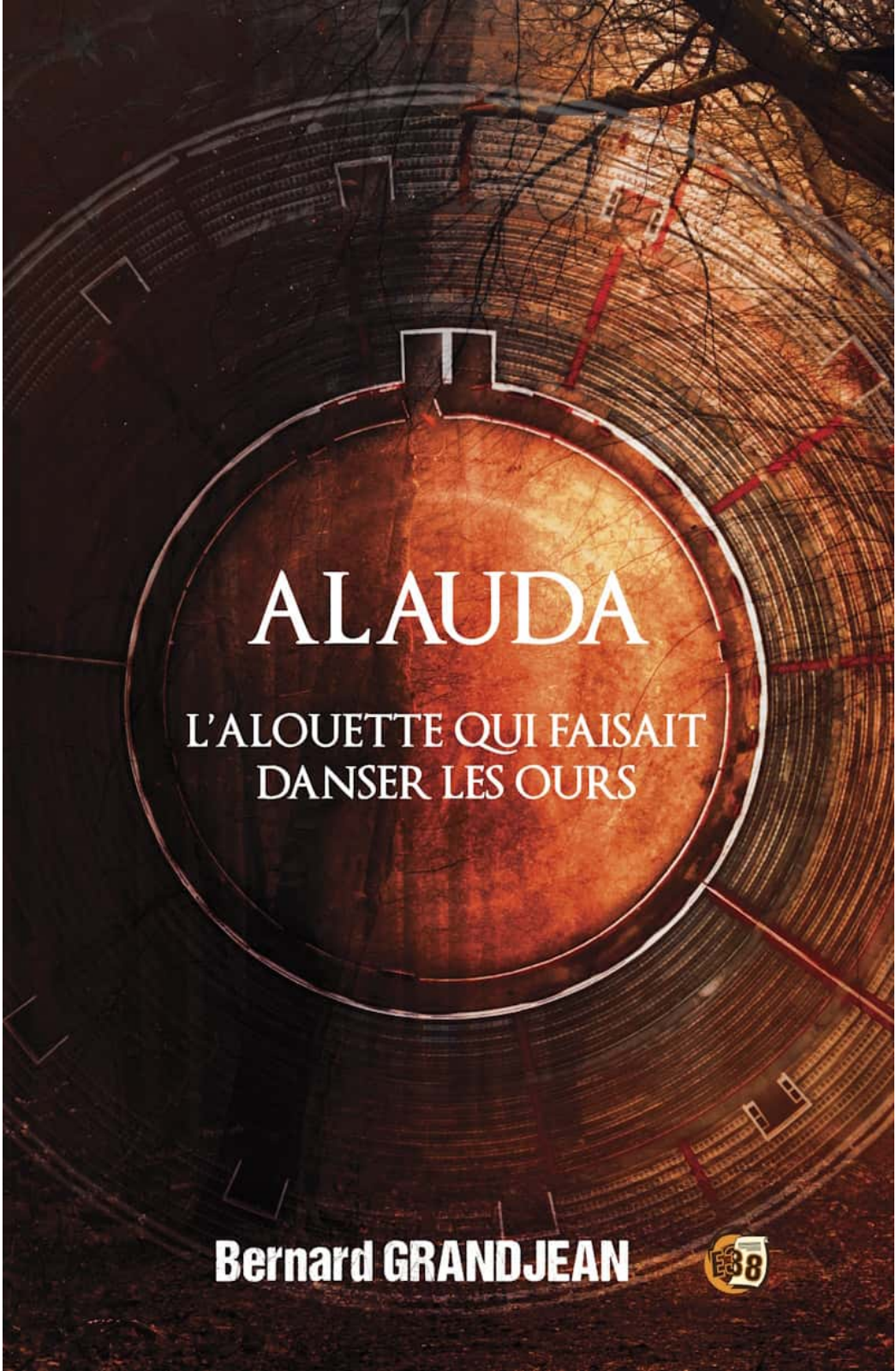
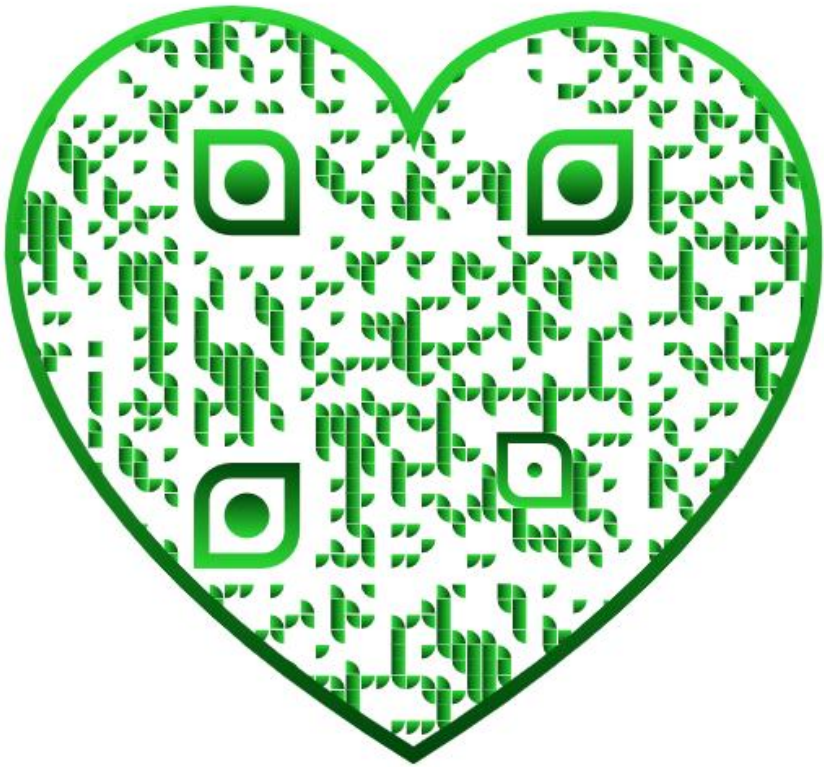
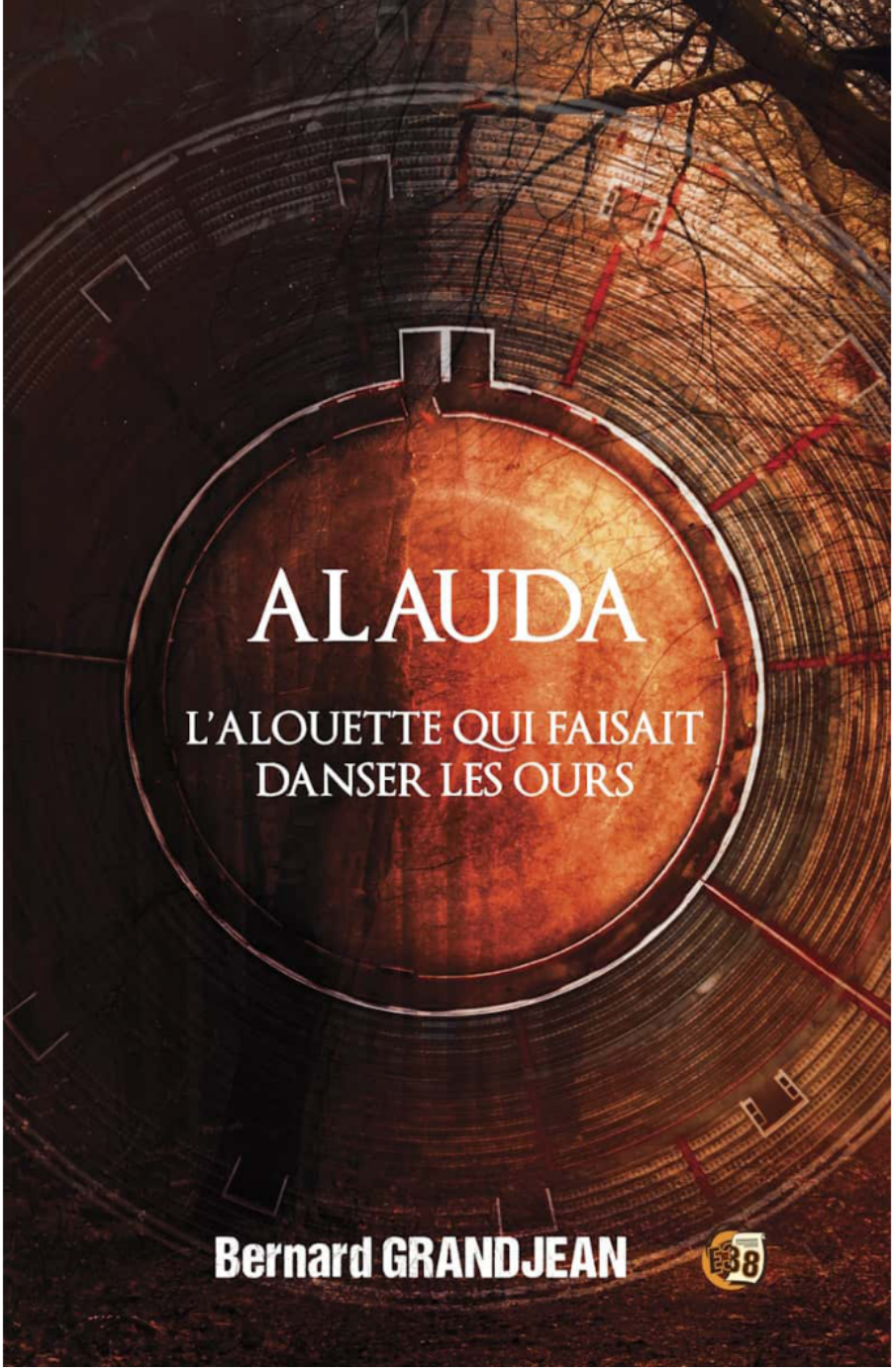

ALAUDA
L'ALOUETTE QUI FAISAIT DANSER LES OURS
Bernard GRANDJEAN




ALAUDA
L'ALOUETTE QUI FAISAIT DANSER LES OURS
Bernard GRANDJEAN

Présentation

En l'an 71 de notre ère, sous le règne de Vespasien, au lendemain des guerres civiles de l'année dite des quatre empereurs, Silvanus, ancien médecin d'une légion romaine, vit en philosophe dans son domaine viticole proche de Vesontio, la capitale du peuple gaulois des Séquanes (actuelle Franche-Comté). En ces temps où l'existence ne tient qu'à un fil, Silvanus va se trouver confronté à de multiples dangers : des nobles Gaulois en rébellion contre Rome, des druides exaltés, de riches patriciens corrompus, un redoutable envoyé de l'empereur, et une belle esclave rousse aux yeux verts dotée d'étranges pouvoirs…

ALAUDA

L'ALOUETTE QUI FAISAIT DANSER LES OURS

Bernard GRANDJEAN

Roman policier gallo-romain

PRINCIPAUX PERSONNAGES

(par ordre alphabétique)

Abellius, intendant de l'amphithéâtre de Vesontio.

Alauda, fugitive condamnée à l'esclavage.

Bénusa, vieille servante de la famille de Silvanus.

Contuinda, prêtresse du temple de Cernunnos, et ses adjointes Ésunéga et Sirmia.

Demetrius Lucius Valerius, préfet de la flotte impériale du Rhin.

Gæsius, marchand d'esclaves à Vesontio.

Nertomarus Valerius Lucanus, haut magistrat de la cité de Vesontio, et sa fille Procula.

Orbia, servante d'auberge et prostituée.

Quintus Publius Macedonicus, tribun militaire envoyé en Gaule par l'Empereur Vespasien pour une mission de police.

Ségomarus, druide en rébellion contre Rome.

Silvanus Julius Sequanus, ancien médecin militaire retiré sur son domaine agricole proche de Vesontio.

Xantus Octavius Claudius, magistrat peu scrupuleux de la cité de Vesontio.

Les citoyens romains portaient un triple nom (prénom, nom, surnom), les esclaves affranchis un prénom et le nom de famille de leur ancien maître. Afin de simplifier la lecture, tous n'apparaissent dans ce roman que sous leur prénom.

CHAPITRE I

Il a neigé sans discontinuer pendant deux jours et deux nuits ; une neige lourde, qui a gainé de blanc les branches des charmes, des chênes et des hêtres du bois sacré. Enfin, dans la soirée, le ciel s'est dégagé et, la blancheur de la neige aidant, une lune ronde éclaire le sous-bois comme en plein jour.

Sur le sentier qui descend en larges lacets vers le creux du vallon, le Très Sage Ségomarus marche en tête, en compagnie de la vieille prêtresse Contuinda, suivie de ses deux jeunes assistantes, Ésunéga et Sirmia. Ésunéga tient une lanterne allumée, Sirmia porte un sceau et un linge. À dix pas derrière, deux hommes armés en encadrent un troisième, nu malgré le froid mordant et dont les mains sont liées.

Au fond du vallon, le terrain se dégage ; un menhir se dresse au centre de la clairière, haut comme trois fois la taille d'un homme. Ségomarus s'arrête et, à ce signal, les autres se figent. La tête levée vers la lune et les bras tendus, le druide s'adresse au ciel d'une voix grave et vibrante :

— Cernunnos, amant de la déesse-mère, toi qui es à la fois l'enfant et le vieillard, par qui ce qui est mort revient à la vie, me voici en ce lieu sacré où depuis des temps immémoriaux nos ancêtres t'ont fait sacrifice ! Par cette froide nuit du mois de *riuros*[1], je viens implorer ton aide… Tout comme tu feras renaître la nature au printemps, je te supplie de faire renaître le pays de nos pères après ce long hiver ! Ce jour-là, les statues des faux dieux seront abattues, les coutumes anciennes rétablies, les vertus ancestrales des Gaulois réhabilitées. Un nouvel Empire apparaîtra, l'Empire des Gaules, qui s'étendra de la Narbonnaise jusqu'au-delà du fleuve Danuvius, couvrant des contrées sans fin aux peuples innombrables… Nous ne sommes aujourd'hui qu'une poignée, mais chaque jour de nouveaux hommes nous rejoignent. Cernunnos, c'est moi, le druide Ségomarus que tes fils ont placé à leur tête, et les Romains le savent. Vespasien, ce maudit, a

envoyé contre moi son meilleur chien. Quintus Publius Macedonicus est son nom. Cet assassin sans honneur a déjà fait exécuter plusieurs de nos compagnons en Rhétie et en Germanie, et le voici maintenant en Séquanie. J'ai juré de le tuer avant qu'il ne me tue, mais ce serpent est entouré de gardes vigilants, et la magie des incantations qui apportent la mort a été sans effet. Cernunnos, puissant dieu, j'ai besoin de ton aide pour qu'un fleuve le noie, qu'un pan de rocher l'écrase, ou que la flèche d'un guerrier l'expédie aux enfers. Pour preuve de ma dévotion, je te sacrifie cet homme. Dieu cornu, donne à la Très Sage Contuinda, la Centenaire Blanche qui sait lire les signes, le moyen de nous débarrasser de ce Romain !

Sur ces mots, Ségomarus se tait et continue de prier en silence. La lune s'est cachée, et la neige recommence à tomber. Les flocons s'accrochent à la tête du druide et à sa barbe, blanchissant sa silhouette. Drapé dans sa large robe claire, il se fond progressivement dans le décor hivernal, où seuls se distinguent les troncs noirs des arbres et le gris bleuté des pierres. Après un long moment, Ségomarus s'ébroue, et ordonne qu'on lui amène le prisonnier.

Anesthésié par le froid, l'homme est résigné. C'est un déserteur de l'armée romaine, qui sait que s'il avait été rattrapé, il serait mort sous la bastonnade de ses camarades. Au lieu de cela, ce sont ces hommes-là qui l'ont pris, et traité aussi rudement qu'un ennemi vaincu. Les dieux n'auront pas voulu qu'il vive… Mais comme il est Gaulois, et qu'il a été un fier combattant, il sait que son âme est immortelle.

Les gardes font brutalement s'agenouiller le prisonnier. En un éclair, le Très Sage tire de sa manche une petite faucille de bronze brillante comme de l'or, agrippe ses cheveux et lui tranche la gorge. Le cri de l'homme se perd dans un jaillissement de sang. Le sacrifié est allongé sur le dos, et le druide enfonce la pointe de sa faucille sous le sternum. En gestes précis, il ouvre le corps jusqu'au pubis, détache les intestins et les organes qu'il empoigne à pleine main pour les disposer sur le sol ; la neige fond à la chaleur des viscères fumants. Alors la vieille Contuinda s'avance. Une nouvelle fois elle invoque Cernunnos, puis, penchée sur la masse sanglante, la palpe à la lumière de la lanterne.

Une fois l'examen terminé, pendant qu'Ésunéga soutient la vieille prêtresse, hagarde, dont la bouche édentée ne laisse passer que des mots incompréhensibles, Sirmia lui lave les mains avec l'eau du seau et la sèche avec le linge. Puis Ésunéga la charge sur son dos, et Ségomarus et les trois femmes remontent le sentier vers le temple de Cernunnos,

qui se dresse sur la crête. Pendant ce temps, les deux gardes tirent le corps vers la fosse qu'ils ont préalablement creusée ; le condamné reposera sous la terre du bois sacré, en offrande éternelle. Quant à ses entrailles, les bêtes de la forêt en disposeront. Pour s'attirer les faveurs du Cornu, les deux gardes se sont marqué le front du sang du sacrifié, comme le Très Sage et les deux servantes l'ont fait avant eux.

*

Le matin trouve Contuinda et Ségomarus seuls dans l'une des maisonnettes à l'arrière du temple. Encore épuisée par sa transe de la nuit, la prêtresse est allongée sous une couverture de laine ; lui est assis à sa tête, attendant son réveil. Quand la vieille émerge enfin de sa longue inconscience, le druide lui parle doucement :

— Très Sage Contuinda, le dieu aux bois de cerf a-t-il accepté mon sacrifice ? M'aidera-t-il à envoyer le Romain Quintus aux enfers ?

— Le Cornu est satisfait. Et il m'a dit comment Quintus devait mourir…

La vieille femme murmure à l'oreille du druide, dont le visage s'éclaire.

CHAPITRE II

La maisonnette est agrippée à la pente, à l'orée d'une épaisse forêt. Comme la majorité des habitations de cette région aux confins de la Germanie et de la Rhétie, elle est tout en bois, et ne comporte qu'une seule pièce, dépourvue de fenêtres ; un foyer dont la fumée s'évacue par une ouverture dans le toit sert au chauffage et à la préparation de la nourriture. Alauda vit là avec Girta, sa servante. Toutes deux dorment dans le même lit, isolé du sol de terre battue par une estrade en planches.

Girta est une solide quinquagénaire, dont les deux nattes grises volettent dès qu'elle s'agite. Elle considère la jeune Alauda moins comme sa maîtresse que comme sa fille ; elle était déjà l'esclave de confiance de sa mère, du temps d'avant ce que les deux femmes appellent entre elles *les grands malheurs*. C'est Girta qui se charge du ravitaillement, de la cuisine et des tâches les plus rudes, comme les corvées d'eau, qu'il faut aller chercher à une source plus bas dans la pente. C'est aussi elle qui débite à la hache les bûches empilées dehors, contre les murs de la maison.

Alauda est une jeune femme d'une vingtaine d'années, grande et svelte. Mais ce qui frappe chez elle n'est pas sa silhouette, généralement dissimulée sous une ample robe de laine écrue, mais la blancheur de nacre de sa peau, les taches de rousseur qui constellent son visage, et surtout ses cheveux, qui rougeoient comme le reflet du soleil couchant sur le petit lac où elle va parfois se baigner. Elle se réserve les travaux de couture, et aide Girta à la préparation des repas ; mais l'essentiel de son temps est consacré à la lecture de ses quelques livres en latin et en grec, ainsi qu'à ses dévotions.

On pourrait craindre que deux femmes vivant seules en ce lieu isolé soient constamment en danger, mais leur vie s'écoule au rythme des saisons dans le calme et la tranquillité, car la réputation d'Alauda les protège. Au village en contrebas, on prétend que la jeune rousse parle

avec les oiseaux, et même avec les loups. Personne n'a jamais été témoin de ces faits extraordinaires, mais on préfère éviter de s'approcher de trop près de la maison à l'orée de la forêt. D'autant que contre le tronc d'un énorme chêne non loin, est cloué le crâne blanchi d'un vieux cerf aux ramures impressionnantes, et qu'on a déjà aperçu la jeune femme en train d'y accrocher des fleurs. De là à parler de magie et de pouvoirs inquiétants, le pas a été vite franchi.

Alauda ne descend pas souvent au village, et dans le seul but d'aller faire offrande au temple d'Ogmios, un dieu inconnu d'elle, mais que Girta prétend être Hercule. Alauda l'implore de lui insuffler ne serait-ce qu'une part infime de sa force. Dès que sa chevelure rouge apparaît, les mères font rentrer les enfants et tous les habitants se terrent dans leurs cabanes.

Fait rarissime, ce jour-là, les deux femmes ont un visiteur. Dès qu'il est entré, Girta est sortie, par discrétion. Car l'homme n'est pas n'importe qui : il s'agit de Demetrius Lucius Valerius, *prœfectus classis*, commandant la flotte impériale du Rhin. Il est passé par la forêt pour éviter le village, et il a laissé sa monture cachée dans le bois, où sa petite escorte l'attend.

— Tu es gelé, mon oncle, veux-tu un bol d'infusion de sauge ? L'eau est encore chaude.

— Merci, Alauda, rien. Je suis venu pour te parler, et j'ai peu de temps.

— Assieds-toi, et enlève au moins ton casque !

Le quadragénaire, aux cheveux grisonnants, pose presque à regret son casque à crinière sur la table et tire à lui un tabouret. Par respect, Alauda reste debout.

— Compte tenu de la rareté de tes visites, reprend la jeune fille, et à voir l'expression de ton visage, on pourrait croire que tu as des choses graves à me dire.

— C'est le cas. Alauda, je ne tournerai pas autour du pot : la situation ne peut plus durer, nous risquons notre vie, toi comme moi !

— Est-ce qu'il y aurait un fait nouveau ?

— En effet, et même plusieurs. Tu ne vas pas passer toute ton existence cachée dans cette tanière. Tu n'as que vingt-deux ans, Alauda, et l'éducation savante que tu as reçue te destinait à autre chose. Mais ça, ce n'est pas un fait nouveau, juste un constat qui me dérange chaque fois que j'y pense.

— Ma situation me convient, et je ne m'ennuie jamais. J'ai quelques livres, je travaille le grec, je sacrifie aux dieux matin et soir, je couds… Et surtout, je vis en pleine nature, au milieu de mes amis les animaux à plumes et à poils !

— Tu ne réalises pas combien ta présence ici depuis plus de deux ans est intrigante pour les gens de cette région. Comme on m'a déjà aperçu, certains te croient sous la protection de l'armée romaine ! Mais l'imposture finira par être découverte…

— Selon Girta, on dit au village que je suis la fille cachée d'un général romain ! Cette rumeur, plus ma réputation de magicienne, ça me protège !

— Tu es belle, Alauda, ça risque de te porter malheur. Un jour viendront des hommes qui n'auront pas été rebutés par ces racontars. Ils tueront Girta et t'emmèneront, pour profiter de toi ou pour te vendre. Et si grâce aux dieux ce malheur n'arrive pas, on finira par découvrir qui tu es, qui t'a cachée là, et la justice impériale te rattrapera, et moi avec !

Ce discours inquiétant ne réussit qu'à faire sourire la jeune fille :

— Mon oncle ! L'Empereur doit avoir en tête d'autres soucis que moi, dont plus personne à part toi ne se souvient de l'existence.

— Lourde erreur, Alauda… Vespasien a missionné des hommes redoutables pour liquider les derniers responsables encore vivants des guerres qui ont suivi le suicide de Néron, et qui ont précédé son accession au pouvoir, durant ce qu'on appelle l'année des Quatre Empereurs…

La jeune femme éclate de rire :

— Je ne suis quand même pas de ceux qui ont allumé l'incendie qui a ravagé l'empire !

— Toi non, mais ton père en était. Dois-je te rappeler que ta famille, dont tous les biens ont été saisis, a été condamnée à la *diminutio capitis maxima*, la forme la plus sévère de la déchéance civique ? Que ta mère est morte sous la torture ? Que tu devrais depuis longtemps avoir été réduite en esclavage ?

La jeune femme blêmit. Comment pourrait-elle l'oublier ? Sans le courage de Demetrius, elle aurait été arrêtée, emprisonnée, violée. Brisée et hagarde, elle aurait ensuite été conduite à un marché d'esclaves pour être vendue aux enchères. Des quolibets sur sa rousseur auraient fusé ; on aurait examiné ses dents comme celles d'une jument ; on l'aurait fait marcher de long en large pour montrer qu'elle ne boitait

pas. On l'aurait mise nue, et les acheteurs auraient fait des commentaires sur ses hanches et ses seins, et on l'aurait fait se retourner afin qu'ils apprécient la rondeur de ses fesses. Elle aurait été remise au plus offrant, qui aurait fait d'elle un instrument de plaisir pour lui et ses amis, ou bien le souffre-douleur de sa femme et de sa mère. Du fait de la condamnation de sa famille, le prix de sa vente serait tombé dans les caisses de l'État. Quand elle y songe, Alauda manque de s'évanouir. La condition d'esclave est si humiliante que certains préfèrent se suicider plutôt qu'avoir à la subir ; elle y a pensé aussi…

— Les envoyés de l'Empereur ont sans doute de plus gros poissons à pêcher que moi, dit-elle d'une voix blanche.

— Ta petite personne n'est pas seule en cause. Tu portes un poids très lourd…

— Fais-tu allusion à cet or que l'on accuse mon père d'avoir détourné ?

— Bien entendu ! D'après ce qu'on m'a rapporté, on est persuadé à Rome que même si ta mère est morte sans avouer, elle en savait long là-dessus. On pense que toi aussi tu sais où se trouve cet or, et c'est pour ça qu'on te recherche toujours. Un homme spécialement désigné par Vespasien a été envoyé pour te capturer et te faire parler, un Romain nommé Quintus Publius Macedonicus. Ce Quintus est du genre à tout faire pour réussir une mission qui lui permettra de briller aux yeux de l'Empereur, auquel il serait même apparenté. Or, selon mes informations, il a appris, j'ignore comment, que tu vis cachée dans cette région. En conséquence de quoi il faut vite que tu partes, Alauda, et loin ! C'est pour organiser ta fuite que je suis venu aujourd'hui.

Le visage de la jeune femme s'est décomposé :

— Et où veux-tu que j'aille ? Je n'ai plus ni famille ni amis.

— Je connais des endroits en Séquanie où tu serais en sûreté.

— En Séquanie, vraiment ? Pendant la guerre civile, les Séquanes n'ont-ils pas pris le parti de Vespasien ? Je serai vite dénoncée !

— Partout ta présence suscitera la curiosité, mais c'est en Séquanie que tu te fonderas le plus facilement dans le paysage. On y trouve beaucoup de sanctuaires consacrés au dieu Cernunnos, dont les Très Sages sont souvent moins savants que toi, et où ta condition sacrée de prêtresse te mettra à l'abri de tout danger…

— Si tu penses à ce temple des forêts de Petite Montagne[2] où ma mère m'emmenait enfant, tu peux l'oublier : son vieux druide est mort,

et le bâtiment doit avoir été depuis longtemps avalé par la forêt…

— J'en connais un autre, qui sera un refuge parfait pour toi.

La jeune fille observe un temps de silence avant de réagir :

— Si je comprends bien, les dieux m'offrent le choix entre deux destins : disparaître dans un temple perdu, ou devenir esclave si ce Quintus m'attrape…

— Tu peux ajouter une troisième hypothèse : mourir sous la torture pour un secret dont, comme ta mère, tu ignores le premier mot… Mais te consacrer aux dieux te rebute à ce point ? Je te croyais une fervente disciple du Cornu !

— Je le suis depuis ma plus tendre enfance, et Cernunnos m'a fait don en récompense de pouvoirs merveilleux. Mais pour être franche, oncle Demetrius, je m'étais imaginé une autre vie…

— Justement ! Peut-être que dans ce temple, tu te verras offrir une existence différente, guidée par un idéal… Une vie héroïque, même ! Peut-être vas-tu marcher dans les pas de ton père, un fier Séquane qui rêvait d'un Empire des Gaules débarrassé du joug romain…

— Je ne vois pas ce que je pourrais faire pour abattre l'Empire romain !

— Tu le comprendras le moment venu. J'ai trouvé en Séquanie un temple consacré à Cernunnos où tu pourras être accueillie. Il est régi par la Très Sage Contuinda, une femme peu instruite, mais célèbre pour ses grands pouvoirs de divination. Ton savoir et tes dons y seront les bienvenus.

— Mais, la druidesse Contuinda ne me connaît pas, comment pourrait-elle m'accepter ?

— En fait, elle t'attend déjà. Nous nous sommes écrit à ton sujet, tout est organisé. Mais il y a un préalable…

— Lequel ?

— Le voyage. Il est long, et cet itinéraire nord-sud est celui de nos troupes qui montent vers le Rhin et le *limes*[3]. Les voies sont jalonnées de nombreux postes de contrôle. Or, maintenant qu'il t'a débusquée, le Romain Quintus doit se douter que toi, appartenant à une vieille famille de Séquanie, c'est là-bas que tu chercheras à te réfugier. Il va falloir jouer très fin, mais j'ai un plan, qui commence mal, mais qui finit bien…

— J'ai hâte de le connaître, même si j'ai peur de ce que tu vas m'annoncer…

— Je vais te faire partir en Séquanie en te vendant comme esclave à

un de mes amis, Silvanus Julius Sequanus. Ce sera une ruse parfaite, car Quintus recherche la fille couverte d'or d'un officier supérieur, pas une esclave ! Mais rassure-toi, cette vente sera fictive : elle te permettra de gagner en toute sécurité la *villa* de l'ami auquel je te cède, qui se trouve non loin du Cernunnos Nemeton, le temple de la druidesse Contuinda. Tu ne resteras chez cet ami que quelques jours, le temps de te mettre en tête le chemin qui mène à ce temple, et tu t'enfuiras pour rejoindre la druidesse. Elle t'accueillera comme sa propre fille !

— Ton ami saura-t-il que ma vente est fictive ?

— Je dois avouer que non. S'agissant d'un homme droit, je doute qu'il accepte cette manœuvre si je la lui propose…

— Donc, tu es finalement résolu à faire de moi une esclave, le destin que tu prétendais vouloir à tout prix m'éviter ! Quant à m'enfuir de chez ton ami… Mon oncle, tu sais bien ce qui arrive à une esclave qui se sauve !

Demetrius éclate de rire :

— Quand le maître est un homme ordinaire, certes, mais mon ami Silvanus n'est pas un homme ordinaire : c'est un philosophe. C'est pour ça que j'ai songé à cette solution, qui ne m'inspire aucune crainte pour toi. Tu ne resteras chez lui que quelques jours, et il ne t'arrivera rien de fâcheux, je le jure sur la tête de ton malheureux père. Connaissant Silvanus, il s'accusera même d'avoir provoqué ta fuite faute d'avoir su t'accueillir, et il estimera que si quelqu'un est à punir, c'est lui !

— *Utinam*[4]… Quand devrai-je partir ?

— Très bientôt.

— Et pour ce qui est de la cause de la Gaule, qu'attends-tu de moi ?

— De grandes choses. Tu le sauras le moment venu…

CHAPITRE III

On n'est qu'aux premiers jours du printemps, et un vent glacial dévale des montagnes encore enneigées du pays des Helvètes. Demetrius et Alauda observent la progression du bateau, qui ne se distingue qu'à peine dans la faible clarté de l'aube.

Devant eux s'étend le lac *Brigantinus*[5], vaste comme la mer. Sous ses allures placides, ce lac est dangereux, les coups de vent y sont traîtres, mais il est un moyen sûr et rapide pour voyager et commercer. Derrière eux, sur une éminence, à moins d'un mille du port, le jour levant découpe la silhouette de Brigantium. Peuplé de Vindéliciens, le village se résume à une cinquantaine de maisons en bois et pisé couvertes de planches. En bois également le temple dédié aux divinités gauloises Ogmios et Arcecius. On a ici une dévotion particulière pour Arcecius, associé au dieu Mercure, le protecteur des marchands, car le commerce est actif à Brigantium. Un peu plus tôt, Alauda est allée y faire offrande : après tout, n'est-elle pas elle-même une marchandise, en chemin pour être remise à son propriétaire ?

Demetrius s'efforce de consoler la jeune femme, dont les joues sont inondées de larmes :

— Tu dois te montrer courageuse, Alauda, et te dire qu'être toujours en vie est un cadeau des dieux !

Elle l'admet, d'un hochement de tête.

— Et je te l'ai répété cent fois, l'ami auprès duquel je t'envoie te traitera avec bonté, parce qu'il est incapable d'agir autrement, c'est dans sa nature.

— Si c'est un ami, pourquoi alors me céder à lui comme esclave ? J'aurais pu passer pour sa femme, ou sa fille…

— Je t'ai aussi déjà expliqué maintes fois qu'il n'y avait pas de meilleure solution ! Tous ceux qui connaissent Silvanus savent qu'il est fermement opposé à l'idée de mariage, et il est un peu trop jeune pour être ton père. Mais qu'il achète une belle fille comme toi, ça ne

choquera personne ! Ton sort sera doux. Silvanus est du genre à avoir de la considération pour ses esclaves. Cependant, mets-toi bien dans le crâne que tu devras lui obéir, quels que soient ses ordres, même ceux qui pourraient ne pas te plaire, si tu vois ce que je veux dire…

— Oncle Demetrius, crois-tu vraiment que j'ignore ce que ça veut dire d'être femme, jeune, et esclave ?

— Tu pourrais ajouter : et très jolie… Si ton plus grand malheur est de devoir coucher avec mon ami Silvanus pendant les quelques jours où tu seras chez lui, tu peux remercier les dieux pour la douceur de ton sort. Qu'est-ce que cela, en comparaison de la mort atroce de ta mère, ou du sacrifice de ton père ?

Un voile passe sur les yeux d'Alauda, qui change de sujet :

— Parle-moi de l'homme qui m'attend à l'autre bout du lac pour me conduire à la *villa* de ton ami…

— Il s'appelle Gæsius, et c'est un important marchand d'esclaves de Vesontio. Il le fallait, pour la vraisemblance de mon plan. Je l'ai payé cher pour qu'il te nourrisse bien et te traite avec respect. Une fois que tu seras arrivée à Vesontio, Silvanus viendra te chercher pour te ramener chez lui. Je vais te confier une lettre à son intention, que tu remettras à Gæsius.

— J'ai peur de l'avenir qui m'attend !

— Tu dois te montrer courageuse, et Cernunnos te protège. Une fois que tu seras dans l'enceinte sacrée du temple de la druidesse Contuinda, tu seras hors de danger. Un conseil : à partir de maintenant, cache ta chevelure autant que tu le pourras. Si sa couleur n'a rien de très original, c'est quand même un signe distinctif pour les informateurs du Romain Quintus… Mais voici ton bateau !

La longue barque n'est plus qu'à quelques encablures du rivage, et les hommes relèvent les rames. Une fois l'embarcation amarrée aux poteaux de chênes, un groupe d'esclaves entreprend de charger la dizaine de caisses et de sacs, ainsi que les lourdes poutres équarries qui attendent sur le quai ; une opération effectuée sous l'œil vigilant du patron, soucieux du bon équilibrage de son embarcation. Alauda serre sa *palla*{6} autour de sa tête et monte en dernier, avec un balluchon pour tout bagage. On lui ordonne de s'asseoir à l'avant, à un endroit où elle ne gênera pas les manœuvres. Quand le bateau s'éloigne, on hisse une voile rectangulaire aussitôt gonflée par le vent. Demetrius adresse à Alauda un ultime signe de la main, auquel elle répond timidement, avant de plonger sa tête entre ses bras pour qu'on ne la voie pas

pleurer.

À peine sont-ils au milieu du lac que le vent tombe. Le patron donne l'ordre d'affaler la voile, et l'équipage se remet aux avirons en pestant. Plusieurs arrêts sont observés dans des ports sommaires : ici, on débarque quelques caisses, là on charge une demi-douzaine de sacs de grain et des tonneaux de viande salée. À plusieurs endroits, comme il n'y a pas la possibilité d'aborder, ce sont de petites barques qui viennent s'amarrer au bateau afin d'effectuer les transbordements. Tout cela prend du temps, et alors que le jour est déjà bien entamé, le point d'arrivée semble encore loin.

Alauda a tenté de s'intéresser au paysage, mais elle est bien trop perturbée pour en apprécier la beauté. Elle se sent très mal à l'aise au milieu de ces hommes frustes qui l'examinent à la dérobée. Ils parlent un idiome qu'elle ne comprend pas, mais elle devine qu'ils échangent entre eux des commentaires salaces. Elle songe à sa vie passée, au temps où son père était un officier apprécié et sa mère, une femme douce et pieuse. Elle revoit leur jolie maison près de Castra Regina, le balcon de bois où elle aimait lire, le louveteau dont elle s'était fait un ami, qui dormait sous son lit à l'épouvante des servantes. Elle pense à leur autel domestique, aux dieux lares auxquels elle faisait offrande chaque matin. Tout comme sa collection de verres colorés, leurs statuettes ont dû être volées ou réduites en miettes par les soldats… Ce monde heureux est perdu, depuis plus de trois années déjà ; la folie des hommes, y compris celle de son père, a tout balayé…

La nuit est presque là lorsque le capitaine met le cap sur un feu allumé sur la rive. L'embarcation manœuvre pour aborder le long d'une passerelle en bois qui craque et plie sous sa poussée. Des esclaves aux muscles saillants attendent, ainsi qu'un contremaître qui hurle ses ordres ; en un clin d'œil, le bateau est délesté de ce qu'il transportait. Le patron et son équipage dormiront ici, dans l'une des cabanes qui se dressent à quelques pas.

Alauda se demande ce qu'elle doit faire, quand un individu petit de taille et au visage chafouin vient à sa rencontre. Il est habillé à la façon romaine, mais le torque de bronze qu'il porte au cou indique ses origines gauloises. Alauda le déteste avant même d'être certaine qu'il est celui qui l'attend.

— C'est toi, l'esclave Alauda ?

Il parle latin avec un accent lent qu'elle connaît bien, celui de la

Séquanie.

— En effet. Tu es Gæsius ?

— Oui, mais pour toi, mon nom sera *patron*. Le préfet Demetrius a dû te le dire, il m'a payé pour te ramener vivante à Vesontio où je te remettrai à ton nouveau maître.

— J'ai justement avec moi une lettre qui lui est destinée. Demetrius m'a demandé de te la donner.

Gæsius prend l'étui en cuir qu'elle lui tend et s'empare de son balluchon :

— C'est tout ce que tu as comme bagages ?

— En effet, et je peux le porter moi-même.

— Ne t'en préoccupe plus, dorénavant, il est sous ma garde.

D'autorité, il écarte la *palla* de la jeune femme pour lui examiner le cou :

— Donne-moi aussi ton collier, tes boucles d'oreilles et ton bracelet, je n'aimerais pas qu'on te les vole cette nuit. Montre-moi cette bague… Jolie intaille ! C'est de la cornaline ? Par précaution, je vais la mettre en lieu sûr avec tes autres bijoux !

— Impossible : je la porte depuis si longtemps que pour la retirer, il faudrait me couper le doigt.

— On en reparlera. Tu as d'autres joyaux précieux, comme des pièces d'or ou d'argent ?

— Non.

— Je suis surpris que le préfet Demetrius ait laissé une esclave voyager seule, avec une totale liberté de mouvement. Quelle négligence !

— Je te rappelle que j'étais sur un bateau.

— Raison de plus ! Avec des fers aux pieds, ça t'aurait dissuadée de sauter à l'eau ! Une partie de notre voyage à Vesontio se fera sur une rivière ; donc, à partir de demain, tu auras des fers, ce qui t'enlèvera toute idée de t'enfuir à la nage.

— Je n'ai pas l'intention de me sauver.

— Je te répète que tu es sous ma responsabilité. Si tu disparais, c'est à moi que ton nouveau maître demandera de rembourser le prix de son achat. Je constate que tu avais su manipuler habilement le précédent, pour qu'il te fasse cadeau de bijoux si précieux ! Tu dois avoir de grands talents pour plaire autant à un homme, et il doit être désespéré de devoir te vendre… Mais quelle inconscience de sa part de t'offrir un collier en or alors que tu devrais porter un collier d'esclave, avec ton

nom gravé et le montant de la récompense en cas de fuite !

— C'est sans doute qu'il n'a pas jugé nécessaire de m'affubler de ça.

— *M'affubler de ça* ! Voyez-moi cette sale petite prétentieuse ! Pour qui te prends-tu ? Je m'en occuperai dès demain matin, et tu en seras *affublée,* comme tu dis ! Demetrius t'a mal dressée… Si tu étais à moi, tu recevrais le fouet pour avoir parlé de façon aussi impertinente, mais je ne suis pas du genre à abîmer la marchandise. J'ai plusieurs jours pour te rendre docile et bien consciente de ta condition, et je suis sûr que Silvanus Julius Sequanus, ton nouveau maître, m'en sera reconnaissant. Encore une chose : compte tenu de ton arrogance, ton collier d'esclave et tes fers, c'est toi qui les paieras, par la vente de tes bijoux !

— Ils sont en or, et valent infiniment plus que quelques morceaux de ferraille !

— C'est peut-être ce que tu penses, mais il se trouve que c'est moi qui fixe les prix !

CHAPITRE IV

Silvanus Julius Sequanus a plusieurs choses en horreur, parmi lesquelles le mariage, la guerre et les honneurs de la vie publique. Régulièrement, on le sollicite pour prendre des responsabilités dans le *vicus* dont sa *villa* fait partie, comme sa position sociale et sa fortune le lui permettraient, mais chaque fois il refuse. Il a aussi trois grandes passions : la poésie, la vigne et la médecine.

Bien qu'il la pratique encore, la médecine a perdu beaucoup de terrain par rapport à ses deux autres principaux centres d'intérêt. Âgé de trente-six ans, il en a fini depuis trois ans avec son engagement dans l'armée romaine, qu'il a quittée avec le grade le plus élevé pour un médecin militaire, *medicus legionis*, médecin de légion. Il s'est retiré avec la ferme intention de profiter de la fortune familiale, augmentée du solide pécule qu'il a accumulé durant ses années d'activité sur le *limes,* là-haut en Germanie. Descendant d'une antique lignée d'aristocrates séquanes tôt ralliés à Rome, son patrimoine, amassé sur des générations, est très confortable, et sa *villa* possède des terres riches et variées, propices autant à la vigne qu'aux fruits et aux céréales. Grâce à plusieurs rachats récents, Silvanus l'a encore agrandie, si bien qu'il peut largement rivaliser avec ses voisins, les propriétaires des opulentes *villæ* de la grasse plaine de la rivière Odonna.

Pourtant, il vit modestement, dans une maison dont les sols ne sont pas couverts de mosaïques précieuses ni les murs de fresques éblouissantes. Sa plus grande fierté, c'est sa bibliothèque, où les *volumines* d'auteurs latins et grecs s'alignent en rangs serrés sur les étagères, enroulés sur leurs axes d'ivoire. De toute façon, pour lui, les plus beaux décors sont offerts par la nature : les vignes dorées en automne, les forêts profondes, le frais vallon en contrebas où jaillit une source claire… De tout temps, celle-ci a été dédiée à Borvo, la divinité gauloise des sources, et c'est même elle qui a donné son nom au domaine : la *Villa de Borvo*.

Quand il réfléchit sur sa vie, Silvanus se dit que grâce aux dieux, il a quitté l'armée juste au bon moment : la révolte grondait déjà dans tout l'Empire contre les excès de Néron. Galba, un gouverneur de province âgé et manipulable, allait être sous peu proclamé Empereur et marcherait sur Rome à la tête de ses troupes, parmi lesquelles toutefois ne figuraient pas les légions de Germanie. Bientôt, Othon, un autre gouverneur de province, assassinerait Galba et se ferait proclamer empereur à son tour. C'est alors que les légions du Rhin entreraient en rébellion, et nommeraient Empereur cet incapable de Vittelius. Celui-ci serait défait par les troupes de Vespasien, qui serait couronné par le Sénat de Rome, mettant fin à cette terrible année de guerres civiles, connues sous le nom d'Année des Quatre Empereurs{7}…

S'il avait été encore en service, Silvanus aurait dû choisir son camp : déserter, suivre ses chefs, et dans tous les cas peut-être bien mourir. Mais par bonheur, il avait déjà quitté l'armée, avec une seule intention : vivre paisiblement dans sa *villa* de Séquanie, entre ses vignes et sa bibliothèque.

Néanmoins, il arrive régulièrement qu'on fasse appel à ses talents de médecin, et d'abord en cas d'accident, car on le sait bon chirurgien ; quand il faut recoudre une plaie ou amputer un membre, c'est à lui qu'on s'adresse. Il ne refuse jamais non plus de venir en aide à une femme qui accouche ; la mort en couches est l'une des grandes calamités du temps, les femmes qui donnent la vie jouant chaque fois la leur à pile ou face. Dans toutes ces situations, il devient extrêmement rigoureux sur l'hygiène et la propreté ; comme tous ses confrères, il sait que ces précautions augmentent sensiblement les chances de survie du patient, même s'ils sont incapables d'expliquer pourquoi.

La lecture des auteurs classiques tient une place capitale dans l'idée qu'il se fait du bonheur, mais ces temps-ci, c'est sa passion pour la vigne qui le comble : il vient d'inaugurer un nouveau chai où s'alignent dix *dolia,* ces énormes jarres en terre cuite qui sont les récipients les plus imposants du monde romain. Chaque *dolium* peut contenir dans son ventre rond la valeur d'une centaine d'amphores de la taille ordinaire{8} ! Rien que pour les installer sous leur hangar, en les calant solidement par des bâtis de poutres solides, il a fallu deux semaines de labeur.

Dès que la tâche a été terminée, sans casse ni accident, l'effort a cédé la place à la fête : en cette fin d'après-midi, esclaves et employés ont bu et chanté comme si ces jarres étaient des divinités que l'on célébrait

dans leur temple tout neuf. Les filles ont dansé en agitant des guirlandes, la tête ceinte de couronnes de feuilles de vigne, et, le vin aidant, leurs farandoles sont devenues de plus en plus sauvages. Bénusa, vieille esclave de la famille, a fait remarquer à Silvanus que laisser libre cours à cette fête était habile, car elle allait accroître sa fortune. *Parce que,* avait-elle précisé, *on imagine facilement comment ça va se termine ! Or, les enfants nés de mères esclaves sont eux-mêmes propriétés du maître…*

— Par ce dur travail, ils ont bien mérité de se divertir un peu, a répondu Silvanus, et je ne suis pas aussi calculateur que toi. Bénusa, tu devrais avoir honte de me prêter des idées cachées pareilles ! Un jour je ne te supporterai plus ta langue de vipère, et je t'affranchirai !

La vieille fait chaque fois semblant de croire à cette promesse, qu'elle interprète comme une menace :

— Et dès que je serai libre, tu me chasseras, et à mon âge, où est-ce que j'irai ?

— Bénusa, comment peux-tu imaginer que je pourrais un jour te chasser ?

— C'était juste pour t'entendre le dire.

Bénusa, qui a servi ses père et mère et l'a nourri de son lait, est depuis longtemps considérée comme un membre de la famille. C'est à elle que Silvanus confie ses soucis et ses secrets. Il lui a même montré l'endroit où il a enterré le gros pot qui contient son or. Déjà le père de Silvanus avait l'intention d'affranchir Bénusa, mais elle avait refusé, de peur qu'on la chasse comme une bouche inutile.

Silvanus n'a pas participé jusqu'au bout à la fête. Il s'est retiré tôt sous sa treille, en songeant à son ami Demetrius Lucius Valerius, qu'il avait rencontré bien des années auparavant, quand il avait dû lui recoudre une entaille au bras droit, profonde jusqu'à l'os. La plaie ne s'était pas infectée, et il avait réussi à éviter l'amputation, ce pour quoi Demetrius lui avait toujours été reconnaissant. C'est cet homme, qui occupait à présent la fonction très importante de Préfet de la flotte du Rhin, qui lui avait proposé ces dix *dolia*.

Silvanus préfère ne pas savoir comment son ami se les est procurés, car si Demetrius est généreux, son honnêteté trouve vite ses limites. Sa solde ne lui ayant jamais suffi, il a toujours dû la compléter par des moyens divers. À l'époque où, jeune officier, il ne commandait encore qu'une *liburne*{9} de la flotte du Rhin, il trafiquait déjà avec les barbares de la rive d'en face, utilisant son bateau insoupçonnable pour

transporter des marchandises en échappant aux taxes… Il avait ainsi amassé une petite fortune, qu'il avait ensuite perdue jusqu'au dernier *as* à ces jeux de dés qui permettent aux militaires désœuvrés de tromper l'ennui. Nullement découragé par ce revers, il avait trouvé le moyen de se refaire, avant de tout perdre à nouveau, et de recommencer…

Pour ces dix *dolia*, Demetrius avait réclamé une somme très inférieure au prix normal d'un tel achat. Silvanus avait alors subodoré qu'il les avait gagnés au jeu, ou à la suite d'un pari quelconque. Cependant, il n'avait pas hésité à accepter la proposition, car cet investissement correspondait à l'orientation nouvelle qu'il voulait donner à sa propriété. Son projet était de produire davantage de vin, mais pas n'importe lequel : du *passum*, un breuvage concocté à partir de raisin séché. Bien sûr, il ne pourrait jamais rivaliser avec les grands crus du genre, comme le *passum de Magon* fabriqué avec le sublime raisin carthaginois, pas même avec les productions de la Gaule Narbonnaise, au climat méditerranéen. Mais il comptait bien profiter de la demande de plus en plus forte pour ce genre de breuvage dans les provinces du Nord, où les gosiers sont moins exigeants, en proposant son *passum* à des prix sur lesquels aucun producteur de Narbonnaise, d'Italie ou d'ailleurs ne pourrait s'aligner.

Avant de rapporter le premier sesterce, le projet suppose néanmoins d'importants investissements. La construction d'un nouveau chai et d'un entrepôt de séchage du raisin, équipé de claies, ainsi que l'achat des *dolia*, même à prix de faveur, représente des sommes non négligeables. Le transport des énormes amphores a également coûté cher : elles sont arrivées à Vesontio par voie fluviale, et il a fallu louer pas moins de cinq chariots à bœufs, plus une cohorte d'esclaves, pour les amener jusqu'à la *villa*. À la prochaine vendange, il faudra aussi qu'il achète du raisin à d'autres vignerons, et du meilleur, qu'il devra donc payer au prix fort. Car ses vignes à lui ne pourront jamais en fournir suffisamment, même s'il a planté beaucoup de jeunes pieds ces deux dernières années. Mais il n'est pas question que ces jarres restent vides une année entière !

Assis sous sa treille, une coupe d'un vin parfaitement aromatisé et étendu d'eau fraîche à portée de main, Silvanus contemple le paysage alors que la nuit tombe. À la belle saison, le crépuscule est un moment précieux, quand la chaleur s'apaise et que les teintes des bois et des champs se font plus subtiles. Il peut rester longtemps à observer le vol des martinets, l'apparition des chauves-souris, et la première

promenade du renard qui loge sous les roches en contrebas. Quand le soleil disparaît derrière la rangée de croupes boisées qui barre l'horizon, il rejoint sa chambre, afin de lire à la lueur de la lampe quelques lignes de Virgile, son poète préféré, avant de s'endormir.

C'est ce qu'il s'apprête à faire lorsqu'apparaît la vieille Bénusa :

— Silvanus, un cavalier est arrivé avec une lettre pour toi ! Je lui ai demandé d'attendre dans l'*atrium*.

— Si tard, alors que la nuit est tombée ?

— Il vient de Vesontio, et il m'a dit qu'il avait prévu d'aller coucher à l'auberge de Ruffiacum.

— Est-ce qu'il a l'air d'un messager de la poste impériale ?

— Il a surtout l'air d'un sale type !

Silvanus rejoint l'*atrium*, le hall d'entrée de toute riche maison, une pièce qui se doit d'impressionner le visiteur. Sauf qu'ici, les mosaïques du sol dessinent de simples motifs géométriques, et les murs ne s'ornent que d'un rustique décor d'arbres et de fleurs. La seule fresque digne d'intérêt représente Neptune, ce qui peut paraître curieux si loin de la mer. L'explication est que ce dieu est l'emblème de la légion XI *Claudia Pia Fidelis,* dans laquelle son père a servi. Juste à côté de la fresque se trouve l'autel des dieux lares, une niche à fronton aménagée dans le mur. Au centre de l'*atrium*, à la verticale de l'ouverture du toit, un *impluvium*, joli bassin de marbre, permet de récolter l'eau de pluie qu'une canalisation dirige vers la cuisine. Le mobilier est simple, et la seule sculpture de la salle est une petite Vénus, taillée dans une pierre blanche veinée de bleu, dont les formes un peu lourdes évoquent davantage une solide beauté gauloise qu'une élégante déesse romaine. Silvanus, qui est parfaitement capable de faire la différence, y tient cependant beaucoup, car c'est sa mère qui l'a installée…

En pénétrant dans l'*atrium*, il découvre le messager vautré sur l'un des sièges réservés aux visiteurs, qui saute sur ses pieds à sa vue. Vêtu de braies et d'une tunique immaculée, portant au cou un torque de bronze, il n'a guère l'allure d'un cavalier de la poste impériale. Bénusa n'a pas menti : son visage n'inspire pas confiance.

— *Ave*, Silvanus Julius Sequanus ! Mon nom est Gæsius, mais je crois que nous nous connaissons, puisque je suis marchand d'esclaves à Vesontio et que nous avons déjà dû faire des affaires ensemble !

Silvanus sait qui est Gæsius, le plus important *mango*{10} de la ville de Vesontio. L'an passé, il lui a acheté en vente publique deux Parthes costauds comme des bœufs pour les travaux de la vigne. Il sait aussi

qu'il est un affranchi de Xantus Octavius Claudius, un très riche commerçant membre du collège des magistrats de la cité de Vesontio. On dit même que ce Xantus est le mécène des jeux qui se dérouleront dans le nouvel amphithéâtre à l'occasion de son inauguration, fixée aux *Ides* de septembre{11}, lors des fêtes de Jupiter ; un bon moyen pour lui de se faire réélire…

— *Ave*, Gæsius ! Que me vaut ta visite tardive ?

— Je suis débordé par les occupations, mais j'ai tenu à venir te parler en personne, vu ta qualité et celle de celui qui m'envoie… Ton ami Demetrius Lucius Valerius, Préfet de la flotte du Rhin, m'a chargé de convoyer depuis le lac Brigantinus jusqu'à Vesontio une esclave qu'il te destine.

— Une esclave ? Première nouvelle !

— Cette lettre qu'il m'a confiée pour toi expose clairement toute l'affaire.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? se demande Silvanus en s'emparant du cylindre de cuir que lui tend le *mango*. Intrigué, il en sort trois feuillets de papyrus, couverts d'une écriture fine et serrée qu'il reconnaît pour celle de Demetrius.

La lettre commence par l'abréviation habituelle, SVBEEAU, signifiant *Si Vales, Bene Est, Ego Autem Valeo – si tu vas bien, tout est bien, je vais bien moi aussi*. La formule est réduite comme toujours à ses seules initiales.

Silvanus, mon ami, j'espère que les dieux te sont favorables. Pour moi, ils le sont un jour sur deux, ce qui n'est déjà pas si mal.

À la date d'aujourd'hui, les dolia devraient être arrivés chez toi. J'espère que tu es satisfait. S'il y a un problème, n'hésite pas à m'écrire. Pour conclure cette affaire, je t'avais réclamé 6 000 sesterces{12} *d'avance, que tu as eu le bon goût de me faire parvenir. Or, en définitive, cela ne m'aura coûté que la moitié. Ne me demande pas pourquoi, sache seulement que j'ai trouvé les mots pour convaincre le vendeur, un homme qui m'était très redevable.*

Il en ressort que j'ai envers toi une dette de 3 000 sesterces. Mon problème est qu'en ce moment, et sans doute pour de longs mois encore, je suis à court de liquidités. Aussi, afin d'apaiser ma conscience torturée, je te propose un marché : en paiement de cette dette, je te cède la propriété d'une esclave qui vaut au bas mot 5 000 sesterces. À Vesontio je ne sais pas, mais je peux t'assurer qu'à Rome, elle atteindrait facilement cette somme en vente

aux enchères. En acceptant cette transaction, tu fais donc une excellente affaire.

L'esclave en question est belle de la tête aux talons, vierge et pure, parfaite pour réchauffer le lit de son maître. Elle vient de Réthie, s'appelle Alauda, elle parle les langues latines et gauloises, et même un peu le grec, ce qui lui permettra de comprendre tes désirs les moins avouables. Je l'ai gagnée au jeu, et je l'ai aussitôt fait conduire à Vesontio par les soins d'un mango du nom de Gœsius, auprès duquel tu pourras la récupérer. C'est d'ailleurs lui qui te remettra la présente lettre. J'ai stipulé que l'esclave devait être bien traitée et nourrie. Si mes instructions n'ont pas été respectées, ampute la tête de ce mango de ma part.

J'espère te revoir un jour. Vale ! Demetrius Lucius Valerius, ton ami pour la vie.

Silvanus, dont les épaules se sont affaissées au fil de la lecture, pousse un profond soupir. Même si 6 000 sesterces était déjà un bon prix, il est clair que Demetrius, son cher ami, vient de le refaire de 3 000 sesterces…

— Je te suis reconnaissant de t'être déplacé, dit-il au marchand d'esclaves, mais maintenant que je sais de quoi il retourne, laisse-moi te poser une question : pourquoi es-tu venu seul, et non accompagné de l'esclave que tu es censé me remettre ?

— C'est que, c'est pas aussi simple…

— Comment ça, pas aussi simple ?

— Le contrat entre Demetrius Lucius Valerius et moi omettait de prévoir un défraiement pour la nourriture de l'esclave pendant le voyage, alors qu'il m'était recommandé de la traiter très correctement. Avant de pouvoir récupérer l'esclave, il y a donc ces frais à me rembourser…

— Et combien réclames-tu pour ça ?

— Ça m'a coûté au bas mot 500 sesterces, et je ne compte même pas les à-côtés.

— Quoi ! Tant que ça ?

— Du lac Brigantinus jusqu'à Vesontio, ça fait un long voyage !

— Si je fais un rapide calcul, sachant qu'il y a à peu près 245 milles pour venir de Brigantium à Vesontio, ce qui représente, pour être généreux, une vingtaine de jours de voyage, il faudrait en conclure que cette esclave aurait coûté plus de 25 sesterces par jour rien qu'en nourriture ! Tu lui as servi quoi, à chaque repas ? De la tétine de truie

au miel de Campanie farcie aux oursins de Carthage et à la chair de girafe ? De la murène pochée parfumée aux épices de l'Inde ?

— Je suis un commerçant honnête. Mais si cette esclave ne t'intéresse pas, laisse-moi la revendre. Je te reverserai son prix, juste diminué de ces frais de nourriture et de ma commission.

— Il n'est pas question que tu te fasses un seul sesterce de plus sur mon dos ! Je vais aller à Vesontio récupérer la fille, et je te paierai ce que tu me demandes, parce que je vois bien que je n'ai pas le choix. Mais si jamais je la trouve amaigrie, avec seulement la peau sur les os, tu goûteras de mon fouet !

L'homme se retire avec des formules de politesse onctueuse, mais le sourire satisfait qu'il a du mal à dissimuler plonge Silvanus au comble de l'énervement. Non pas que cette dépense inattendue le gêne, mais il sait que le *mango* l'escroque. Et Demetrius n'est pas plus honnête. À sa connaissance, aucune esclave n'a jamais atteint le prix de 5 000 sesterces dans une vente aux enchères, comme il le prétend dans sa lettre ; en tout cas, pas à Vesontio ! À moins que bien sûr cette fille soit une vraie Vénus, et qu'en prime sa chevelure soit tissée de fils d'or, hypothèse peu vraisemblable.

À l'évidence, son ami Demetrius lui raconte des fables. On ne gagne certainement pas des lots de grande valeur en jouant aux dés dans les tripots des postes de garde du *limes*. Il a donc obtenu cette esclave autrement. Mais pourquoi à présent la lui cède-t-il ? Impossible de savoir ce qui se cache derrière cette histoire, et c'est très irritant…

Le plus rageant, c'est qu'il n'a aucun besoin d'une jeune esclave de sexe féminin ; un bon menuisier-charpentier, capable de renforcer son atelier de fabrication de barriques, ça oui, ça l'aurait arrangé ! Que va-t-il pouvoir faire de cette fille ? D'autant que sur le domaine, les jeunes femmes à marier se comptent sur les doigts d'une main, elle sera à coup sûr source de frictions entre les esclaves mâles…

Pour ce qui est de *réchauffer son lit*, comme l'écrit Demetrius, il n'a pas non plus besoin d'elle. Quand son lit lui semble trop froid, il sait où trouver de quoi le réchauffer juste le temps nécessaire, sans se compliquer la vie, et sans passer sous les Fourches caudines du mariage, que la tradition romaine considère pourtant comme un devoir civique. Un impôt spécial pèse même sur les célibataires ; son statut de militaire l'en exempte, et il s'en réjouit, pour le principe. De toute façon, il est trop tard pour qu'il fonde une famille. Un médecin est conscient qu'à trente-six ans, un homme est au seuil de la vieillesse ; à cet âge,

quasiment la moitié des légionnaires sont déjà morts, la maladie et les accidents ayant prélevé leur part autant que les combats. Silvanus aspire à terminer son existence en toute tranquillité, entre son ruisseau, ses vignes, ses promenades bucoliques et la lecture de son cher Virgile. Le reste n'est que soucis superflus, on ne lui en fera pas démordre.

CHAPITRE V

Une bonne nuit de sommeil a permis à Silvanus de calmer l'exaspération que lui ont provoquée cette lettre et cette conversation avec ce visiteur, inattendu et désagréable.

Afin que son déplacement à Vesontio soit quand même utile, il décide d'en profiter pour traiter d'autres affaires. D'une part, négocier avec Gæsius l'achat direct, sans passer par des enchères qui font grimper les prix, de deux esclaves formés au travail du bois ; le cadeau qu'il lui fait avec ces 500 sesterces de soi-disant nourriture devrait l'amener à accepter. D'autre part, il ira rencontrer deux marchands de vin en gros de sa connaissance, pour leur parler de son futur *passum* ; il ne sert à rien de produire si on ne veille pas à s'assurer de bons débouchés.

Après avoir attendu deux jours, histoire de montrer au *mango* qu'il n'est pas à ses ordres, il décide de se rendre à Vesontio. Son intention est d'arriver en ville en début d'après-midi, et de passer la nuit sur place pour revenir à sa *villa* le lendemain.

Aux écuries, le maître de maison fait atteler Hector, son cheval favori, un jeune étalon de race danubienne, petit mais très résistant, aussi bon comme animal de trait que comme monture. Il s'entend à merveille avec lui, qu'un simple claquement de langue ou une infime pression des genoux suffisent à diriger. Il est doux, ce qui fait que pour un homme tel que lui, qui n'est pas un cavalier émérite, enfourcher Hector ne revient pas à se risquer dans un périlleux exercice d'équilibrisme{13}…

Quand il se rend à Vesontio, Silvanus utilise en général un cabriolet léger, une voiture à deux roues que même les Romains désignent par son nom gaulois de *cisium*. Le siège au dossier en osier peut accueillir une deuxième personne ou des bagages. Si la voie est bonne et si le cheval est de qualité, cela donne un véhicule rapide et agréable. L'inconvénient est l'absence de toit : il ne faut pas oublier de se munir

d'un manteau en laine bouillie si le temps est froid ou si la pluie menace. Mais en cette belle journée de mai, il n'y a aucune crainte à avoir du côté du ciel.

Depuis la *villa de Borvo*, se rendre à Vesontio, cité distante d'une quinzaine de milles, est un voyage plaisant en été. On doit d'abord suivre sur deux bons milles un mauvais chemin jusqu'à Magos Marnacum, un hameau posé sur une hauteur qui ne s'anime que les jours de marché. Le rocher qui le prolonge domine la vallée de la rivière Odonna, mais il est trop étroit pour accueillir un oppidum que la maigre population ne justifie de toute façon pas. Le seul poste défensif un peu sérieux du secteur est l'oppidum de Ruffiacum, un village situé au bord de la rivière en amont, faisant partie du même *vicus*. Au pied du village de Magos Marnacum, le voyageur s'engage sur plusieurs ponts successifs, permettant de franchir le cours d'eau divisé en cet endroit en plusieurs bras peu profonds. En fait de ponts, il s'agit de passerelles branlantes que les crues emportent régulièrement.

Au-delà de Magos Marnacum, la voie est rectiligne, posée sur une longue digue traversant une vaste étendue marécageuse, criblée de mares et hérissée de saules. Un peu avant Ruffiacum, qu'il laisse sur sa gauche, le sol se stabilise, des fermes et des champs cultivés apparaissent. S'agissant d'une voie secondaire, la qualité du chemin n'est pas des meilleures ; néanmoins, son *cisium* avance vite, tiré vigoureusement par un Hector habile à choisir les bonnes trajectoires entre les ornières laissées par les chariots à bœufs. Il reste alors à Silvanus deux heures de voyage, car il n'a pas l'intention de pousser son cheval outre mesure.

Bien que les cahots du chemin ne favorisent pas la concentration, Silvanus réfléchit à la façon dont il va organiser son temps à Vesontio. Il décide de ne pas se rendre directement chez le *mango,* car il n'est pas pressé de s'embarrasser de l'esclave. Connaissant beaucoup de gens dans la ville, il ne tient pas non plus à s'afficher publiquement avec cette fille si par hasard elle est aussi séduisante que Demetrius le prétend dans sa lettre ; cela ne pourrait que lui attirer les moqueries des amis qu'il pourrait croiser. Il préfère éviter ces désagréments en restant discret sur cette curieuse histoire, si bien dans la ligne de l'ambigu Demetrius…

Une fois ses affaires réglées, toujours pour le même motif, il n'ira pas non plus passer la nuit chez son ami d'enfance Nertomarus, comme il le fait généralement. Cet homme est l'un des deux *duumviri* de la cité de

Vesontio, magistrats supérieurs ayant les compétences et le rang de consul. Pour atteindre de tels postes, il faut avoir une solide réputation d'intégrité, et surtout disposer d'une grande fortune. La riche *domus* de Nertomarus, aux mosaïques et aux fresques admirables, équipée de l'eau courante et du chauffage par le sol en hiver, en témoigne…

Compte tenu des circonstances, il prendra une chambre à la *taberna* d'un certain Bassidius, où il laissera Hector et la voiture. On lui a vanté les avantages de cette auberge, qu'il ne connaît pas. Elle se situe dans le *suburbium*, le faubourg qui s'étale sur la rive droite du Doubs, de l'autre côté du pont. Elle est proche de l'amphithéâtre dont la construction se termine ; comme il ne l'a pas encore vu de près, ce sera l'occasion.

Il compte se rendre chez ce maudit *mango* seulement le lendemain matin, afin de se délester des 500 sesterces qui pèsent à sa ceinture, au côté du poignard dont il ne se sépare jamais, une habitude militaire. Ensuite, il reprendra le chemin de sa *villa* avec l'esclave, tout en se demandant à quoi il pourra bien l'employer. Même lui confier l'arrosage des pots de fleurs est inimaginable, puisque c'est le domaine réservé de la vieille Bénusa.

En entrant dans le faubourg de Vesontio, Silvanus arrête son cheval afin de s'accorder un regard sur le paysage. De là, on domine la ville corsetée par la boucle du Doubs, fermée à l'est par le mont Cœlius, environnée de collines comme une petite Rome. L'actuelle Vesontio n'a plus grand-chose à voir avec la place forte des Séquanes dont Jules César parle dans ses *Commentaires*. Régulièrement, de nouveaux édifices de pierres blanches veinées de bleu apparaissent, dominant de leur masse claire les maisons gauloises terreuses ; ainsi le temple civique près du forum, celui de Mars, la *basilica* qui abrite le tribunal, les deux bâtiments des thermes ou le mur du théâtre… Chaque année, le nombre des toits de chaume recule au profit de jolis toits de tuiles rouges.

Non loin de lui, sur sa droite, l'amphithéâtre dresse sa haute silhouette. Trop grand pour trouver place dans la boucle du Doubs, les édiles ont choisi de le construire dans le faubourg. Il pourra accueillir plus de 20 000 spectateurs. Non seulement la ville, mais toutes les campagnes des alentours se précipiteront pour assister à des combats de gladiateurs, de bêtes sauvages, des chasses à l'épieu, des mises à mort diverses et inventives… La foule hurlera et trépignera de joie, le sang coulera à flots. Silvanus, qui a vu la guerre de près, ne se sent guère d'appétit pour ce genre de divertissements populaires, leur préférant de

loin le théâtre.

Assis sur le siège de son *cisium*, méditatif, il se dit que Vesontio change, à l'image de toute la Gaule, et il est de ceux qui s'en réjouissent. La ville semble sortir de sa gangue barbare comme un papillon de sa chrysalide. Car depuis la fin de la guerre civile, Vesontio est entrée dans une ère de prospérité, due en partie à sa situation : elle a la chance de se trouver au croisement de routes importantes, celle conduisant à Luxovium et Andemantunum au nord-ouest, une autre menant à Epomanduorum puis au Rhin au nord-est, et celles qui vont à Lousonna et à Lugdunum{14}. Le Doubs est également une artère pratique. Ces échanges enrichissent les commerçants, tandis que taxes et impôts tombent en pluie continue dans les caisses publiques.

Quand il s'est suffisamment réjoui la vue, Silvanus se met en quête de la *taberna* qu'on lui a recommandée. Il la trouve grâce à une inscription tracée à la peinture rouge au-dessus d'une porte :

La taberna de Bassidius est la plus confortable de la ville
La nourriture y est la meilleure
Le vin le plus parfumé
Et sa servante la plus avenante

L'allusion au caractère *avenant* de la servante n'a rien d'étonnant : toute auberge qui se respecte dispose de chambres où se prostituent les employées de l'établissement. Quelques graffitis explicites vantant les mérites de la servante en question ont été ajoutés sur le mur par des clients satisfaits. L'un d'eux dit : *grâce au talent d'Orbia, l'enfant Litussius est devenu un homme*. Un autre affirme que *pour deux as, Orbia le fait comme une déesse*. Silvanus se demande si la dénommée Orbia ne les a pas écrits elle-même.

C'est d'ailleurs elle qui l'accueille, donne ses ordres au garçon d'écurie et lui montre sa chambre. Après avoir fait semblant de ne pas remarquer ni ses rondeurs ni ses œillades appuyées, Silvanus s'éloigne à pied en direction de l'unique pont sur le Doubs, bel ouvrage à cinq arches de pierre, qui relie le faubourg à la ville proprement dite.

Sur la gauche du pont, la cité est protégée par un vieux rempart de facture typiquement gauloise, fait de terre et de poutres croisées. Qu'on ne songe pas à le remplacer par de solides murailles à la romaine étonne Silvanus, car la guerre n'est pas une perspective irréaliste ; du moins la guerre civile, qui peut éclater à tout moment, comme l'a

montré la période récente.

D'un pas décidé, il remonte le *cardo maximus*, l'axe principal nord-sud de toute ville romanisée, jusqu'au forum où il croise un *decumanus* qui le coupe à angle droit. Laissant la *basilica*, le forum et les édifices civiques majeurs de la cité dans son dos, Silvanus tourne à droite pour gagner un chai occupé par plusieurs grossistes avec lesquels il est en affaire. Silvanus est un de leurs fournisseurs réguliers : son vin n'est pas aussi capiteux que les productions du Sud, mais le talentueux Olidius, son maître de chai, n'a pas son pareil pour ajouter la juste dose de miel et d'aromates au liquide épais issu de la fermentation. Une fois allongé d'eau fraîche en été ou chaude en hiver – seuls les barbares boivent le vin pur –, ce vin se transforme en un nectar très appréciable, qui fait la prospérité de la *villa de Borvo*.

Dans l'entrepôt des marchands de vin, l'activité est fébrile. Des esclaves puisent dans les *dolia* avec des louches à longs manches et remplissent des amphores typiquement gauloises – à fond plat et donc pratique pour le transport – ainsi que des tonneaux installés sur des charrettes. Silvanus repère les marchands qu'il connaît, et va leur parler en termes enthousiastes de son futur *passum*. Il ressort de là une heure plus tard, assez satisfait de son éloquence, mais il sait qu'il ne décrochera pas la moindre commande tant que ces rapaces n'auront pas goûté son vin.

Pour se détendre, il décide d'aller faire un tour au forum, le meilleur endroit de la ville pour apprendre les nouvelles fraîches. Tout autour du vaste espace rectangulaire, sur lequel donnent le temple civique ainsi que la *Basilica*, s'alignent boutiques et bureaux, en particulier ceux des magistrats de la cité. Son riche ami le *duumvir* Nertomarus y a son propre bureau ; il ne faudrait pas qu'il vienne à le croiser… Mais Silvanus n'a pas fait dix pas qu'il tombe nez à nez avec celui qu'il voulait éviter :

— Mon cher Silvanus, comment peux-tu venir à Vesontio sans me prévenir ? Je t'ordonne de dîner et dormir chez moi ce soir !

— Merci, Nertomarus, mais c'est impossible, je dois absolument rentrer. Je ne suis là que pour rencontrer des grossistes en vin que je quitte à l'instant, et des affaires urgentes me réclament à la *villa de Borvo*…

— Dommage, j'ai justement attaqué une amphore d'un excellent vin de Narbonnaise, et il ne serait pas raisonnable que je la boive à moi tout seul ! Quoi qu'il en soit, ce sont les dieux qui t'envoient, parce que

je m'apprêtais à t'écrire…

— Je brûle de curiosité ! Que voulais-tu me dire ?

— Que bientôt nous allons célébrer les fiançailles de Procula, ma très chère fille, et que pour fêter cet événement, je t'invite à un grand banquet qui devrait faire date dans les annales de Vesontio ! Il sera réservé à quelques privilégiés, dont toi, bien sûr, mon meilleur ami !

— Merveilleuse nouvelle ! Et quand cela se tiendra-t-il ?

— Le troisième jour avant les calendes d'*Augustus*. Ce sera précisé dans la lettre, mais tu peux déjà le noter dans ta tête !

— Je suis heureux pour toi et pour Procula ! Je souhaite que les dieux favorisent cette union !

— Mercure l'a déjà fait : mon gendre est le fils d'un très riche négociant en bois ! Vénus devrait suivre, je n'en doute pas…

— Mais, ce banquet qui fera date, que pourrait-il bien avoir d'exceptionnel ? Chez toi, les repas sont si délicieux que je ne vois pas comment ton cuisinier pourrait faire mieux !

— La nouveauté, c'est que je prévois des divertissements d'une qualité rare entre chaque service… Mais pas avec les rustauds habituels, qui viennent raconter des histoires obscènes ou beugler des vers d'une platitude affligeante ! Je parle de divertissements raffinés, qui devraient ravir un esthète tel que toi ! Mais je ne t'en dis pas plus, tu auras la surprise. Maintenant, excuse-moi, je dois filer, j'ai une audience à présider !

Nul doute, songe Silvanus après qu'ils se soient séparés, *que si Nertomarus l'affirme, les divertissements du banquet seront de grande qualité*… Il en est ravi, car à Vesontio, de telles occasions sont rares.

Le jour baisse déjà quand il rejoint son auberge, le pas alerte et le cœur léger. Cette journée lui a finalement été favorable, avec des approches prometteuses pour son vin et une invitation à un banquet qui s'annonce fameux. En revanche, celle du lendemain ne présage rien de plaisant.

La tentation d'atteler Hector et de rentrer chez lui en abandonnant cette esclave à son sort le titille à nouveau. L'idée de devoir se faire soutirer malhonnêtement 500 sesterces par un vulgaire *mango* l'horripile. D'autant que nul n'ignore à Vesontio que cet homme est une créature du riche et puissant Xantus, assez habile pour acheter suffisamment de votes et se faire élire magistrat d'une cité dont il entend devenir le plus admiré des mécènes… Ce personnage cauteleux a

depuis plusieurs années la haute main sur la perception des taxes, une fonction on ne peut plus lucrative tout à fait dans ses cordes ! Il est connu qu'il a même tenté de faire élire son affranchi le *mango* Gæsius, en distribuant des sesterces aussi généreusement qu'un orage distribue les grêlons. Mais ça n'a pas suffi, tant les marchands d'esclaves ont mauvaise réputation et sont honnis par la population.

Ce dernier point fait partie des sujets de réflexion philosophique qui torturent régulièrement l'esprit de Silvanus : alors que la société s'accommode parfaitement de l'esclavage, qui existait d'ailleurs en Gaule bien avant que Rome n'y prenne le pouvoir, elle méprise ceux qui en font une profession. Et pourtant, comment leur en vouloir ? Le *fatum*, la destinée, est une affaire divine et non humaine ; c'est si vrai que la plupart des esclaves ne songent même pas à se révolter. Dès lors, pourquoi mépriser les marchands d'esclaves, qui sont les instruments de la volonté des dieux au même titre que les maîtres qui les exploitent ? D'autant que l'accumulation des dettes est la principale source de l'esclavage, et si l'homme ainsi condamné parvient à les rembourser, il se retrouve libre. Il s'est même laissé dire qu'une bonne moitié de chaque génération d'esclaves était affranchie.

Silvanus est conscient que ce n'est pas ce soir qu'il trouvera une réponse à ces questions, surtout que l'ambiance de cette exécrable auberge ne facilite pas la réflexion : dans la pièce voisine, un voyageur rend bruyamment hommage aux charmes d'Orbia, la plus avenante des servantes, selon ce qui est écrit sur le mur. En bas, une bagarre d'ivrognes a éclaté ; on entend des cris, des insultes, des bruits de coups et de corps qui tombent lourdement sur le plancher. Et dire qu'on lui a recommandé cette auberge comme un établissement de premier ordre… Il faut qu'il arrive à se souvenir de qui lui a joué ce sale tour !

Il doit attendre que tout ce petit monde se calme, vaincu par le vin et la fatigue, pour enfin penser à dormir.

CHAPITRE VI

Le calme n'aura été qu'une courte parenthèse ; le soleil est à peine levé que la *taberna* est déjà bien agitée. Le patron crie, des clients s'interpellent, et la jeune Orbia monte et descend l'escalier en faisant claquer ses semelles de bois comme des tambourins de bacchanale.

Résigné, Silvanus s'habille et rejoint la grande salle, où on lui sert d'autorité les restes du dîner de la veille, du mouton mariné. Il mange vite, tant il a hâte de s'éloigner de cet endroit, mais où il devra néanmoins repasser plus tard pour récupérer Hector et la voiture.

Franchissant à nouveau le pont sur le Doubs, il ne prend pas cette fois le *cardo maximus,* mais tourne tout de suite sur la gauche. Au-delà des thermes s'étend un quartier d'artisans et de boutiques ; c'est dans ce secteur de la ville qu'exerce le *mango* Gæsius. Le médecin n'a jamais été amené à se rendre chez lui, car les ventes publiques d'esclaves se font d'ordinaire au forum, mais il ne lui faut guère de temps pour trouver sa maison. Devant un porche attend une charrette plus parlante que la plus peinturlurée des enseignes : son plateau supporte une cage munie de solides barreaux de fer, le moyen ordinaire de transporter les esclaves vers le lieu où ils seront mis aux enchères.

Silvanus pousse la double porte, curieusement laissée ouverte sans surveillance, et appelle. Gæsius apparaît aussitôt :

— *Ave*, Silvanus ! Je vois que tu es enfin venu conclure notre affaire, et je m'en réjouis !

L'homme propose une coupe de vin à son visiteur, qu'il refuse, puis un verre de cervoise, qu'il refuse également. Déjà de méchante humeur, Silvanus sent l'exaspération le gagner :

— Je suis pressé. Va chercher cette esclave, et finissons-en !

— Je te demande pardon, mais les choses ne peuvent pas aller si vite ! J'ai été trop souvent roulé, et j'exerce un métier où la plus extrême prudence est de mise, même avec des gens aussi estimés que

toi. Pas plus tard que le mois dernier, cinq beaux esclaves africains que je faisais revenir de Lugdunum, et que j'avais payés cher, ont été capturés en cours de route par des hors-la-loi. Pour faire bonne mesure, les voleurs ont également enlevé l'un des deux conducteurs de la charrette. Tous seront revendus loin du lieu du forfait, sans que je revoie le moindre sesterce !

— Serais-tu en train de me comparer à un bandit de grand chemin ?

— Par tous les dieux, loin de moi cette idée ! Je prends juste cet exemple pour te montrer combien la malhonnêteté est partout ! Mon commerce est semé d'embûches… J'attacherais donc du prix à ce que tu me remettes d'abord les 500 sesterces que tu me dois. Cet argent m'a fait cruellement défaut, après la perte du chargement de Lugdunum…

Silvanus détache la bourse de cuir de sa ceinture et la jette sur la table :

— Tu trouveras là-dedans 125 pièces d'argent d'un denier, ce qui fait au total 500 sesterces. Tu peux recompter, si tu ne me fais pas confiance.

L'homme renverse la bourse sur la table et rattrape les pièces avant qu'elles ne roulent par terre ; il en prend une au hasard et l'examine avec soin :

— Voyons ça… Je te fais entière confiance, mais il serait malheureux qu'on t'ait trompé en te fourguant de mauvaises pièces ! En ces temps de filouterie généralisée, tout est possible… Mais ces deniers semblent de bon argent, et on distingue parfaitement le profil de notre auguste Empereur… Un Empereur juste et la paix, voilà le plus cher désir de commerçants comme toi et moi !

Cette remarque, par laquelle le *mango* se permet de les placer tous deux sur un pied d'égalité, pousse la patience de Silvanus dans ses derniers retranchements. Il parvient de justesse à se maîtriser. Gæsius le comprend :

— C'est bon, j'envoie chercher la fille !

Il donne un ordre à une servante, qui réapparaît bientôt, suivie d'une jeune fille. Silvanus remarque sa silhouette svelte, mais ne distingue rien de son visage : elle a si bien rabattu sa *palla* sur sa tête qu'on ne voit émerger que son menton.

— Elle n'a pas bonne mine, déclare Gæsius, parce que mes cellules en sous-sol sont un peu humides. Mais après quelques jours à la campagne, elle rayonnera comme le soleil ! Voici Silvanus Julius Sequanus, ton nouveau maître, annonce-t-il à Alauda. S'il n'est pas content de toi, il te

ramènera ici. Et tu peux enlever ce voile, tu n'as pas besoin d'avoir avec nous la distance hautaine d'une femme de sénateur traversant le forum !

Comme elle n'obéit pas, d'autorité, il écarte la *palla* et dégage le cou de la jeune fille ; son geste fait apparaître un collier de métal grossier, portant sur le devant une plaque rectangulaire, gravée d'une inscription et d'un chiffre.

— En la réceptionnant au lac Brigantinus, j'ai pris l'initiative de lui faire poser ce collier et une plaque d'esclave. Ton ami Demetrius avait eu l'imprudence de la laisser voyager seule, sans collier ni entraves ! Elle aurait pu se sauver sans que personne n'y prête attention. Reconnais que vu la beauté de cette fille, je n'ai pas exagéré le montant de la récompense, mais si ça ne te convient pas, tu pourras toujours modifier la somme.

Silvanus se penche et lit la petite inscription gravée sur la plaque : *capture-moi si je m'enfuis et rends-moi à mon maître.* En dessous est écrit *Alauda villa de Borvo*, et un chiffre, 500 S., la récompense en sesterces pour qui la ramènera. C'est la formule habituelle, et le procédé n'a rien d'incongru ; la plupart des esclaves sont munis d'une telle plaque. Néanmoins, Silvanus se sent mal à l'aise. Aucun de ses propres esclaves n'en porte une ; un effet, sans doute, de ses réflexions philosophiques…

— Ceci dit, poursuit le *mango*, si elle se sauve et si celui qui la retrouve a un peu de jugeote, il ne cherchera pas son ancien propriétaire. Il verra tout de suite qu'elle vaut plus de 500 sesterces à la revente ! Mais tu pourras toujours modifier le chiffre. Puis, s'adressant à la fille : Et maintenant, déshabille-toi, que ton maître puisse s'assurer qu'il n'a pas été roulé !

— C'est bon, intervient Silvanus, ça ira comme ça. À présent, puisque tout est en ordre, nous allons partir.

— Avant, je te demanderai encore d'approuver ce reçu, par lequel tu reconnais que l'esclave t'a été remise. Ça permettra d'éviter toute contestation à l'avenir.

Gæsius sort d'un coffret un papyrus, un calame et un encrier. Silvanus est méfiant :

— Laisse-moi relire ce que tu as écrit… ça semble conforme… Mais tu ne fais aucune mention des 500 sesterces que je viens de te remettre !

— C'est que les affaires réclament de la discrétion, surtout quand il s'agit de chiffres. Ce montant doit rester secret, parce qu'à tout autre

que toi j'aurais exigé une somme bien plus importante !

Silvanus écrit son nom en bas du papyrus, tout en se disant qu'il ne demandera rien à ce répugnant individu ; ses charpentiers, il les trouvera ailleurs…

— Encore une chose, déclare Gæsius. En même temps que le collier, j'ai acheté des fers pour lui entraver les pieds ; veux-tu que je les lui fasse poser ?

— Certainement pas !

Puis Silvanus le salue d'un mouvement de menton, donne l'ordre à la jeune femme de le suivre et quitte la maison du *mango* avec soulagement.

Il marche vite, et ne se retourne qu'une fois arrivé à l'entrée du pont : la fille est toujours à dix pas derrière lui, et il en est presque surpris. Mais il se raisonne : où pourrait-elle bien aller ? Il se remet en chemin vers la *taberna*, et se rend directement à l'arrière de l'établissement, où se trouve l'écurie. Il donne deux *as* au palefrenier pour atteler Hector, fait monter à côté de lui la fille, toujours muette et pudiquement voilée. D'un claquement de langue, il commande au cheval de quitter les lieux.

Ils sortent de Vesontio par la porte d'Andemantunum, et se retrouvent très vite en rase campagne. Ils n'ont encore échangé ni un regard ni une parole, quand soudain une idée traverse l'esprit de Silvanus :

— Tes bagages ! Tu n'as pas de bagages ?

— Non, maître.

— Tu veux dire que tu ne possèdes que ce que tu as sur le dos ?

— Et encore… J'avais jusqu'à il y a peu un bracelet, un collier et des boucles d'oreilles, le tout en or, mais Gæsius me les a volés. Il a pris aussi mes vêtements de rechange, pour les revendre ou les offrir à sa femme, j'imagine. Mais ça ne me soucie guère, je sais coudre ; encore que je n'aie pas de tissu…

— On t'en trouvera.

Il se dit que bien qu'elle tremble de colère, sa voix reste plaisante ; cette fille doit joliment bien chanter.

— Au moins, il t'a laissé ta bague, dit-il en remarquant la pierre rouge à son doigt.

— Parce que je n'arrive plus à la retirer. J'ai même cru qu'il allait me couper le doigt pour me la voler aussi !

— Je peux voir ?

Elle tend la main.

— Jolie bague. Le motif sculpté dans la cornaline n'est pas courant. Est-ce que ça montre bien un ours en train de copuler avec une femme, elle à califourchon sur lui ?

— Tu vois bien.

— C'est la première fois que je vois cette scène surprenante. Sais-tu de quel épisode de la vie des dieux et des héros elle est tirée ? Peut-être est-ce une référence à Polyphonte ?

— Ce nom ne me dit rien.

— C'est celui d'une compagne de Diane, une fille qui méprisait l'amour. Pour la punir, Vénus lui a inspiré une grande passion pour un ours, dont elle a eu deux enfants… Finalement, elle fut changée en chouette ! Alors, méfie-toi, puisque déjà tu as un nom d'oiseau{15} !

Il rit et l'interroge à nouveau sans lui laisser le temps de réagir :

— Qui était ton maître précédent ? Je veux dire, avant Demetrius, qui prétend t'avoir gagnée au jeu.

— Mon père a commis des erreurs et notre famille a été condamnée à la *diminutio capitis maxima*. C'est pour ça que je me suis retrouvée réduite à la condition d'esclave.

— Je le regrette pour toi, mais ça ne répond pas à ma question : est-ce que vraiment Demetrius t'a gagnée aux dés, ou bien est-ce qu'il m'a menti ?

— Si on considère que souvent nos destins se jouent sur un coup de dés, il t'a dit la vérité.

Le philosophe qui est en Silvanus apprécie la réponse. Comme le malaise de la jeune fille ne lui échappe pas, il a l'élégance de ne pas lui poser d'autres questions sur son passé, tout en se promettant d'y revenir.

— À part le vol de tes affaires, reprend-il, est-ce qu'au moins tu as été traitée correctement pendant ton voyage depuis le lac Brigantinus ?

— Je n'ai pas à me plaindre, maître. Le collier et les fers, je sais que c'est le lot des esclaves. Mais je n'ai pas été violée, et j'ai mangé tous les jours.

— Ça ne vaut pas 500 sesterces, mais c'est toujours ça, soupire Silvanus. Tu t'appelles bien Alauda, n'est-ce pas ? Ça, au moins, c'est vrai ?

— Oui, maître. Mais tu peux me donner un autre nom, si celui-ci ne te convient pas.

— Il me convient parfaitement, puisqu'il n'y a pas d'autre alouette dans ma maisonnée !

Alors qu'ils empruntent une portion déserte de la voie, Silvanus arrête Hector et se tourne vers la jeune fille :

— Maintenant, tu vas retirer ce voile, afin que je voie à quoi tu ressembles exactement !

Elle rejette sa *palla* sur ses épaules, et Silvanus ne peut retenir une exclamation de surprise : les cheveux d'Alauda, tressés en couronne autour de sa tête, sont d'un rouge flamboyant. Il est également frappé par la clarté de son visage, criblé de taches de rousseur, animé par ses yeux d'un vert profond. Il la trouve belle, mais d'une beauté un peu inquiétante, presque animale.

— J'avais vu que tu étais rousse, dit-il, mais je ne m'attendais pas à un tel incendie ! Je comprends maintenant que tu portes cette bague de cornaline, car le rouge est une couleur qui te convient parfaitement… C'est à cause de tes cheveux que tu portais ta *palla* sur ta tête comme une *matrona* ?

— Oui…

— Pourtant, cette rousseur te rend très belle ! Tu serais ridicule d'en avoir honte !

— Je n'en ai pas honte, mais elle me désigne à la curiosité des gens. C'est comme si je portais un flambeau allumé en plein jour !

— Ça pourrait peut-être surprendre à Rome, mais cette couleur n'a rien d'original ici : beaucoup de Gaulois sont roux, et les Germains le sont bien plus souvent encore. Tu dois le savoir, toi qui viens de Rhétie…

Après quelques secondes, il ajoute :

— C'est vrai que tu as la crinière la plus flamboyante que j'aie jamais vue ! Ce n'est pas Alauda, qu'on devrait t'appeler, mais plutôt Louerna{16} !

Elle sourit, pour la première fois, et il ne peut s'empêcher de continuer à la taquiner :

— Apprends qu'un renard habite dans un vallon à deux pas de ma maison. J'ai essayé de l'apprivoiser, mais il se sauve dès que je l'approche : peut-être que grâce à ta chevelure qui ressemble à sa fourrure, tu auras plus de succès que moi !

Il fait redémarrer Hector, tout en se disant qu'elle est vraiment jolie, Alauda, comme Demetrius le promettait dans sa lettre. Elle est jeune,

mais pas autant que son ami le prétendait : elle doit avoir vingt et un ou vingt-deux ans, ce qui n'est plus tout à fait la prime jeunesse. Quant à savoir si elle est effectivement *virgo intacta*, comme l'assure Demetrius, il préfère abandonner ce point à la seule connaissance des dieux.

Tout au long du chemin, il tente d'en apprendre davantage sur sa vie, les différents maîtres qu'elle a eus, sans en tirer grand-chose. Son latin dénote une bonne éducation, et quand il lui parle en langue gauloise, elle lui répond parfaitement. Sur cela aussi, Demetrius a dit la vérité. Elle affirme avoir passé la plus grande partie de sa vie en Rhétie, des années entrecoupées de longs séjours en Séquanie avec sa mère, mais elle reste peu bavarde sur cette mère qui est morte, et ce père qui *a commis des erreurs* que toute sa famille doit expier…

Cet échange laisse à Silvanus une impression bizarre. Il jurerait que cette renarde lui ment tout autant que Demetrius et que le désagréable Gæsius, mais par omission. Il garde le sujet pour plus tard : après ce voyage irritant à Vesontio, il n'a qu'une idée en tête : retrouver la paix de sa *villa*. Et puis, Alauda a beau être son esclave, elle a bien le droit, comme tout un chacun, d'avoir des secrets…

En longeant le bourg de Magos Marnacum, les rares personnes qu'ils croisent reconnaissent le médecin et le saluent. Aussitôt, Alauda replace sa *palla* sur sa tête. Son attitude amuse Silvanus :

— Rends-toi compte, Alauda, que je suis un homme connu vivant dans une campagne assez déserte. Avant ce soir, on saura à des milles à la ronde que Silvanus Julius Sequanus est revenu de Vesontio en compagnie d'une jeune femme. Dès demain, partout où ils iront, mes esclaves seront questionnés, et dans trois jours, plusieurs de mes voisins viendront me rendre visite sous un prétexte quelconque. Alors, dans ces conditions, n'espère pas rester *incognita* longtemps : d'ici une semaine, on dira dans toute la basse vallée de la rivière Odonna qu'une belle esclave rousse nommée Alauda est apparue à la *villa de Borvo*. Dans un mois, on s'étonnera d'apprendre que je ne t'ai pas achetée pour te mettre dans mon lit, ce qui rassurera certaines dames de ma connaissance. Et avant que l'été ne s'achève, plusieurs hommes t'auront demandée en mariage. Alors franchement, Alauda, tu peux oublier ta *palla* !

Elle ne répond rien, et garde son voile rabattu jusqu'au nez. Mais il croit la voir sourire.

Une fois à la *villa*, l'arrivante est l'objet de toutes les curiosités. La

vieille Bénusa est une des premières à se précipiter, avec les trois filles qui l'aident à la cuisine. Même Marcus, l'affranchi que Silvanus emploie comme régisseur, homme d'ordinaire discret et réservé, vient jeter un coup d'œil, l'air de rien.

Puisqu'il faut bien lui trouver une occupation, Silvanus s'est finalement résolu à l'affecter à la cuisine :

— Ça te fera des bras en plus, dit-il à Bénusa, alors, que je ne t'entende pas râler ! Fais-la coucher avec les trois autres filles. Je ne veux pas qu'elle aille dormir dans la *pars rustica*{17}, où elle serait autant en sécurité qu'un agneau au milieu d'une meute de loups !

— Où sont ses bagages ?

— Elle n'en a pas. Trouve-lui du tissu, des ciseaux, une aiguille et du fil, qu'elle se fabrique au moins une robe de rechange. Mais avant ça, je dois régler un détail avec elle…

D'un geste, il fait signe à la jeune fille de le suivre. Il l'emmène à deux cents pas de là, vers la *pars rustica* de la *villa*, le quartier où sont regroupés les bêtes et les bâtiments d'exploitation : chais, pressoir, écuries, porcherie, hangars de stockage, etc. C'est dans la forge qu'il la fait entrer. Le forgeron, un colosse tout habillé de cuir, se précipite :

— Que puis-je faire pour toi, maître ?

— Dronius, débarrasse-moi cette fille de son collier !

— Hé ben, ça va me changer du cerclage des barriques ! balbutie l'homme, troublé par cette subite apparition du patron en compagnie de cette jeune beauté flamboyante.

Deux garçons, ses fils, s'approchent, curieux d'observer la scène.

— Pose ta tête là-dessus, et n'aie pas peur ! Un coup de marteau et c'est fait !

Le forgeron fait s'agenouiller Alauda et poser la tête sur l'enclume ; elle obéit, malgré tout inquiète, sous l'œil amusé de Silvanus qui connaît l'habileté de Dronius. Celui-ci choisit soigneusement un burin, et d'un seul coup précis, brise le collier sans blesser la jeune fille.

— Et maintenant, j'en fais quoi, de ce collier ? demande-t-il à Silvanus.

— Je ne sais pas… Un cercle de barrique ?

— Ne te crois pas privilégiée, aucun de mes esclaves ne porte ce genre de collier, explique-t-il à Alauda en retournant à la *villa,* et aucun ne s'est jamais sauvé !

— Demetrius m'avait assuré que tu étais bon avec tes esclaves,

répond-elle en se massant le cou, irrité par le frottement du métal.

— Je ne suis ni bon ni mauvais, j'essaie seulement d'être juste. Je ne considère pas mes esclaves de la même manière que beaucoup de maîtres sans honneur ni principes, ou bien comme ces propriétaires de *villæ* qui les tuent au travail. Je les respecte, par philosophie, mais aussi parce que si j'avais été emporté par la folie de l'année des Quatre Empereurs, j'aurais pu tout aussi bien me retrouver esclave moi-même. Comme tu l'as dit justement sur la charrette, nos destins se jouent souvent sur un coup de dés…

— Demetrius m'avait aussi prévenu que tu étais philosophe…

— Aussi loin qu'on remonte dans le temps, aucun philosophe n'a jamais remis l'esclavage en question. Mais un ami m'a rapporté la thèse originale défendue par Lucius Annaeus Seneca{18}, un ancien conseiller de l'Empereur Caligula et précepteur de Néron. Il recommande de juger de la valeur d'un homme non pas selon sa position sociale, mais selon sa sagesse. Il affirme que l'homme prisonnier de ses passions est autant esclave que le dernier des esclaves…

— Un esclave sage serait donc plus libre qu'un maître aveuglé par ses passions ? réagit Alauda en riant. C'est une façon de voir digne des traités d'Aristote ! Mais comme tu ne me connais que depuis quelques heures, tu ne peux pas encore savoir si je suis écervelée ou sage…

— Une fille qui connaît Aristote ne peut pas être complètement écervelée. Mais en ce qui concerne ton collier, ma décision de t'en débarrasser ne tient pas à la philosophie, mais à l'esthétique : ton cou de cygne est simplement trop joli pour supporter un objet aussi laid !

La jeune fille rougit, ce qui prend chez elle des proportions lumineuses.

CHAPITRE VII

En cette troisième année du règne de l'Empereur Vespasien, les premiers jours de juin sont particulièrement chauds. Bien que située en lisière de forêt, la demeure de Silvanus est très exposée à l'ardeur du soleil, et il a du mal à dormir dans sa chambre surchauffée. Malgré des nuits courtes, il se lève tôt, afin de profiter des heures matinales pour faire une promenade.

Régulièrement, ses pas le ramènent à la source de Borvo, au creux du vallon, l'endroit le plus frais du domaine. Il se dit souvent que c'est là que la maison aurait dû être construite, plutôt que plus haut dans la pente. Une dérivation du ruisseau aurait permis de la doter de l'eau courante, du chauffage par le sol et de thermes privés comme chez son ami Nertomarus. Il a déjà songé à la déplacer, mais par respect pour ses ancêtres, il n'en a rien fait. Les chariots continuent à transporter les tonneaux d'eau que remplissent les esclaves, qu'ils déversent ensuite dans une citerne d'où partent des tuyaux de terre cuite…

Silvanus aime cette source. Les quelques pierres moussues qui cernent son petit bassin lui semblent plus belles que le plus somptueux des nymphées, et le ruisseau qui s'écoule pour aller se jeter dans la rivière Odonna quelques milles plus bas, au pied du village de Magos Marnacum, est un paradis pour les écrevisses dont il raffole. Silvanus laisse chaque matin une offrande sur les pierres : une grappe de raisin, quelques épis de blé ou d'épeautre, une pomme… Il en profite pour se tremper dans cette baignoire naturelle tellement plus agréable que celle en bronze qu'il a installée à côté de sa chambre. Allongé dans le courant frais et limpide, les yeux fermés, la tête reposant sur un coussin de cresson, il est au comble du bonheur.

Un matin, alors qu'il descend la pente du vallon, il croit entendre au loin des rires de femme. Comme l'eau sourd au milieu d'une prairie, il est impossible de s'approcher de la source sans être vu. Aussi reste-t-il sous le couvert des arbres, afin d'observer, à trente pas devant lui, un

spectacle gracieux et étonnant : la robe troussée jusqu'à la taille, Alauda joue à asperger un chien qui s'avance et s'éloigne en poussant des glapissements joyeux. La jeune fille rit en dansant d'un pied sur l'autre, et jamais encore Silvanus ne l'a vue ainsi, gaie et insouciante…

Mais après quelques secondes, il réalise avec stupeur que le compagnon de jeu de sa nouvelle esclave n'est pas un chien, mais le renard qui loge sous les roches, cet animal sauvage que lui-même n'a jamais réussi à approcher ! Alors qu'elle n'est là que depuis quelques semaines, cette fille rousse, qu'il avait en plaisantant qualifiée de renarde, serait-elle déjà parvenue à l'apprivoiser ?

Comment une telle chose est-elle possible ? Faut-il y voir une complicité entre gens de même pelage ? se demande-t-il en souriant.

Il s'en voudrait d'interrompre le jeu charmant de la jeune fille et de l'animal. Mais alors qu'il va se retirer discrètement, un mouvement dans les buissons de l'autre côté du vallon attire son attention. À une centaine de pas en face, il aperçoit une silhouette : un homme est caché là-bas, qui comme lui observe la scène…

Cette découverte l'irrite tant qu'il décide d'aller voir de plus près qui est le malappris qui lorgne sur son esclave. Il va lui faire voir de quel bois il se chauffe ; à moins bien sûr que la silhouette qu'il a aperçue soit celle d'une nymphe des bois, ou d'un satyre en promenade…

Contourner la source par la droite lui permettra de rester à l'abri des arbres et de s'approcher sans être vu. Comme il connaît chaque recoin du vallon depuis l'enfance, il progresse vite tout en demeurant invisible. Il compte passer dans le dos de l'intrus pour surgir par surprise, afin de le faire déguerpir, et éventuellement le rosser pour lui enlever toute idée de revenir. Et tant mieux s'il fait partie de ses employés ou de ses esclaves : au moins, tout le monde comprendra que cette fille est intouchable !

Alors qu'il n'est plus qu'à dix pas, l'autre, absorbé par la jeune femme, ne l'a toujours pas entendu. Silvanus risque un œil entre les feuilles pour examiner son visiteur indésirable. Il constate sans surprise qu'il s'agit bien d'un mortel, et non d'un satyre, du dieu Pan, ou de Jupiter en quête d'une aventure amoureuse… *D'ailleurs, si c'était un dieu, ce ne pourrait être que Cupidon,* songe Silvanus, *puisqu'il est armé d'un arc !* L'homme s'apprête-t-il à tuer le renard ? Serait-il un braconnier d'animaux à fourrure ? Lentement, il se redresse pour bander son arc. Le renard, qui l'a senti, disparaît à la vitesse de l'éclair ; Alauda s'est figée, étonnée par la brusque fuite de son ami. Soudain, le

cœur de Silvanus s'affole : l'objectif de l'archer n'était pas l'animal, mais bien Alauda ! L'homme vise avec application cette cible facile, à seulement vingt-cinq pas de lui. Tout à sa concentration, il est inconscient du danger…

Son poignard à la main, Silvanus hurle et lui bondit dessus à l'instant même où il décoche sa flèche. Avertie par le cri, la jeune fille se baisse, et la flèche passe à quelques centimètres de sa tête. Silvanus et l'agresseur roulent au sol, mais seul Silvanus se relève ; l'autre a son poignard fiché dans la poitrine.

Un instant hébété, le médecin se rassure en voyant qu'Alauda n'est pas blessée. Elle est restée paralysée au milieu du bassin, serrant contre elle le bouillonnement d'étoffe de sa robe retroussée. Le pouls de l'archer indique qu'il est mort ; la lame lui a atteint au cœur. Vêtu de braies à larges carreaux rouges et jaunes et d'une chemise de lin grège, l'homme paraît âgé d'une trentaine d'années. Les semelles cloutées de ses sandales sont passablement usées. Son visage imberbe est ordinaire ; avec ses cheveux châtains courts et ses yeux bruns, il pourrait appartenir à n'importe quel peuple de la Gaule ou de la Germanie. À sa ceinture est accroché un poignard, ainsi qu'une bourse, dont Silvanus vérifie le contenu : une belle somme, en deniers et en sesterces. *Trop d'argent pour un simple rôdeur*, songe-t-il, *mais un paiement correct pour un assassin…* L'homme ne porte aucun bijou, ni bracelet, ni torque, ni bague, qui pourrait indiquer son origine.

Silvanus fait signe à Alauda de s'approcher :

— Regarde-le bien, et dis-moi si tu l'as déjà vu.

Elle secoue négativement la tête.

— Examine-le mieux que ça, tu l'as à peine regardé !

— C'est qu'il me fait peur… Non, je ne l'ai jamais vu de ma vie !

— Retourne à la *villa*, mais sois prudente, ne t'éloigne à aucun prix !

Le médecin reporte son attention sur l'arc et le carquois, qui ne lui disent rien de particulier. Puis il examine le corps. L'épaule droite porte une cicatrice caractéristique, dénotant l'extraction d'une flèche à l'aide d'un instrument que Silvanus a souvent utilisé, un cyathisque, qu'on appelle vulgairement une cuiller de Dioclès. On introduit cette lame de cuivre, percée d'un trou le long de la hampe de la flèche, et on la fait tourner afin d'attraper la pointe et de l'extraire sans provoquer de dégâts supplémentaires ; enfin, pas trop. L'homme porte aussi au bras droit une autre cicatrice, correspondant à un coup de hache ou de glaive. Il est clair pour Silvanus que cet individu est un soldat, sans

doute un archer des troupes auxiliaires séquanes.

Quel mobile avait-il pour assassiner Alauda ? Plus exactement : qui l'a payé pour le faire ? Peut-être qu'elle le sait, mais compte tenu du mystère qu'elle entretient sur son passé, il y a peu de chances qu'elle le lui dise. Il va devoir la faire parler, car il n'est pas question qu'un tueur rôde sur son domaine sans qu'il connaisse ses intentions précises. Quant au cadavre, il le fera enterrer discrètement ; inutile de mêler les autorités à cet incident.

Cet épisode, auquel il ne s'attendait vraiment pas, l'a un peu secoué. Cependant, tandis qu'il remonte vers la *villa*, ce n'est pas l'image de l'homme qu'il vient de tuer qui lui tourne dans la tête, mais celle de la belle Alauda jouant avec le renard.

CHAPITRE VIII

Le premier geste de Silvanus est de convoquer Marcus, son régisseur, qui ouvre des yeux ronds en apprenant ce qui s'est passé :

— Je viens de voir Alauda affolée en train de courir vers la cuisine, je comprends maintenant pourquoi ! Je me demande bien ce que cette fille a pu faire pour qu'on veuille la tuer… Une affaire sentimentale ?

— J'y ai pensé aussi, mais non : un amoureux éconduit se serait manifesté à elle, afin qu'elle meure en sachant qui lui portait le coup fatal. Ce qui est clair, c'est qu'Alauda traîne un lourd passé, tenant d'abord à son père, qui n'était pas du bon côté pendant la guerre civile… Le plus urgent, c'est de se débarrasser discrètement du cadavre. Fais creuser une fosse profonde, pour que les animaux ne le déterrent pas. Il faudra aussi brûler ses vêtements, son arc et son carquois !

Pendant que Marcus et deux esclaves emportent le corps, Silvanus entreprend de fouiller les bois aux alentours. Si l'assassin a pu se trouver là à une heure si matinale, c'est qu'il a dormi sur place, peut-être même plusieurs nuits de suite. Retrouver son campement permettrait peut-être de découvrir des indices, et surtout de savoir s'il était ou non seul. Silvanus connaît les endroits qui pourraient convenir. L'un en particulier est parfait : un abri sous roche où il aimait se cacher quand il était enfant, pas très éloigné de celui où gîte le renard.

Son flair ne l'a pas trompé : au pied d'un rocher, des branches fraîchement coupées étendues au sol ont été écrasées par le poids d'un homme. Sous des feuilles, il trouve une couverture roulée, un sac en toile contenant un allume-feu et un silex, un couteau, un gros morceau de pain et une tranche de porc salé ; ce campement prouve que l'archer était seul, ce qui est un soulagement.

Par où et comment est-il venu ? A-t-il laissé un cheval attaché quelque part dans les bois ? Ce serait étonnant, car il faut être riche pour posséder un cheval, et même si sa bourse était bien garnie, cet

homme n'était certainement qu'un simple soldat. Silvanus a beau tendre l'oreille, aucun hennissement ou raclement de sabots ne se fait entendre. Un jour, peut-être, on retrouvera de ce cheval ce que les loups en auront laissé. Quant à suivre une piste à travers bois, il faut oublier : comme il n'a pas plu depuis des semaines, le sol est trop sec pour avoir gardé des traces.

Silvanus se dit que si tout cela reste un mystère, plusieurs éléments sont néanmoins certains :

Primo, l'archer a été grassement payé pour tuer Alauda, comme en témoigne sa bourse bien garnie. Deusio, les anciennes blessures et l'arc désignent un soldat, peut-être un auxiliaire séquane, et il a agi seul. Tertio, il était parfaitement renseigné. Sinon, comment aurait-il pu trouver l'endroit isolé où Alauda vit depuis un mois seulement ? Il est tentant d'y voir la patte du marchand d'esclaves, qui est le seul hors de la *villa* à détenir toutes les informations nécessaires. Mais pourquoi Gæsius voudrait-il faire assassiner Alauda ?

Une fois de retour, Silvanus prend un bain et convoque l'esclave qui le rase chaque matin ; tant qu'il n'est pas lavé et rasé, il a l'impression d'avoir du mal à réfléchir. Puis il demande à la vieille Bénusa de lui servir son petit-déjeuner sous la treille.

Quand elle lui apporte son omelette et son bol de lait habituels, il la retient :

— Ça fait maintenant un mois qu'Alauda vit ici ; raconte-moi ce que tu as appris sur elle.

— La réponse tient en un seul mot : rien ! Pour parler franchement, cette fille me tape sur les nerfs. À part coudre, elle ne sait rien faire de ses dix doigts, et c'est à peine si je peux lui faire confiance pour aller ramasser les œufs ou cueillir un panier de cerises. Sache aussi que je l'ai surprise en train de se choisir un livre dans ta bibliothèque comme si elle était la maîtresse ici…

— Je m'en suis aperçu, mais je la laisse faire !

— Comme tu voudras. Mais si vraiment elle a été esclave avant d'arriver chez nous, je ne sais pas comment elle pouvait se rendre utile, à part bien sûr dans le lit de son maître !

— Confie-lui les travaux de couture, si c'est tout ce qu'elle est capable de faire !

— Volontiers, comme ça, je ne l'aurai plus dans les pattes à la cuisine. Autre chose : elle semble avoir une sorte de don reçu des dieux

pour apprivoiser les oiseaux !

— Vraiment ?

— Je l'ai surprise plusieurs fois en train de parler aux merles, et aussi aux corbeaux !

— Moi aussi, il m'arrive de leur parler, quand je les surprends en train de manger mon raisin ! Mais ce n'est pas pour autant qu'ils m'écoutent.

— Elle, si ! Même que le merle lui répond : il siffle exactement comme elle chante ! J'ai vu une fois des corbeaux faire cercle autour d'elle, et on aurait dit qu'elle leur tenait un discours ! Une autre fois, elle a levé le poing et une buse est venue se poser dessus… Je n'avais jamais vu ça de ma vie !

— Et quand elle leur parle, qu'est-ce qu'elle leur raconte ?

— Mystère ! Elle bouge les lèvres, mais aucun son n'en sort ! Silvanus, par tous les dieux, débarrasse-nous de cette fille, j'ai peur que ce soit une sorcière !

Elle crache par terre pour éloigner le mauvais œil. Silvanus sourit :

— Sorcière, j'ai des doutes. Tous les auteurs décrivent les sorcières comme des êtres repoussants errants dans les cimetières. Reconnais qu'Alauda ne ressemble pas à ça !

— Une sorcière, ça peut changer d'apparence à volonté, marmonne la vieille. Et celle-ci est d'un rouge qui n'annonce rien de bon !

— Dis-lui de venir me parler.

Silvanus termine sa délicieuse omelette aux herbes, une spécialité de Bénusa, quand la jeune fille se présente devant lui, le visage encore décomposé par ce qui s'est passé.

— Alauda, j'ai quelques questions à te poser. Comme tu m'as coûté cher, ça me vexerait de perdre mon argent si vite. Alors je voudrais que tu m'expliques pourquoi cet homme est venu exprès pour te tuer !

— Je n'en sais rien, maître.

— Ça, c'est la réponse que j'attendais, mais je ne l'accepte pas. Personne ne paie un assassin sans une bonne raison, et celui-ci a été bien payé, d'après ce que j'ai trouvé dans sa bourse. Le coup a raté pour cette fois, parce que par hasard j'étais là, mais ceux qui veulent ta mort enverront peut-être d'autres assassins. Comprends bien que si tu ne me racontes rien, je ne pourrai pas te protéger. Je note aussi qu'ils ont mis très peu de temps à découvrir l'endroit où tu te trouvais… Alors, qu'as-tu à me dire ? Crois-tu que cette agression ait un lien avec les actes

commis par ton père, dont tu m'as parlé sans me donner le moindre détail ?

— C'est vrai, je suis sûre que tout vient des erreurs de mon père, qu'il a déjà payées de sa vie et qui ont entraîné la mort de ma mère ainsi que la perte de tous nos biens. Mais je tiens à t'assurer que pour ma part, je n'ai jamais rien fait de malhonnête !

— Explique-moi une bonne fois qui était ton père, et quelles ont été les erreurs dont tu parles !

— Moins tu en sauras, mieux cela sera. Sinon, c'est peut-être ta vie à toi qui sera également en danger, et je ne supporterais pas qu'il t'arrive quoi que ce soit par ma faute.

— Ne te préoccupe pas de ma vie, les dieux et moi, on s'en charge. Si tu veux que je te protège, il faut que tu m'en dises davantage. Les erreurs de ton père, elles remontent à l'année des Quatre Empereurs, je suppose…

— C'est bien ça…

— Tu n'as jamais été l'esclave de Demetrius, n'est-ce pas ? Qu'étais-tu pour lui ? Sa maîtresse ?

— Non, pas plus que sa fille, même si je le considère comme un second père que les dieux ont envoyé pour remplacer celui que j'ai perdu !

— Donc, je suis ton premier maître ?

— C'est vrai, et je remercie les dieux que tu sois un si bon maître.

— Je crois avoir fini par comprendre que si Demetrius t'a envoyée à moi, si loin de la Rhétie, ce n'est pas à titre de compensation financière, comme il le prétendait dans sa lettre, mais pour te mettre en sûreté. Au vu de ce qui s'est passé ce matin, on ne peut pas dire que la manœuvre soit très réussie… Qu'en dis-tu ?

D'abord elle ne répond rien et garde la tête baissée. Puis elle se décide à parler :

— Je me tais pour te protéger, Silvanus, heu, maître, parce que tu es bon…

Elle est si troublée elle aussi qu'elle l'a appelé par son prénom, et ce lapsus gonfle de bonheur le cœur du médecin.

— J'ai quelque chose pour toi, dit-il en lui tendant la bourse de l'archer. Ça prouve que l'or que tu m'as coûté n'a pas d'importance pour moi ! À vue de nez, il y a une vingtaine de deniers, plus des sesterces et quelques *as*. Je n'ai pas fait le compte exact.

— Pourquoi m'offrirais-tu cette bourse ? Elle t'appartient !

— Elle contient plus ou moins ce que cet homme a reçu pour te tuer. S'agissant du prix de ta vie, j'estime qu'elle te revient de droit.

Gênée, elle va pour partir, mais il la retient :

— Reste, je n'en ai pas encore fini avec toi… J'ai une autre question à te poser…

— Laquelle, maître ?

— Le renard ! Ça fait deux ans que cet animal rôde près de la source, et je n'ai jamais réussi à l'approcher. Il détale dès qu'il m'aperçoit. Toi, tu n'es là que depuis quelques semaines, et vous voici déjà comme frère et sœur ! J'apprends aussi que tu parles aux oiseaux, et qu'ils semblent t'écouter… Alauda, ne serais-tu pas un peu sorcière ?

— Pour ce qui est du renard, tu as déjà la réponse. Souviens-toi, tu m'as dit sur la charrette qui m'amenait ici que je devais être un peu renarde. Tu t'es même moqué de mes cheveux roux en m'appelant Louerna !

Silvanus feint l'indignation :

— Demetrius ne t'a-t-il pas expliqué qu'il était dangereux pour une esclave de se payer la tête de son maître ?

— Oui, pardon… La vérité, c'est que j'ai une sorte de don, que ce soit avec les oiseaux, les renards et les animaux sauvages en général : je les aime, ils le sentent, et ils m'aiment en retour. Plus jeune, j'avais un petit loup apprivoisé qui dormait dans ma chambre…

— Je vais me satisfaire de cette réponse, au moins pour le moment. Dernière question : vas-tu régulièrement à la source ?

— Je vais m'y baigner chaque matin, mais je m'arrange pour ne pas y être en même temps que toi, pour ne pas te déranger. Ce matin, tu es venu plus tôt que d'habitude, maître !

— Évite d'y aller pendant quelques jours, et ne t'éloigne pas de la *villa*. Je vais donner des ordres pour qu'on monte des tours de garde, de jour comme de nuit. Par ailleurs, je sais que je suis ton maître, alors cesse de me le rappeler à chacune de tes phrases !

*

Le lendemain de l'incident, l'agitation inhabituelle qui règne dans la *villa* réveille Silvanus encore plus tôt que d'habitude. Il entend crier Bénusa et courir les servantes. La vieille femme fait irruption dans sa chambre pour lui donner les raisons du remue-ménage :

— Alauda, ton esclave bien-aimée, s'est enfuie cette nuit !

— Vraiment ? N'a-t-elle pas plutôt été enlevée ?

Bénusa éclate de rire :

— Une fille qui réunit ses affaires et qui prend soin de voler à la cuisine une miche de pain et un gros morceau de fromage n'a certainement pas été enlevée !

— A-t-elle volé autre chose ?

— Apparemment pas. D'ailleurs, elle n'en avait pas besoin : je t'ai vu lui remettre hier une bourse bien garnie !

— Comment ça s'est passé ?

— Les filles qui dorment dans la même pièce l'ont entendue se lever au milieu de la nuit. C'est tout.

— Et ces trois cruches n'ont rien fait pour la retenir ?

— Elles étaient persuadées qu'elle allait te rejoindre dans ta chambre…

Marcus, le régisseur, apparaît à son tour, la mine défaite :

— Mon abruti de garde n'a rien vu, et les chiens n'ont pas bronché, ce qui est bizarre…

— Pas étonnant : elle sait leur parler.

— Faut-il se lancer à sa poursuite ? Alerter les autorités ?

— Non. Si Alauda s'est enfuie, je pense que c'est pour une bonne raison : sauver sa vie !

CHAPITRE IX

Comme elle a dû faire un large détour pour éviter Magos Marnacum ainsi que la *villa* voisine de la bourgade, l'aube s'est déjà levée quand Alauda peut se rapprocher de la rivière Odonna. Elle avance avec précaution au travers de vastes espaces que l'eau envahit à chaque crue ; les saules et les joncs poussent à profusion dans ce royaume des couleuvres, des grenouilles et des hérons ; chacun de ses pas fait bondir des sauterelles et s'envoler des papillons.

Il fait grand jour à présent, et Alauda longe la rivière vers le sud. Bien qu'elle n'aperçoive personne, elle veille à rester sous le couvert des vernes de la berge. Les trois servantes de Bénusa lui ont recommandé d'être très prudente en passant à la hauteur de l'importante *villa* située sur la rive gauche de la rivière ; comme elle possède aussi des champs sur la rive droite, des hommes peuvent traverser à tout moment. Ses compagnes ont ajouté que Brogilus, le propriétaire de ce domaine, est un maître cruel, qui traite ses travailleurs moins bien que ses mules. Alauda sait qu'il serait dangereux pour elle de tomber entre ses griffes…

Au fur et à mesure qu'elle s'éloigne, la jeune femme réalise que sa fuite lui coûte. Dès son arrivée, ses trois compagnes lui ont présenté Silvanus comme un homme juste. Lucia, l'aînée des trois, est même allée plus loin :

— Avant que tu ne sois là, jamais le maître n'avait franchi le seuil de la cuisine ! C'est un signe, non ? Alauda, tu sais lire, même le grec ; nous, on est illettrées, et le maître aime les livres plus que tout. En plus, tu es belle comme une statue de marbre, alors que nos corps sont peu gracieux. Il ne tient qu'à toi de devenir la reine de la *villa de Borvo* !

Tout au long du voyage depuis Brigantium, l'idée de devoir partager le lit de Silvanus l'avait terrorisée. Mais dès qu'elle avait posé les yeux sur cet homme de belle allure, au visage noble, cette éventualité lui avait paru moins effrayante. Ensuite, elle avait découvert sa bonté, son humour et sa sévérité feinte, et toute peur l'avait quittée. Elle le trouve

séduisant, Silvanus Julius Sequanus, mais la réciproque n'est pas certaine, en dépit des commentaires de Lucia. Pas un seul soir il ne lui a ordonné de venir le rejoindre ; comme si la nuit venue, il préférait les vers de Virgile à toute autre compagnie…

Ses sentiments enfouis au plus profond d'elle-même, elle s'éloigne sans regret ; s'éprendre de lui ne la mènerait de toute façon qu'à de cruelles déceptions. Silvanus a lui-même donné l'explication de sa conduite : barrer le chemin de son cœur aux passions qui rendent les hommes esclaves est la seule attitude juste pour un philosophe. Elle avait alors compris que dans la vie de Silvanus, il n'y avait pas de place à demeure pour une femme.

Elle s'efforce de le chasser de son esprit, en se disant qu'elle ne le reverra de toute façon jamais. Demetrius lui avait demandé de ne rester à la *villa* que trois ou quatre jours, le temps de se renseigner sur le chemin le plus sûr pour rejoindre le temple de Cernunnos où la vieille druidesse l'attendait. *Si par malheur tu t'attardais, soit le Romain Quintus soit les ennemis de ton père auraient vite fait de te retrouver…* Elle avait désobéi à Demetrius, à cause du trouble que Silvanus avait instillé dans son cœur, si bien qu'un mois plus tard, elle était toujours là. Mal lui en a pris, car cette légèreté a bien failli lui coûter la vie. Si elle avait suivi à la lettre les consignes de Demetrius, l'archer ne l'aurait sans doute pas trouvée…

Au moins peut-elle être satisfaite d'elle-même sur un point : pour protéger Silvanus, elle ne lui a livré aucune information compromettante. D'abord sur elle, en ne lui parlant pas des dons reçus du dieu Cernunnos, même après l'épisode du renard. Mais surtout, elle ne lui a rien dit de son père, se contentant de le qualifier d'ennemi de Rome, en référence aux événements de l'année des Quatre Empereurs. Car Demetrius a été formel : *tu ne dois rien lui dire qui pourrait le compromettre. Il m'a sauvé la vie, je ne te pardonnerais pas qu'il meurt par ma faute !*

Quand elle a confié à ses trois compagnes son projet de s'enfuir, elles se sont affolées et ont tenté de la dissuader :

— Loin de la protection du maître, tu seras une proie encore plus facile pour ceux qui veulent ta mort, et si jamais on t'attrape, tu risques d'être marquée au fer rouge ! Mais sache que si tu te sauves, on ne te trahira pas !

Elle leur a demandé le meilleur chemin pour se rendre au Cernunnos Nemeton sans être vue, et elles le lui ont expliqué, avec croquis dans la

poussière à l'appui :

— Le Cernunnos Nemeton est un lieu très saint, lui a dit Lucia. Les hommes en ont peur et ne franchiraient pour rien au monde la limite sacrée. Seules les femmes vont y prier, pour implorer une guérison, ou un enfant. Si vraiment tu dois partir d'ici, c'est un bon refuge : au moins, tu peux être sûre qu'aucun homme n'osera aller t'y chercher !

— Que savez-vous de la druidesse Contuinda ?

— La *Centenaire Blanche* est très crainte. Contrairement à la plupart des druides, elle n'est pas savante en médecine, mais elle a reçu des dieux le don de lire l'avenir…

Tandis qu'elle avance sous les branches retombantes des aulnes, Alauda se dit que ceux qui souhaitent sa mort, pour des raisons qu'elle ignore, n'ont décidément pas mis longtemps à la retrouver. Elle se sent d'autant plus reconnaissante envers Demetrius. En osant la cacher pendant plusieurs années, il a agi avec grandeur d'âme, en prenant beaucoup de risques.

Sur le moment, certains propos l'avaient mise mal à l'aise. À l'entendre, elle devait être prête à se sacrifier pour la cause de la Gaule, pour laquelle son père s'était battu jusqu'à la mort. Il est vrai qu'elle avait souvent entendu son père défendre l'idée d'une Gaule libérée de Rome, dirigée par des hommes choisis par les chefs les plus nobles et par les druides. Parfois, Demetrius et lui se retiraient en tête à tête afin d'évoquer le futur de ce qu'ils appelaient l'Empire des Gaules…

À cette époque, trop jeune et trop immature, elle ne s'intéressait pas plus à la politique que sa mère. Celle-ci se moquait volontiers des rêves impériaux de son mari ; son esprit n'était préoccupé que par la religion, une obsession qu'elle avait transmise à sa fille. Dès qu'Alauda avait été en âge de comprendre, elle l'avait emmenée pour de fréquents séjours en Séquanie, dans un temple perdu au cœur de forêts épaisses. Un vieux druide lui avait enseigné les chants et les mystères de Cernunnos, le dieu aux bois de cerfs, pour lequel la petite fille avait développé une profonde piété. C'est au retour de l'un de ces séjours que sa mère lui avait offert la cornaline qu'elle porte au doigt, sauvée de justesse de la rapacité du *mango* Gæsius. Elle lui avait expliqué comment la gravure de la pierre, montrant une femme en union charnelle avec un ours, symbolisait l'unité mystique de l'initiée avec le dieu Cernunnos. À l'époque, elle envisageait la vie avec confiance.

Mais les plus récents événements – la mort atroce de sa mère, sa vie

clandestine en Rhétie, sa vente comme esclave, la tentative d'assassinat – modifient profondément le point de vue d'Alauda, qui comprend qu'à présent, toute son existence se passera dans la peur. Elle restera une fugitive à la merci d'une dénonciation. Elle ne se mariera jamais, elle en est maintenant certaine. Dès qu'elle a eu quatorze ans, on lui a présenté des fils d'officiers supérieurs, des garçons issus de grandes familles et promis à un bel avenir, et le défilé a continué au fil de ses années d'adolescence ; elle les a tous considérés avec la plus parfaite indifférence. De toute sa vie, un seul homme a fait battre son cœur. Il n'est plus très jeune, et c'est très récent… et il s'est déclaré ennemi déterminé du mariage. Elle a aussi rêvé de lectures, de théâtre, d'études, d'une maison au milieu des forêts… Mais sa vie de femme risque de se résumer à peu de choses ; un rôle de servante dissimulée dans un temple perdu.

Une question la tourmente : Silvanus comprendra-t-il que si elle s'est enfuie, c'est parce qu'elle n'a pas le choix ? Elle l'espère, car imaginer qu'il la prenne pour une fille sans cœur serait insupportable.

Au fond d'elle-même, elle sait que Silvanus doit être déçu, mais qu'il n'enverra pas ses hommes et ses chiens à ses trousses, ainsi que le ferait n'importe quel propriétaire d'esclave. Son premier geste n'a-t-il pas été de la débarrasser de cet odieux collier ? Quand elle sera en sécurité, elle lui fera passer une lettre, pour implorer son pardon…

Ces soucis lui occupent l'esprit pendant qu'elle marche, son balluchon à la main. Les filles de la cuisine lui ont expliqué que pour rejoindre discrètement le Cernunnos Nemeton, il faut qu'elle suive la rivière Odonna jusqu'à une butte où elle verra les ruines d'une ancienne tour de surveillance d'un gué. Arrivée là, elle devra tourner à main droite et continuer plein nord, vers une crête couverte d'un bois épais ; c'est là, caché au milieu des arbres, que se trouve le temple. En réalité, il n'est pas très éloigné de la *villa de Borvo*, mais à cause des détours qu'impose la prudence, elle ne devrait l'atteindre qu'à la tombée de la nuit.

Soudain, des voix lui parviennent, et elle s'accroupit pour observer ; à une centaine de pas, des hommes sont en train de ratisser du foin coupé. Des femmes et des enfants en font des bottes, que d'autres chargent sur une grande barque qu'elle devine au travers des feuillages. Les esclaves travaillent en avançant droit vers elle. Or, si on la découvre, on ne manquera pas de lui poser des questions gênantes. Sa

seule issue est la rivière : en un tour de main, elle enlève ses vêtements, qu'elle fourre dans son sac. Puis elle entre dans l'eau et nage silencieusement, en maintenant d'une main son balluchon sur sa tête.

Heureusement, les branches des aulnes forment un tunnel de verdure au-dessus de l'eau ; la difficulté est de contourner la barque sur laquelle s'entasse le foin. Quand les trois esclaves qui la chargent se sont tous éloignés, elle nage vigoureusement, puis disparaît plus loin sous les feuillages. Sur la rive d'en face, elle aperçoit la riche *villa* de Brogilus, à laquelle appartiennent ces travailleurs. Pendant quelques secondes, Alauda se prend à rêver : si les dieux l'avaient voulu, elle aurait pu vivre heureuse dans une belle demeure comme celle-ci…

Alauda est bonne nageuse, et comme la température rend l'exercice agréable, elle décide de continuer par la rivière. Elle ne remonte sur la berge que bien plus loin, lorsque le couvert des aulnes cède la place à un mur de roseaux qui la rendrait trop visible. Après avoir marché longtemps, elle aperçoit enfin la butte et la ruine de la tour à partir de laquelle elle doit tourner le dos à la rivière et marcher plein nord à travers bois, jusqu'à cette crête au loin.

La nuit tombe quand elle arrive sur un mauvais chemin, profondément entaillé d'ornières. C'est celui de Magos Marnacum, qui l'aurait menée bien plus vite à son but si elle avait pu le suivre sans risquer d'être repérée. Après s'être assurée qu'il est désert, elle le traverse en hâte et reprend sa marche vers la crête, qui cette fois n'est plus très éloignée. Elle emprunte un sentier qui monte à travers le bois, et laisse sur sa gauche une antique pierre dressée. En haut, elle découvre enfin le Cernunnos Nemeton, dont seul le toit pointu dépasse d'une palissade de pieux. Aucun bruit ne se fait entendre, on pourrait croire le lieu abandonné. Par prudence, elle préfère rester cachée jusqu'à ce que la nuit soit complètement tombée.

Quand elle estime le moment venu, la jeune femme se dirige vers la porte de la palissade. À la lumière de la lune, elle distingue une allée menant au sanctuaire, une construction simple, en bois, de forme ronde, ceinte d'une galerie protégée du soleil et des intempéries par le débordement du toit. Cette disposition permet d'abriter les fidèles qui font rituellement le tour de la *cella*, la chambre où habite la divinité, en récitant des incantations. *C'est ainsi que les Gaulois prient leurs dieux : en tournant autour*, plaisantent les étrangers.

En contournant le temple, Alauda aperçoit trois cabanes couvertes de

chaume ; sans hésiter, elle pousse la porte de la première. La pièce dans laquelle elle pénètre est éclairée par la pâle lumière qui descend de l'ouverture du toit ; le sol est dallé, les murs sont faits de planches jointoyées au torchis. Trois femmes sont assises autour d'une table, sur laquelle est posée une marmite fumante, ainsi qu'une petite lampe à huile à la flamme tremblante.

Deux de ces femmes sont jeunes, alors que la troisième a les cheveux blancs comme neige. Avec son nez busqué, ses yeux profondément enfoncés dans leurs orbites, sa peau creusée de rides, son visage est inquiétant. Alauda comprend qu'elle a devant elle la redoutée Contuinda, la *Centenaire Blanche*, entourée de ses deux servantes. Toutes trois portent de simples tuniques serrées à la taille par une cordelette, un vêtement qui ne les différencie pas des paysannes de la région. Leur façon de se coiffer est moins banale : elles laissent flotter librement leur chevelure sur leurs épaules sans souci d'élégance. Elles se tournent d'un bloc vers l'intruse ; voyant que c'est une femme, elles lui font signe de venir prendre place sur le tabouret libre.

On lui sert d'autorité un bol de soupe, et Alauda remercie d'un hochement de tête, s'interdisant de prononcer la moindre parole avant que la vieille druidesse n'ait elle-même parlé. Elle connaît le proverbe ancien qui dit que *personne ne parle avant le roi, qui lui-même ne parle pas avant le druide*…

— Bienvenue à toi, Alauda, fille de Sennius Julius, déclare enfin la vieille.

Elle a parlé en langue gauloise, d'une voix chevrotante, mais d'un ton assuré. De surprise, Alauda manque d'en renverser sa soupe :

— Comment as-tu deviné que…

— Je n'ai rien deviné. Les dieux me l'ont dit.

La druidesse sourit, et son visage est encore plus terrifiant que lorsqu'il est grave. Ses yeux rougeoient à la lueur de la *lucerna*, et sa bouche édentée grimace si horriblement qu'Alauda en aurait presque peur.

— Je sais que ton père était un hardi partisan de la liberté de la Gaule, et comment ta mère a été suppliciée par les Romains. Je n'ignore pas non plus que sans le courage du préfet Demetrius, tu aurais subi un sort abject. Je sais aussi que cet homme généreux t'a conseillé de te réfugier auprès de moi, enfin de te placer sous la protection du puissant dieu cornu !

Alauda doute que ce soient les dieux qui lui aient donné ces détails

sur elle et sa famille ; à l'évidence, la vieille druidesse entretient une correspondance avec Demetrius, qui lui avait d'ailleurs parlé de lettres échangées…

À leur demande, Alauda raconte aux trois femmes comment elle a failli être assassinée à la *villa*, et comment elle s'est résolue à venir se réfugier au Cernunnos Nemeton, ce que Demetrius lui avait dit de faire sitôt à son arrivée, un conseil que par légèreté elle n'a pas suivi.

— Le pire, ajoute-t-elle, c'est que j'ignore qui m'a envoyé cet archer, ni pourquoi. Je sais que parmi vous, je ne risque plus rien, mais je ne veux pas vivre à vos dépens. Mon maître Silvanus m'a fait cadeau de l'argent que mon assassin avait reçu pour me tuer. Permettez-moi de vous l'offrir !

Mais la vieille refuse la bourse qu'elle lui tend :

— Garde ton or, ma fille, les dieux pourvoient à nos besoins grâce aux dons des fidèles. Mais tu sembles avoir une belle bague… Puis-je la voir ?

Alauda tend la main vers la lampe, et la prêtresse examine le bijou.

— Cette pierre est rouge, déclare-t-elle, une couleur animale qui est aussi celle de tes cheveux. J'y vois un ours en train de copuler avec une femme, et je connais le sens caché de leur union. Ce bijou est sacré, conserve-le précieusement !

— Le *mango* qui m'a conduite de Brigantium à Vesontio m'a volé tout ce que je possédais de valeur, sauf cette bague que je porte depuis l'adolescence. Elle a appartenu à ma mère, qui l'avait reçue dans son jeune âge d'un druide, quand elle avait été initiée comme je l'ai été à mon tour aux mystères du dieu Cernunnos.

— Vraiment, tu as été initiée ?

— Je connais ses chants, ses rites, et comment il faut lui faire sacrifice.

— Par son pouvoir, on peut devenir capable de charmer les animaux, s'exclame l'une des deux servantes. Il ne m'a hélas pas favorisée de ce don ! Et toi, est-ce qu'il t'a choisie ?

— Il l'a fait. Mais je sais que ce pouvoir n'est rien comparé aux tiens, Très Sage Contuinda !

— Sois heureuse d'avoir été élue par le Cornu, ma fille ! Connaissant ses mystères, tu as compris que s'il a choisi un ours pour pénétrer ton corps et ton esprit, c'est parce que l'ours meurt chaque automne pour renaître au printemps. Cernunnos lui-même se plaît à prendre l'apparence d'un ours ! Toute ta vie, cet animal sera ton compagnon, et

il garantira l'immortalité de ton âme. Tu habiteras dans la maisonnette d'à côté, qui ne sert que pour les banquets de funérailles. Pendant la journée, tu ne sortiras pas. On te portera tes repas. Dans ta situation de fugitive, il ne faudrait pas que ta présence vienne à se savoir, mais dans quelque temps, tout sera oublié. Bienvenue parmi nous, Alauda !

La maison où on la conduit est occupée pour l'essentiel par une longue table, autour de laquelle pourrait prendre place une trentaine de convives. Au fond de la salle, à l'opposé de la porte, un autel en bois supporte une petite statue en bronze de Cernunnos représenté sous la forme d'un jeune homme imberbe, assis en tailleur entre un cerf et un ours. Il tient dans sa main un torque, le collier celte qui est un de ses attributs. À côté de lui est placée une autre statuette, celle-ci en terre, montrant la déesse mère au ventre rond et aux seins pendants.

Alauda déroule sur la table la couverture qu'on lui a donnée, pensant qu'elle sera ainsi à l'abri des insectes et des rongeurs. Avant de s'endormir, elle contemple longuement les deux statuettes qui luisent sous le rayon de lune tombant de la trappe du toit.

CHAPITRE X

Depuis qu'Alauda s'est enfuie, Silvanus se sent abattu ; pourtant, pas une seule fois l'idée de la faire revenir de force ne l'a traversé. À l'évidence, c'est la tentative d'assassinat à laquelle elle a échappé de justesse qui a motivé sa fuite ; et si elle est partie, c'est qu'elle a estimé Silvanus incapable de la protéger.

Il connaît l'endroit où elle s'est réfugiée, car il n'a pas été long à faire parler les trois filles de la cuisine. Il a suffi qu'il les fasse aligner contre un mur, nues jusqu'à la taille, et qu'il s'adresse à elles le fouet à la main :

— De ma vie, je n'ai fouetté une femme, mais jamais encore une esclave ne m'avait trahi ! Alauda n'a pas pu s'enfuir sans votre complicité, et vous connaissiez ses intentions. Si vous refusez de me dire où elle se trouve, je n'hésiterai pas à vous caresser le dos jusqu'à ce que la mémoire vous revienne, quitte à vous laisser pour mortes !

Il a suffi qu'il fasse claquer une fois son fouet pour que les trois filles en larmes tombent à genoux devant lui :

— On sait que ce n'est pas à cause de toi, maître ! Alauda t'aime comme on t'aime toutes, peut-être même plus ! Mais elle a dit qu'elle devait se sauver, sinon elle allait être tuée ! On a essayé, mais on n'a pas réussi à lui faire changer d'avis !

Puis les trois se sont mises à gémir, en se frappant les seins pour implorer sa pitié et en tirant sur leurs cheveux, se lamentant aussi tragiquement que des pleureuses professionnelles embauchées à prix d'or pour les funérailles d'un vieux notable.

— Vos pleurnicheries ne m'impressionnent pas le moins du monde ! J'exige que vous me disiez où elle est allée !

Les filles ont fait silence en semblant s'interroger du regard pour savoir laquelle des trois vendrait la mèche. Lucia a fini par parler :

— Elle est au Cernunnos Nemeton, maître, auprès de la Très Sage Contuinda… C'est ce que son ancien maître Demetrius lui avait

conseillé de faire dès les jours suivant son arrivée ici, mais elle a trop tardé, ce qui a donné le temps à ses ennemis de retrouver sa trace et de venir pour la tuer !

— Enfin ! J'aurais préféré que ces aveux soient spontanés !

Mais les lamentations ont aussitôt repris :

— Maître, ne punis pas Alauda, elle avait peur pour sa vie et elle se sentait très coupable vis-à-vis de toi !

— Ça suffit, maintenant ! Retournez à vos travaux et tenez votre langue : si on vous questionne sur son absence, répondez que j'ai autorisé Alauda à séjourner quelque temps au temple de Cernunnos. Je vais raconter la même histoire à toute la maisonnée.

— On est certaines qu'elle reviendra, maître !

— J'en suis moins sûr que vous.

De rage, il avait jeté son fouet par terre et était parti ressasser ses idées noires tout seul sous sa tonnelle.

*

Alauda a maintenant disparu depuis plusieurs jours, et Silvanus ne sait toujours pas quelle conduite adopter. Doit-il se rendre au Cernunnos Nemeton pour la récupérer ? Reprendre son bien est un droit élémentaire pour un propriétaire d'esclave. Devrait-il jouer à l'homme qu'il n'est pas, en la ramenant ligotée en travers du dos d'Hector comme un barbare de retour d'expédition ? Il ne l'imagine pas…

Reste qu'elle n'est pas plus en sécurité là-bas qu'ici. La réputation inquiétante du Cernunnos Nemeton peut impressionner des paysans, certainement pas rebuter des assassins déterminés. C'est une drôle d'idée qu'a eue Demetrius de lui conseiller d'aller se cacher dans ce temple !

Les semaines passent, et il est de plus en plus clair pour Silvanus qu'Alauda est perdue pour lui.

Alors qu'un matin il travaille à sa comptabilité en compagnie de Marcus, son régisseur, la veille Bénusa vient l'avertir que des cavaliers demandent à lui parler.

— Des militaires ou des civils ?

— À mon avis, des militaires, mais sans armes ni cuirasses.

— Installe-les dans l'*atrium* et dis-leur que j'arrive.

Quand il rejoint l'*atrium*, Silvanus constate que seul l'un d'entre eux

l'attend. Par la porte ouverte, il en aperçoit trois autres, restés au bout du chemin avec les chevaux.

— *Ave*, Silvanus Julius Sequanus ! Mon nom est Quintus Publius Macedonicus, et j'ai à te parler…

Ce triple nom indique un citoyen romain, et l'apparence de Quintus révèle le reste. Petit, mais large d'épaules, il a un visage osseux aux lèvres fines, des cheveux noirs coupés court. La cicatrice d'une plaie ancienne, pas trop bien recousue note Silvanus, barre sa joue droite. Son regard pénétrant brille sous la broussaille de ses sourcils, et sa voix assurée est celle d'un homme habitué à commander. Avec ses mains fortes et ses muscles noueux, il a tout d'une parfaite machine à tuer. Pour Silvanus, l'allure, les manières et le ton de Quintus Publius Macedonicus dénotent l'officier supérieur, préfet ou tribun. Macedonicus n'est certainement pas son *cognomen* d'origine ; il a dû lui être attribué après des combats valeureux en Macédoine. La luxueuse tunique de soie qu'il porte, à motifs orientaux, est par ailleurs un signe de richesse. Que peut bien signifier la présence de ce militaire inconnu chez lui, dans sa *villa* perdue ? Par prudence, il décide de se montrer accueillant :

— *Ave*, Quintus ! Je suis honoré par ta visite ! Mais comme cette *villa* est d'abord une exploitation viticole, on n'y parle sérieusement qu'une coupe à la main !

Silvanus observe son interlocuteur pendant que Lucia, qui le regarde d'un œil torve depuis l'épisode du fouet, sert le vin avec timidité. Manifestement, elle aussi a deviné l'importance du visiteur.

Après que les deux hommes aient bu à la santé de Rome et de l'Empereur, Quintus en vient à la raison de sa présence :

— Silvanus, on ne se connaît pas, mais je sais que tu as déjà compris que je suis tribun militaire, et que les hommes qui m'attendent dehors sont mon escorte. Je suis arrivé à Vesontio il y a quelque temps, afin de poursuivre en Séquanie une mission commencée en Germanie et en Rhétie qui m'a été confiée par l'Empereur Vespasien en personne. Cette mission est liée aux désordres qui ont précédé son installation, dont je suis sûr tu n'ignores rien, bien que je te voie perdu au fin fond de ce que l'illustre Julius Cæsar appelait la Gaule Chevelue. Tu sais de quoi je parle, soit parce que tu as vécu ces événements, soit parce que leur fracas est parvenu jusqu'à tes oreilles…

— Un peu des deux !

— Je ne vais pas t'en faire l'historique, car l'affaire est longue et

compliquée, depuis la révolte de Vindex, en passant par celle de Vitellius ou de Civilis. Et je suis sûr que tu sais tout ça.

— En effet, même si pour l'essentiel, ces événements sont survenus après que je me sois retiré du service. Mais les trois hommes que tu cites sont parmi ceux qui ont marqué l'histoire récente de la Gaule et de l'Empire, et aucun citoyen conscient n'ignore leurs noms.

— Justement, à propos de ces trois-là… Il ne t'aura pas échappé que Caius Julius Vindex était sénateur et gouverneur de province, que Vitellius était un proche de Tibère et de Caligula, et que Caius Julius Civilis était un soldat fidèle doublé d'un citoyen romain. Il est donc clair aussi que c'était l'ambition personnelle qui motivait ces usurpateurs. Tous trois avaient le même but : devenir l'Empereur de Rome…

— Je suis d'accord, et le constat a de quoi attrister. Mais le tableau que tu fais me semble incomplet. À ce qu'on dit, les causes de ces révoltes allaient au-delà des ambitions personnelles ; il faut aussi prendre en compte la lassitude de beaucoup de gens, tenant au poids des impôts exigés par Rome…

Quintus se fend d'un sourire, le premier depuis son arrivée :

— Cette remarque confirme ce qu'on m'a rapporté sur toi : tu es un homme honnête. Peu oseraient corriger les propos d'un envoyé de l'Empereur comme tu viens de le faire, même si ce que tu dis est la pure vérité ! Cette honnêteté, c'est exactement la qualité que j'attends de toi…

— Peux-tu préciser ?

— J'y viens. Laisse-moi d'abord te dire qu'à Rome, le Sénat est inquiet de la situation. L'état d'esprit de certains chefs dans le nord de la Gaule, soutenus par des druides exaltés, fait craindre une rébellion qui n'aurait rien à voir avec des questions fiscales, ou même les médiocres ambitions des trois individus dont on parlait ; elle viserait ni plus ni moins à la création d'un empire des Gaules rival de Rome ! Tout porte à croire qu'une insurrection se prépare, avec l'implication de nobles et de druides séquanes, éduens, lingons, et sans doute d'autres…

— C'est difficile à imaginer !

— Ceux qui prônent cette folie, eux, l'imaginent parfaitement ! Ils rêvent d'un empire qui s'étendrait de la Narbonnaise jusque très loin vers le nord et vers l'est, intégrant une multitude de peuples barbares et les territoires infinis d'au-delà du *limes*…

— J'ai peine à croire qu'on puisse être assez fou pour nourrir une

ambition aussi délirante ! Est-ce que cette crainte ne serait pas plutôt à rapprocher d'un sentiment ancien qu'on éprouve parfois à Rome, le fameux *metus gallicus*, la peur du Gaulois ? Le problème est que cette peur remonte au sac de Rome par Brennus, c'est-à-dire à un événement qui se perd dans la nuit des temps…

Quintus sourit à nouveau :

— On m'avait dit que tu étais un homme honnête, mais je constate que tu es aussi un homme cultivé ! Non, ne vois pas dans ce que je viens de te dire des fantasmes de vieux sénateurs romains qui auraient trop lu Titus Livius{19}. Nous savons de source sûre que certains fomentent une rébellion. On m'a donné pour mission de mettre fin aux agissements du principal instigateur, que nous avons clairement identifié en la personne d'un druide séquane du nom de Ségomarus.

— Ségomarus ? Je n'ai jamais entendu parler de cet homme !

— Pourtant, par sa forte personnalité, ce druide exerce une grande influence sur la population et le clergé gaulois. J'ai reçu de l'Empereur et du Sénat l'ordre de m'emparer de lui, et de le conduire à Rome pour qu'il y soit exécuté.

Silvanus soupire :

— Franchement, je me demande à quoi pense ce genre d'individu. La Gaule d'avant les guerres de Julius Cæsar n'était qu'une mosaïque de peuples dont les chefs se détestaient, ne consentant à s'unir que provisoirement, pour lutter contre un ennemi commun, sans même réaliser que Rome avait colonisé les têtes avant même de coloniser la terre ! Il suffit de voir comment la culture romaine a gagné les esprits les plus brillants en deux ou trois générations, sans que la force des légions y soit pour quoi que ce soit ! Je fais partie moi-même de ces Gaulois qui pensent que Rome est ce qui pouvait arriver de meilleur à la Gaule ! Il est vrai que j'ai longtemps été en poste sur le *limes*, et j'ai vu la façon dont vivent les barbares, dans des huttes de terre, sans même un livre, et je sais combien ils nous envient. Il y a quelques générations, mes ancêtres vivaient comme ça, et je ne souhaite pas y revenir, ce qui arriverait fatalement si des gens tels que ce druide Ségomarus parvenaient à leurs fins !

Quintus s'amuse de la colère de son interlocuteur :

— Silvanus, peut-être que pour un Gaulois, tu as trop lu les philosophes et les auteurs grecs et latins ?

— Forcément, puisque nos druides n'ont jamais rien écrit ! Mais je te répète que j'ai du mal à croire à la réalité de la conjuration dont tu

parles. Certains à Rome ne pousseraient-ils pas leur propre ambition auprès de l'Empereur en faisant miroiter ce soi-disant danger ?

De surprise, Quintus cille et avale sa salive ; cette supposition pourrait bien le viser personnellement… Il fait comme s'il ne l'avait pas compris :

— Tu as raison de dire que rien n'est à redouter de la part des élites gauloises, qui ne se sentent pas moins dignes du titre de citoyens romains que les patriciens de la ville de Rome. Toi qui connais l'Histoire, tu n'ignores pas qu'il y a vingt-cinq ans déjà, les représentants de tous les peuples de la Gaule plaidaient pour que le Sénat de Rome leur ouvre ses portes ! Plus près de nous, les Séquanes sont restés fidèles à Rome, et ont même levé des troupes pour aider notre armée à écraser la rébellion de Julius Sabinus{20}. Tu sais comme moi qu'à présent, Rome n'entretient aucune légion en Séquanie, faisant entière confiance aux troupes locales. Le problème ne vient pas des villes, mais des campagnes et des territoires le plus écartés, et donc les moins civilisés, où peu de gens parlent latin. C'est le terrain d'action favori de Ségomarus et de ses amis, qui finiraient par représenter un vrai danger si on les laissait faire !

— Mais, puisque l'Empereur fait confiance aux troupes séquanes, pourquoi t'envoyer toi ?

— Parce que je suis un de ses proches, et même un de ses parents. Il veut montrer à travers moi l'intérêt qu'il attache à ton peuple.

Silvanus se dit que si l'Empereur avait tant d'estime que ça pour les Séquanes, il pourrait commencer par les dispenser de certains impôts humiliants que d'autres provinces ne paient pas…

— Je ne vois pas quel pourrait être mon rôle dans une si grande affaire… Et d'abord, comment m'as-tu trouvé ?

— Tu figures sur la liste des anciens officiers de nos armées qui se sont retirés dans ces régions. Mais j'ai une deuxième source : tu apparais aussi dans les documents personnels d'un certain Demetrius Lucius Valerius. Tu vois de qui je veux parler…

— Parfaitement ! Demetrius est un ami.

— À ta place, je ne m'en vanterais pas trop ! Apprends que Demetrius Lucius Valerius est mort depuis peu.

Cette nouvelle est un choc pour Silvanus, qui met quelques secondes avant de réagir :

— Il a été assassiné, j'imagine… Le jeu était son vice, il accumulait les dettes envers des gens douteux ; je me suis toujours dit qu'un jour ça

finirait mal.

— Il n'est pas mort assassiné, mais noyé dans le Rhin suite à un naufrage. Il était déjà sous surveillance, et en vérifiant sa correspondance, on a eu la confirmation qu'il échangeait des courriers avec des Gaulois connus comme ennemis de Rome et de l'Empereur, surtout des Séquanes. Quels étaient tes rapports avec lui ?

Le ton de son interlocuteur s'est soudain durci ; Silvanus comprend que la conversation tourne à l'interrogatoire, et qu'il va devoir choisir soigneusement ses mots :

— Il était comme moi un Séquane natif de Vesontio ; ça crée des liens, surtout quand on se trouve à combattre les barbares sur le *limes*. À une époque, nous étions proches, mais on s'est un peu perdus de vue depuis que je me suis retiré du service.

Silvanus se dit que si jamais l'achat des *dolia* figure dans les documents récupérés par Quintus, il vaut mieux qu'il en parle. En revanche, il taira l'existence d'Alauda. Si le Romain la découvre, il pourra toujours dire que mentionner cette esclave ne lui a pas semblé important.

— … Demetrius m'a néanmoins aidé il y a peu, poursuit-il, en me procurant à bon prix des *dolia* pour un nouveau chai que je viens de construire.

— Tu n'as pas pu trouver ces *dolia* tout seul ? Je pourrais te citer dix potiers qui en fabriquent !

— Je ne lui avais rien demandé, c'est arrivé par hasard. Depuis que je le connais, Demetrius a toujours fait du commerce ; me sachant devenu viticulteur, c'est lui qui m'a proposé ces *dolia*. Comme justement je m'apprêtais à en acheter, j'ai accepté son offre, qui était avantageuse.

— Admettons… Quant à ton autre remarque, reprend Quintus, comment m'aider, la réponse est simple : étant issu d'une vieille famille de la classe noble, tu connais beaucoup de monde en Séquanie, en particulier à Vesontio. Si jamais des informations te parvenaient aux oreilles, ou si tu repérais des comportements douteux, je veux que tu me les signales. Il te suffira de laisser un message au tribunal de Vesontio, disant que tu souhaites me parler.

— Compte sur moi. Je suppose que tu donnes cette consigne à beaucoup d'autres ?

— Quand on traque une bête sauvage, il est bon de multiplier les pièges ! Mais je me déplace toujours en personne pour rencontrer mes informateurs, car j'aime savoir à qui j'ai affaire.

En voyant s'éloigner l'officier et son escorte, Silvanus est à la fois soulagé et inquiet. Il est également triste, à cause de la mort de Demetrius. L'homme était couvert de défauts, mais il était attachant. Et c'est aussi grâce à lui qu'il a rencontré Alauda… dont le sort le préoccupe, car ce que vient de lui apprendre Quintus pourrait modifier l'opinion qu'il avait d'elle jusque-là. Et si cette fille soudainement apparue était investie par Demetrius d'une mission particulière en Séquanie ? Cela expliquerait plusieurs choses, en premier lieu son souci de passer inaperçue, et sa discrétion sur sa vie. Ça pourrait aussi éclaircir la tentative d'assassinat dont elle a été victime, voire sa fuite… Un coup d'une faction rivale, ou même de Quintus, qui en sait bien plus qu'il ne le dit ?

Alors qu'il se pensait à deux doigts de la sérénité, Silvanus se trouve confronté à des soucis propres à l'empêcher de dormir : non seulement il est tombé amoureux, mais des dangers mortels planent sur sa vie.

CHAPITRE XI

Après deux semaines enfermée au Cernunnos Nemeton, Alauda se sent comme un animal en cage. Au moins, quand elle vivait dans la petite maison de Rhétie, pouvait-elle aller et venir dans les bois à sa guise, et avait-elle la compagnie de ses livres en plus de celle de Girta…

Outre le chant des oiseaux, les seuls sons extérieurs qui lui parviennent sont les psalmodies des femmes qui tournent autour du sanctuaire. Par une fente de la porte, elle les voit passer et repasser, ou bien aller jusqu'au puits à offrandes pour y jeter des piécettes, ou des statuettes de terre cuite représentant des femmes au ventre rond. La plupart sont des paysannes des fermes des alentours, mais d'autres semblent venir de loin. Le soir, elle rejoint les trois prêtresses dans leur maisonnette, mais pendant le repas, la conversation est succincte tant la présence muette de la vieille druidesse fige l'atmosphère. La vie d'Alauda est d'un ennui mortel ; aussi, quand Contuinda lui propose de l'accompagner à une réunion à plusieurs jours de marche du temple, elle est très tentée :

— J'aimerais beaucoup, Mère, mais si on me recherche, j'ai peur que mes cheveux roux ne me dénoncent !

— Tu n'es pas la seule rousse de toute la Gaule, même s'il est vrai que ta chevelure est particulièrement flamboyante. Mais je peux arranger ça, au moins pour quelques jours…

La druidesse fait bouillir une décoction à base de plantes, dans laquelle elle baigne les cheveux d'Alauda. Ce traitement leur donne une teinte toujours cuivrée, mais plus foncée et bien moins voyante.

— Je t'appliquerai en plus une pâte à base de cendre qui rendra ta chevelure aussi grise que celle d'une vieille femme !

Elles se mettent en route un soir. Alauda transporte leurs bagages, qui se réduisent à deux couvertures, une outre d'eau en peau et plusieurs jours de vivres. Sa hotte d'osier au dos, elle suit la vieille

druidesse à travers champs et bois, toujours à l'écart des chemins. Plusieurs fois, elle la questionne sur le but du voyage, mais la vieille répond de façon évasive :

— Une réunion de druides et de libres fils de la Gaule !

La vieille femme marche d'un bon pas, poussée par une force intérieure qui semble inépuisable. Jamais Alauda n'aurait imaginé qu'à l'âge avancé qui doit être le sien, elle puisse être aussi résistante. Il est vrai que personne ne sait exactement quand la *Centenaire Blanche* est venue au monde, même si Sirmia et Ésunéga sont persuadées qu'elle a depuis longtemps passé les cent ans.

Elles sont en chemin depuis quatre jours déjà, ne dormant que quelques heures par nuit dans des abris de bergers ou à la belle étoile, veillant à passer inaperçues. Alauda n'a toujours pas réussi à faire dire à sa compagne où elles se rendaient ni qui elles allaient rencontrer. Afin d'éviter les postes de garde, elles ont franchi les cours d'eau de nuit, à gué, sauf la large Arar{21}. Pour passer cette rivière, frontière entre le pays des Séquanes et celui des Éduens, elles ont volé une barque. Au-delà de l'Arar, une lueur de compréhension a commencé à poindre dans l'esprit d'Alauda :

— Mère, tu peux maintenant me le dire : nous allons au pays des Lingons, à Andemantunum, n'est-ce pas ?

— Plus exactement, dans une forêt à proximité de cette ville, qui s'étend sur un vaste plateau très froid en hiver…

Puis elle ajoute à voix basse :

— Je vais te confier un secret, Alauda. Bientôt, un grand soulèvement éclatera, et on verra naître un Empire des Gaules plus puissant que l'Empire romain ! Les divinités étrangères seront bannies, et nos anciens dieux retrouveront toute leur place. Mais si tu répètes un mot de ce que je viens de te dire, tu es morte !

— Je saurai me taire. Les chefs de cette rébellion seront-ils présents ?

— Ségomarus sera là.

— Qui est-ce ?

— Le druide le plus savant de Séquanie, l'un des pires ennemis de Rome. Même l'Empereur tremble en entendant prononcer son nom, et toutes les légions des Gaules et de Germanie ont ordre de le capturer. Mais Ségomarus est sous la protection des dieux Teutatès, Ésus et Taranis. Nul ne peut rien contre lui.

— Et pourquoi as-tu voulu que je t'accompagne à une réunion aussi importante ?

— Ségomarus te le dira lui-même.

— Il ne me connaît pas !

— Détrompe-toi. Il tient même beaucoup à rencontrer la fille du glorieux Sennius Julius !

Ceci rappelle à Alauda les propos que Demetrius lui a si souvent tenus : *tu dois te montrer la digne fille de ton père mort en martyr pour la Gaule*… Pourquoi Ségomarus tient-il à lui parler ? Qu'est-ce qu'il attend d'elle ? Subitement, elle a très envie de faire demi-tour et de courir se jeter aux pieds de Silvanus pour implorer son pardon. Elle est même prête à être marquée au fer rouge pour expier sa fuite. Ensuite, adviendra ce qui devra advenir ; les dieux décideront de sa vie ou de sa mort…

La vieille femme lit dans ses pensées :

— Il est trop tard pour reculer, Alauda, ton destin est écrit. Tu as reçu les initiations du dieu aux bois de cerf, tu connais ses chants et ses rites qui ne se transmettent que de la bouche du druide à l'oreille de son disciple ; cela fait de toi un être destiné à accomplir de grands prodiges, et ça doit t'emplir le cœur de fierté ! Bientôt, tu pourras prouver que le destin de la Gaule compte plus pour toi que ta propre vie, puisque tu sais que ton âme est immortelle. J'ignore ce que Ségomarus attend précisément de toi, mais mets-toi bien dans la tête que s'il te confie une mission, tu devras l'exécuter, sous peine de mourir dans la honte et le mépris !

Alauda, qui connaît le pouvoir de la druidesse de lire l'avenir, sent son cœur se glacer.

Un soir, elles s'engagent dans une forêt profonde, où les seuls sentiers marqués sont ceux des bêtes sauvages. Alauda a pourtant la sensation que des yeux les observent. Soudain, un jeune homme apparaît devant elles, comme brusquement surgi du tronc d'un chêne :

— Je sais qui vous êtes, on vous attend. Suivez-moi !

Il les mène à une clairière où se dressent quelques huttes sommaires ainsi qu'un grand dôme recouvert de terre. *Un village de charbonniers,* songe Alauda. Mais les hommes qu'elle voit, tous armés, n'ont pas des allures de charbonniers. Le guide conduit la vieille druidesse à l'une des huttes, et Alauda reçoit l'ordre d'attendre à l'extérieur.

À travers la paroi légère, la jeune femme entend la Centenaire Blanche dialoguer en langue gauloise avec un homme à la voix caverneuse, mais elle ne parvient pas à saisir le sens de leur

conversation. Après un long moment, on lui permet d'entrer.

— Ainsi te voici, Alauda, fille de Sennius Julius ! Apprends que je suis le druide Ségomarus…

Le physique de Ségomarus, barbu, chevelu, massif, est tout aussi impressionnant que sa voix. Il est vêtu d'une tunique à mailles de fer, comme s'il s'apprêtait à partir au combat.

— Ce qui se dit ici est secret, reprend-il. Si jamais tu racontes que tu as vu et entendu, tu mourras, soit de la main de nos amis parce que tu auras parlé, soit de celle de nos ennemis qui te tortureront pour te faire parler. Le mieux pour toi est donc de te taire, et d'obéir aux ordres. Tu sais pourquoi Demetrius t'a renvoyée en Séquanie…

— Oui, pour me protéger. À cause du rôle joué par mon père dans les événements de l'année des Quatre Empereurs, je devais être vendue comme esclave. Demetrius m'a sauvée, d'abord en me cachant, puis en me confiant à son ami Silvanus en apprenant que le Romain Quintus était sur mes traces. Je devais ensuite m'enfuir de la *villa* de Silvanus pour rejoindre la Très Sage Contuinda au Cernunnos Nemeton, ce que j'ai fait après qu'un archer ait tenté de me tuer…

— Demetrius t'a envoyée en Séquanie pour te protéger, a-t-il dit ? Est-ce la seule raison qu'il t'ait donnée ?

— En effet, répond Alauda, surprise. N'est-elle pas suffisante ?

— Donc, tu ignores que Demetrius avait d'autres projets pour toi ?

— Lesquels ? Et pourquoi parles-tu de lui au passé ?

— Parce qu'il est mort, noyé dans un fleuve. La nouvelle nous est parvenue il y a peu de jours.

Alauda fond en larmes :

— Demetrius, mort ! Quelle tragédie ! Il avait pris dans mon cœur la place laissée par mon père !

— Mais avant de disparaître, reprend le druide, il nous a adressé une lettre dans laquelle il parle de toi. C'est pour cela que je t'ai fait venir.

— Et que disait-il ?

— Il m'assurait que tu étais prête à mourir comme ton père pour la liberté de la Gaule. C'est ce qui m'a donné l'idée de te confier une mission, dont Mère Contuinda te donnera les détails. Cette mission t'impliquera tout entière, et si elle doit te conduire à la mort, tu mourras le cœur ardent et le sourire aux lèvres, en taisant tes secrets !

Ce discours affole Alauda, d'autant que plus le druide parle, plus il devient exalté. Ses mains tremblent, son débit s'accélère, ses yeux lancent des éclairs. Elle tente de protester :

— Je ne vois pas comment une simple esclave pourrait…

Ségomarus lui coupe la parole :

— On m'a parlé du pouvoir que le dieu Cernunnos t'aurait conféré sur les animaux sauvages. As-tu vraiment ce don, ou n'est-ce que vantardise ?

— Non seulement les bêtes ne me fuient pas, mais elles se plient facilement à ma volonté. J'avais un loup à moi quand j'étais adolescente. Mais j'aurais préféré un ours, l'animal emblématique que m'a attribué Cernunnos !

— Un ours ! s'exclame la vieille Contuinda. Je te l'avais bien dit, Très Sage Ségomarus ! Cette jeune femme va merveilleusement servir notre cause !

Plus tard, alors qu'elle essaie en vain de s'endormir, ces propos tournent en boucle dans la tête d'Alauda. Son esprit s'affole en réalisant toute l'horreur de sa situation : fille d'un ennemi de Rome dont la famille a été condamnée, elle a trompé la confiance de Silvanus pour venir se mettre à la merci de rebelles préparant une révolte contre l'Empereur. Au premier rang de ceux-ci, Ségomarus, qui joue sur sa piété filiale, et qui n'a rien d'autre à lui promettre que la mort… Et celui qui lui a tendu ce piège, c'est Demetrius en personne, l'homme en qui elle avait toute confiance ! Il l'a envoyée en Séquanie non pas pour la mettre en sûreté, mais pour faire d'elle une arme entre les mains de la révolte à venir ! Cette arme, Alauda est incapable de l'imaginer avec précision, mais elle n'est pas naïve. Elle sait qu'elle ne possède que deux atouts qui pourraient être utiles aux conjurés : sa beauté, et son pouvoir sur les animaux sauvages…

Que va-t-on exiger d'elle ? Qu'elle s'introduise dans le lit d'un de leurs ennemis avec une vipère en guise de collier ? Une angoisse mortelle lui étreint le cœur.

CHAPITRE XII

Quand l'invitation au banquet de fiançailles de la jeune Procula lui parvient, Silvanus a depuis longtemps oublié sa rencontre au forum avec son ami Nertomarus. Cette invitation tombe mal, car il n'a guère le cœur aux banquets.

La lettre a pris du retard ; l'événement devant se tenir dans trois jours, Silvanus sait qu'il va devoir se composer un personnage, en chassant de son visage et de sa conversation la tristesse qui s'y est installée depuis la fuite d'Alauda.

Par chance, il ne s'agit que du *sponsus* de Procula, c'est-à-dire l'engagement des deux familles, et non du mariage proprement dit ; il n'est donc pas tenu par la politesse d'apporter un cadeau. Où d'ailleurs trouverait-il un cadeau digne de la fille de l'un des hommes les plus riches de Séquanie ? Ce qui ennuie Silvanus est l'obligation de porter pour l'occasion une toge, un vêtement malcommode qu'il exècre et qu'il évite le plus souvent possible. Avec cette pratique de manger allongé, le corps reposant sur un coude qui s'ankylose, la toge fait partie des apports culturels romains que Silvanus aimerait voir jetés aux orties. Mais ses compatriotes sont tellement soucieux de singer l'élite…

Le jour dit, il attelle Hector, sa toge soigneusement repassée et pliée par Bénusa posée à côté de lui sur le siège du *cisium,* avec sa trousse de médecin. Comme les banquets sont souvent l'occasion des pires excès, il a ajouté aux instruments de chirurgie et baumes habituels, une fiole d'un puissant vomitif, indiqué pour les indigestions et autres problèmes gastriques ; pas pour lui, bien sûr, mais pour tel ou tel des invités qui ne saurait pas se restreindre.

La *domus* de son ami Nertomarus est très vaste, composée de plusieurs constructions reliées par des passages couverts et des cours. Le sol de la plupart des pièces est équipé de tuyauteries où circule de l'eau chaude en hiver, fraîche en été. L'eau courante est disponible en

plusieurs endroits de la maison, des thermes privés jusqu'aux toilettes. Sur les bassins des cours, agrémentés de jets d'eau, flottent à la belle saison des pétales de roses, tandis que des poissons colorés y folâtrent. Aux murs se succèdent animaux fabuleux, nymphes et divinités, représentées avec le plus grand art. Les sols sont couverts de mosaïques alternant motifs géométriques et scènes mythologiques. On circule sous le regard de statues d'éphèbes, de dieux et de déesses, peintes avec réalisme des couleurs les plus vives. Des vases, plats, coupes à fruits et autres objets en verre, en argent ou en or, sont exposés sur des consoles à pieds de bronze, incrustées de pierres rares importées de la lointaine Asie. Même lors des repas les plus ordinaires, la table de Nertomarus croule sous des montagnes de mets raffinés. Silvanus est venu souvent dans cette demeure, mais à chaque fois tant de luxe l'éblouit.

À son arrivée, deux servantes s'emparent de lui pour le conduire à sa chambre, le rafraîchir et le parfumer. Pendant qu'il est l'objet de ces soins attentionnés, voluptueusement allongé dans une baignoire de marbre blanc, Silvanus se dit que le mariage de Procula est pour lui une sorte de soulagement.

À une époque encore récente, Nertomarus avait fait part au médecin de son souhait de le voir devenir son gendre. Bien que sa fortune soit très inférieure à la sienne, Silvanus est comme lui un descendant d'une éminente famille de l'aristocratie séquane, comptant parmi ses ancêtres de grands chefs militaires, des druides et même des bardes. On ne peut d'ailleurs expliquer autrement, assure avec humour Nertomarus, le penchant de Silvanus pour la poésie ! Le mariage de Silvanus et Procula n'aurait donc pas été une mésalliance. *Certes*, avait argumenté Nertomarus, *ma Procula n'a que seize ans, mais n'est-il pas recommandé que le mari soit plus âgé que sa femme ? Par ailleurs, ton état d'ancien militaire te rend parfaitement capable de dompter le tempérament entêté de ma fille. Procula a été gâtée par la nature, mais, je le reconnais, encore plus par son père !*

S'imaginer l'époux de cette mignonne petite peste, frivole et colérique, avait donné des sueurs froides à Silvanus. Il s'était défendu en assurant que les sentiments qu'il nourrissait pour Procula depuis sa naissance étaient d'une tendresse quasi paternelle, et que l'épouser lui semblerait incestueux… L'affaire en était restée là.

Une fois pomponné et revêtu de sa toge, Silvanus va saluer son hôte, qui accueille ses invités sous le péristyle, élégante colonnade encadrant

une cour fleurie. Chaque arrivant est annoncé par la voix de Stentor du *nomenclator*, l'esclave spécialement chargé de cette mission, un homme qui connaît tous ceux qui comptent dans la cité. Cette compétence est précieuse pendant les campagnes électorales. Nertomarus lui présente Augustus, son futur gendre, jeune homme beau, riche et arrogant, puis Procula exhibe avec fierté sous le nez de Silvanus l'épais anneau d'or qu'Augustus lui a offert le matin même, au cours de la cérémonie d'engagement devant les deux familles. Elle fait des mines, rit aux éclats, et parle comme d'habitude à tort et à travers. *Elle est très jolie*, songe Silvanus, *mais pour qu'elle soit séduisante à mes yeux, il faudrait qu'elle ait du plomb dans la cervelle, et qu'en plus, les courbes de son corps, trop peu prononcées, évoquent davantage celles d'une Aphrodite grecque… ou bien celles d'Alauda…* Cette réflexion lui est venue spontanément, mais heureusement, la voix de Nertomarus l'arrache à ses visions :

— Je devine ce que tu penses, Silvanus : j'ai toujours été trop faible avec ma fille… Mais ce sera dorénavant le problème de son mari ! Il lui aura manqué sa mère pour devenir une jeune femme parfaite, comme l'aurait certainement été ta propre fille… si tu avais eu le souci de la concevoir quand c'était le moment !

Silvanus sourit et ne répond rien. Nertomarus a raison, il aurait fallu qu'il y songe plus tôt, au lieu de tomber amoureux pour la première fois de sa vie à l'âge de trente-six ans. Et encore, la fille avait-elle préféré s'enfuir, persuadée de son incapacité à lui fournir la protection dont elle avait besoin pour rester en vie !

— Nous serons quinze, déclare Nertomarus à Silvanus. Au départ, nous n'étions que quatorze, mais Procula m'a fait observer qu'un banquet devait se tenir avec un nombre impair de convives sous peine de voir le mauvais œil s'abattre sur nous ! J'ai donc invité quelqu'un en plus, Quintus Publius Macedonicus, un officier chargé d'une importante mission de police qui lui a été confiée par l'empereur Vespasien en personne. J'ai dû lui montrer la liste des invités, car il est très soucieux de sa sécurité ; il est d'ailleurs venu accompagné de gardes. Il m'a dit te connaître : comment l'as-tu rencontré ?

— C'est toute une histoire, que je te raconterai à l'occasion…

— C'est Xantus Octavius Claudius, un magistrat de la cité dont tu as certainement entendu parler, qui a insisté pour que je l'invite ce soir. Je n'apprécie pas spécialement Xantus, car sa réputation est douteuse, mais c'est un homme influent et très riche, le mécène de la proche inauguration du nouvel amphithéâtre. Cette ville est petite, soupire-t-il,

alors on ne fait pas toujours ce qu'on veut ! Sa femme est très séduisante. Une rumeur malveillante qui circule au forum affirme qu'il l'a tirée d'un lupanar lors d'un récent voyage à Rome, mais peu importe, ça fera un ornement de plus pour le banquet !

La soirée est très douce, et le repas se tient non pas dans le *triclinum*, la salle à manger habituelle, mais dans le jardin, sur une terrasse offrant une vue spectaculaire sur la ville et la boucle de la rivière. Compte tenu du nombre élevé des convives, les divans aux montants de bronze ont été disposés en deux arcs face à face.

Une coupe à la main, les invités bavardent et rient, et ne tarissent pas d'éloge sur la demeure, ses mosaïques et ses statues, que le cultivé Nertomarus commente avec esprit. Silvanus connaît la plupart des présents, à l'exception de deux ou trois qui sont de la famille du futur gendre. Il se serait bien passé de cette nouvelle rencontre avec l'envoyé de l'Empereur, dont il se méfie : il ne faudrait pas que dans la chaleur du banquet, l'enquêteur Quintus lui pose quelques questions pièges auxquelles il répondrait maladroitement.

Le fait que Xantus Octavius Claudius soit également là est une autre contrariété. Cet homme petit et grassouillet, au verbe onctueux et au regard fuyant, n'est guère engageant. Son luxe tapageur est célèbre dans tout Vesontio ; ses vêtements sont faits d'étoffes précieuses, et un phallus d'or porte-bonheur est constamment suspendu à son cou. Il est connu pour tenir, entre ses doigts boudinés cerclés de bagues, tout un pan de la ville, grâce à une large clientèle{22} composée de ses multiples affranchis, qu'il a placés à des postes clés ; comme par exemple le marchand d'esclaves Gæsius… Le magistrat Xantus est accompagné de sa nouvelle épouse, la femme qui fait l'objet des médisances rapportées par Nertomarus. Cette Égyptienne pulpeuse, à la peau d'ambre et aux yeux de gazelle, répond au doux nom de Bérénice.

Dès que le jour commence à baisser, tout le monde gagne la terrasse, et on allume des torchères de bois résineux ainsi que des lampes en bronze du plus bel effet. Nertomarus en personne se donne la peine de placer ses invités, l'étiquette exigeant que femmes et hommes alternent sur les divans.

Silvanus se retrouve entre deux dames sans beaucoup d'esprit ni de beauté, dont les aisselles exhalent un mélange écœurant de parfums hors de prix et d'odeur de transpiration. Avec satisfaction, il remarque qu'en face de lui, Quintus n'est pas mieux loti. En homme du monde, le

médecin s'oblige à faire la conversation à sa voisine de droite, qui ne lui présente pourtant que son dos, jusqu'à ce qu'elle ait la politesse de s'allonger sur le ventre en s'appuyant sur ses coudes, ce qui facilite les échanges. Elle lui fait part de son regret que l'envoyé de l'Empereur, qui vient de Rome, voyage sans épouse ; celle-ci lui aurait permis d'en apprendre plus sur les dernières tendances de la mode en matière de coiffure dans la capitale de l'Empire. Ensuite, elle ne s'intéresse plus à lui ; comme les dames présentes, elle semble en ce début de repas avoir pour unique souci de comparer ses bijoux à ceux des autres invitées.

Les hommes, quant à eux, parlent de tout sauf de politique, un sujet que la politesse proscrit dans les banquets. Le magistrat Xantus est intarissable sur le nouvel amphithéâtre et les jeux qu'il entend offrir à la population lors de l'inauguration en septembre :

— Ça va me coûter les yeux de la tête, se gargarise-t-il, mais quand on a comme moi un amour profond de sa cité et le souci du bien public, rien n'est trop cher !

Il omet de dire qu'il a joué des coudes pour obtenir le droit de payer, doublant au passage son hôte, qui l'aurait fait tout aussi volontiers ; quand on veut se faire réélire, on ne compte pas…

Au côté de Xantus est alanguie sa belle Égyptienne, qui comprend médiocrement le latin et ne sait parler que le grec. Elle a visiblement des difficultés à suivre les conversations, parsemées de termes de langue gauloise, mais il semble à Silvanus qu'elle écoute les vantardises de son mari avec un sourire ironique aux lèvres.

Comme tout grand repas, celui-ci commence par des prières et des libations aux dieux domestiques, un rite auquel Nertomarus sacrifie d'autant plus pieusement qu'il s'agit d'une fête de famille. Il verse un peu de vin dans une coupelle et prie quelques instants devant la statuette qu'il a fait installer sur une petite table, avant de prendre la parole :

— Chacun ici connaît ma chère Procula, mon enfant unique, qui tient de sa défunte mère beauté et intelligence. Grâce aux dieux, elle n'a rien hérité de moi… (rires de l'assistance). Enfin, elle n'a pas encore hérité de moi… (nouveaux rires de l'assistance). Beaucoup connaissent aussi la famille d'Augustus, mon futur gendre, issu de l'une des lignées les plus anciennes et les plus respectées de Séquanie. Je veux ici lui souhaiter la bienvenue dans ma famille, et formuler mille vœux pour le bonheur des futurs époux. Que les dieux bénissent cette union !

La phrase est reprise à l'unisson, on crie et on applaudit. La plupart

des convives connaissent Augustus au moins de réputation ; il passe pour l'un des jeunes gens les plus riches de la ville, mais aussi pour l'un des plus dépravés.

Après cet épisode formel, le banquet peut enfin débuter, par la *gustatio*, qui n'est qu'un hors-d'œuvre. Les esclaves disposent des plats sur les petites tables à la tête des divans, en veillant à ce qu'ils soient à portée de chaque convive. Ils débordent de mets découpés en morceaux faciles à saisir d'une seule main, la droite. Avec gourmandise, les invités puisent du bout des doigts des langues de héron et des bouchées de loirs cuits au miel et saupoudrés de graines odorantes, des pâtés délicats tartinés sur de minces tranches de pain à la farine de blé la plus fine, des cuisses de volaille nappées de *garum*, cette sauce salée à base d'entrailles de poisson macérées, très forte en goût, dont les Romains raffolent. Silvanus tente d'éviter cet assaisonnement, le *garum* faisant partie, avec la toge et cette manière aristocratique de manger allongé, des apports culturels romains dont il se passerait volontiers.

Les invités se régalent, on pousse des petits cris de plaisir et de satisfaction, on jette par terre des os parfaitement nettoyés. Le *garum* donnant soif, les coupes se remplissent et se vident rapidement, mais tous mangent avec modération, car il faut se réserver pour la suite. Tous font observer que vu la qualité inouïe des entrées, il sera difficile aux cuisiniers de faire mieux !

Les esclaves dégagent l'espace entre les divans en faisant disparaître les tables, pendant que Nertomarus prend la parole :

— Mes chers amis, avant de poursuivre, je vous propose une première pause, un divertissement tel que nous n'en avons encore jamais vu à Vesontio… Que le dieu Apollon en personne accepte de paraître devant nous, humbles mortels !

Un jeune éphèbe surgi de l'ombre s'avance alors jusqu'au centre du cercle de lumière des torchères. Toutes les femmes, et plusieurs hommes poussent un cri d'admiration. Il est beau, musclé, son profil est celui d'un pâtre grec ; ses cheveux blonds tombent en boucles sur sa nuque. Il est quasiment nu, à l'exception d'un *subligar* de lin blanc, étroite bande de tissu passée entre les jambes et nouée sur les hanches. S'accompagnant d'une lyre, il entame un chant émouvant, pourtant assez peu adapté à la circonstance, estime Silvanus, puisqu'il s'agit des *Remèdes à l'amour*, par lesquels Ovide propose des solutions pour se défaire des passions et éviter le suicide par dépit amoureux… Mais cette faute de goût ne gêne aucun des convives, trop absorbés par la beauté

de la voix, de la musique et des vers, qui semblent s'élever dans la nuit pour aller charmer les étoiles.

Quand le bel Apollon retourne à l'obscurité dont il est sorti le temps de cet enchantement, le silence s'installe. Tout le monde est subjugué, y compris Silvanus. Nertomarus avait annoncé des divertissements de qualité, mais il n'avait pas imaginé entendre ce soir un chant aussi merveilleux, digne de l'*odeum* de la cité la plus raffinée. Ravi de son effet, leur hôte en est réduit à frapper dans ses mains pour rompre le charme et activer les esclaves :

— En voici assez pour l'esprit ! Qu'on remette les tables en place, et qu'on nous serve la suite !

— Nertomarus, auras-tu encore d'autres instants de cette qualité à nous offrir ? demande un invité.

— Quel autre dieu viendra nous visiter après Apollon ? s'enquiert une femme.

— Vénus ! crient plusieurs hommes !

— Esculape ! s'exclame Silvanus.

— Qu'Apollon revienne, je saurai m'en contenter, affirme Bérénice, qui trouve subitement assez de mots latins pour s'exprimer.

Tous les convives, sauf son mari Xantus, rient en chœur, puis Nertomarus déclare :

— Patience, mes amis, laissons pour un temps les dieux au repos, à l'exception de Bacchus, bien sûr. Veillons à satisfaire nos estomacs creux et nos gosiers secs !

Les esclaves courent, le vin circule, les conversations reprennent, la magie de la musique cède la place à celle de la gastronomie. Car le deuxième acte du banquet, la *cena*, n'est en rien inférieur au premier. Après des pyramides de pâtés et de charcuterie, ce sont trois paons entiers, parés de leurs plumes, qui arrivent sur des plats d'argent. La surprise est grande quand les invités constatent que les volatiles sont en réalité reconstitués, composés de délicieux morceaux de faisan, de porc et de veau, cuits et épicés à la perfection. Des cris fusent, des bravos, puis le silence s'installe, seulement troublé par les bruits des mastications.

Des esclaves font le tour des divans pour remplir les coupes, non plus avec des cruches, mais avec une amphore qu'ils se sont mis à deux pour porter. Il en coule un vin étendu d'eau fraîche à la plus exacte des proportions, dont le parfum et le velouté plongent les convives dans une quasi-extase :

— Nertomarus, d'où as-tu fait venir ce nectar ? s'enquiert Silvanus en professionnel.

— D'Italie, cher ami, très précisément de la province de Campanie, puisqu'il s'agit de Falerne !

Le Falerne est un des vins les plus réputés de l'Empire, et son prix est exorbitant ; les coupes se tendent à nouveau.

Quand la *cena* s'achève, quelques invités ne sont déjà plus très lucides ; plusieurs *matronæ*, assommées par le Falerne, réclament un court temps de repos, et regagnent leurs chambres, soutenues par des esclaves. Elles ont laissé sur place des maris au regard vague et à la parole incertaine, mais bien décidés à profiter au maximum de cette soirée de rêve. Augustus, un peu ivre, lutine outrageusement sa fiancée Procula, qui rit comme une fille saoule et ne fait rien pour échapper aux mains qui rampent sous sa tunique. Silvanus boit quant à lui avec modération. Il tient à garder l'esprit clair, car il se fait une règle de ne jamais manquer une occasion d'enrichir sa connaissance de la nature humaine, que le vin sait si bien révéler dans toute sa vérité.

Nertomarus annonce un nouveau divertissement, et bientôt font irruption trois jeunes filles aux corps sveltes et déliés, vêtues *a minima* d'un *subligar* qui ne cache que l'essentiel du bas, et d'une *fascia mamilla,* étroite bande de tissu qui fait de même pour le haut. D'une souplesse étonnante, elles exécutent devant des convives pantois des contorsions ahurissantes, entrecoupées de pirouettes et de sauts périlleux. Au final, elles jonglent avec des torches qui dessinent sur le fond noir de la nuit des arabesques de feu.

Malgré l'insistance des convives qui en redemandent, elles finissent par disparaître, et les tables sont remises en place pour le dessert, une avalanche de sorbets, de fruits et de pâtisseries. Chacun pense dans sa tête embrouillée que la fête va se terminer là, mais c'est mal connaître Nertomarus :

— Mes amis, comme chacun semble un peu saturé de nourritures solides, il me paraît temps de passer au *commissatio*, c'est-à-dire au moment sacré où l'on boit…

Des voix s'élèvent :

— Crois-tu que nous sommes restés sobres jusque-là ? Aurait-on simplement humé ce divin Falerne sans en avaler la moindre goutte ?

— J'ai en réserve plus d'une amphore qui pourrait vous étonner ! Mais avant cela, et pour accorder à nos estomacs quelques minutes d'un repos mérité, j'ai prévu un autre divertissement destiné à vos yeux et à

vos sens. J'espère qu'il va vous distraire, et même, je pense, vous surprendre…

Sous le regard stupéfait des convives, un couple mi-humain, mi-animal, sort de l'obscurité. Il est composé d'une jeune femme et d'un ours qui la suit fidèlement, debout sur ses pattes de derrière ; l'animal n'est pas enchaîné, et n'a pas même de muselière. La fille est vêtue d'une tunique ne couvrant qu'un sein, bouffante à la taille et agrafée sur son épaule par une fibule d'or. Elle est coiffée d'un amusant bonnet en fourrure d'ours, aux oreilles dressées. Le contraste entre la force sauvage du fauve et la fragilité de la fille est si violent que des cris échappent aux convives.

Quand le couple étrange apparaît en pleine lumière, il faut plusieurs secondes à Silvanus pour être certain qu'il ne rêve pas. Mais il reconnaîtrait la jeune femme entre mille : Alauda ! Quand elle-même le découvre parmi les invités, ses yeux s'agrandissent de stupeur ; il la rassure d'un sourire entendu.

Elle salue l'assistance d'un geste large, imitée par l'ours. À la première note, grave et solennelle, de la flûte d'un musicien resté dans l'obscurité, débute le plus incroyable des ballets : Alauda se met à danser en gestes lents et, avec toute sa maladresse de plantigrade, l'ours s'efforce d'imiter ses mouvements gracieux. Quand elle tourne sur elle-même, il tourne ; quand elle ondule joliment des bras, il soulève ses grosses pattes aux griffes acérées comme des poignards. Quand elle vient se serrer contre lui en balançant ses hanches, il l'accueille avec délicatesse contre son large poitrail. Lorsqu'elle enfouit sa tête dans la fourrure de son cou et qu'il pose son large museau sur son épaule, on ne sait plus si les oreilles que l'on voit sont celles de l'animal ou celles de la coiffe de sa partenaire. Ils se séparent, pivotent, et bougent en miroir, elle avec la grâce d'une nymphe, lui restant ce qu'il est, un ours.

Tout le temps que dure cet incroyable spectacle, Alauda semble chantonner à l'oreille de la bête fauve sur l'air lent et beau de la flûte. L'œil de l'ours est luisant, et ses babines se retroussent pour laisser apparaître des crocs effrayants et le bout de sa langue violette.

Tétanisés, les spectateurs ont peine à croire à la réalité de ce qui se déroule sous leurs yeux. Parfois le couple les frôle, et même Quintus, cet homme qui ne trahit jamais ses émotions, se recule brusquement sur le divan quand une patte griffue frôle de trop près son visage. Lorsque le son de la flûte s'éteint, la belle et la bête disparaissent dans l'obscurité, comme reparties pour le royaume des fables.

Une nouvelle amphore de Falerne circule, mais la plupart des convives ne sont plus en mesure d'en apprécier le bouquet ; l'effet du vin, ajouté aux émotions du dernier spectacle, a entraîné leur imagination vers d'autres horizons. Nertomarus comprend que le moment est venu d'imprimer un tour différent à la soirée : pour être mémorable, une fête se doit d'honorer toutes les faces du plaisir et de la volupté.

Il donne l'ordre d'atténuer la lumière trop vive des torchères, et fait signe de venir à deux jolies esclaves qu'il a prévues en renfort ; leurs chignons s'ornent de fleurs et de lierre, et elles ne sont vêtues que de courtes tuniques vaporeuses inspirées des représentations traditionnelles du cortège de Bacchus. Il les a choisies avec goût : leurs corps épilés avec soin, leurs hanches larges, leurs petits ventres ronds et leurs seins en pommes sont en tout point conformes à l'idéal romain de la beauté féminine. Réapparaissent aussi les trois acrobates, le divin Apollon et la fascinante montreuse d'ours, cette fois sans son animal…

Sans hésiter, la jeune Procula attire entre ses bras l'une des esclaves de son père. Son fiancé Augustus n'a pas le temps d'être surpris : tel le serpent Aapep, l'antique dieu de son pays, sa voisine la belle Égyptienne Bérénice l'a immobilisé entre ses anneaux et l'embrasse avec tant de fougue qu'on pourrait croire qu'elle va avaler sa proie. À leur côté, vaincu par le Falerne, le magistrat Xantus ronfle. Avec de petits cris, les trois acrobates vont rejoindre sur les divans les maris dont les épouses sont heureusement parties se reposer.

Alauda, quant à elle, cherche Silvanus du regard ; quand elle le découvre dans la semi-obscurité, elle se précipite vers lui. Mais elle n'a pas fait trois pas que des bras puissants lui enserrent les jambes, et Quintus la fait basculer sur son divan. C'est sans compter avec le bel Apollon, qui ne l'entend pas de cette oreille. Il écarte brutalement la jeune fille pour prendre sa place auprès de l'envoyé de l'Empereur, si bien qu'Alauda se retrouve heureusement là où elle voulait aller, dans les bras de Silvanus.

Des rires, des murmures et des soupirs montent de l'obscurité qui s'est épaissie, et le sol est bientôt jonché de *subligares*, de *fasciæ mamillæ,* de tuniques vaporeuses et d'autres vêtements dénoués par des mains fébriles.

Silvanus tient Alauda fermement serrée contre lui, comme s'il craignait qu'on vienne la lui arracher. Il se sent aussi emprunté qu'un

adolescent à sa première fois, et il doit faire des efforts surhumains pour rester maître de lui. Bien qu'ayant d'autres idées en tête, il se domine pour interroger la jeune fille, avec l'impression de commencer par la question la plus idiote :

— Qu'as-tu fait de ton compagnon velu ?

— Je l'ai reconduit au chariot qui nous a amenés, et il est rentré sagement dans sa cage. À l'heure qu'il est, il doit être de retour à l'amphithéâtre. Il me manque déjà : je me suis attachée à lui, comme je crois que lui s'est attaché à moi…

— Moi aussi, je me suis attaché à toi. Comme j'ai un côté un peu ours, peut-être y seras-tu sensible ?

Soudain, des cris les interrompent : Quintus a roulé au bas de son divan. Ceux qui sont encore lucides pensent qu'il est ivre, mais le médecin Silvanus a compris d'un regard que l'envoyé de l'Empereur était mort.

CHAPITRE XIII

Silvanus s'est aussitôt précipité vers le Romain pour l'examiner. Après seulement trente secondes, il relève la tête et déclare :

— Je sais ce qui s'est passé : on l'a empoisonné !

Son exclamation a un effet magique : tous les présents s'égaient comme une volée de moineaux. Apollon est le plus prompt : sautant par-dessus les divans, il disparaît dans le jardin. Même les esclaves s'enfuient, de crainte de faire les frais du drame qui se joue. Ne reste plus sur place que Silvanus, Alauda et Nertomarus, qui éclate en sanglots :

— Si l'envoyé de l'Empereur a été assassiné dans ma maison, je suis perdu, je n'ai plus qu'à me suicider ! Il est mort ?

— Peut-être pas tout à fait, répond le médecin en prenant le pouls de la victime.

— Silvanus, mon ami, peux-tu faire quelque chose pour lui, ou est-ce trop tard ?

— Ça dépend du poison utilisé ! Si c'est du Casque de Jupiter{23}, il ne survivra pas. Dans quelques secondes, son souffle va se bloquer et son cœur s'arrêtera. Alauda, aide-moi, prends-le par les pieds, on ne peut pas le laisser dans ses immondices, on va le transporter dans l'*atrium* !

Ils le couchent sur le côté, sur la mosaïque aux motifs colorés, et la tête de Quintus vient se poser contre sa poitrine d'une nymphe.

— Bel endroit pour mourir, observe Silvanus, sans que cette remarque arrache le moindre sourire à son hôte.

— Vite, il faut le faire vomir, s'exclame ce dernier entre deux sanglots, ou encore lui faire boire du lait !

— Je sais par expérience que ça ne sert à rien, répond Silvanus. Dans les deux cas, ça n'a pour résultat que de hâter la mort.

— Donc, on ne peut qu'attendre qu'il meure, rien d'autre ?

— On peut faire un sacrifice au dieu Esculape… Mais si dans

quelques minutes il est encore vivant, on le transportera dans une chambre, afin qu'il parte dans un cadre digne…

Silvanus et Alauda, toujours aussi peu vêtue mais débarrassée de son bonnet d'ours, s'asseyent sur le sol à côté de Quintus, observant la faible respiration du Romain. Affalé sur un lit de repos de l'*atrium*, la tête dans ses mains, Nertomarus pleure. Après un long moment, Silvanus reprend le pouls du patient et colle son oreille contre sa poitrine :

— Le temps passe, et pourtant son cœur bat toujours… Nertomarus, trouve quatre esclaves, et fais-le transporter sur un lit… La suite appartient aux dieux !

Puis il saisit la main d'Alauda et l'entraîne vers sa chambre.

Plusieurs fois dans la nuit, Silvanus s'arrache aux bras de la jeune femme pour aller voir si Quintus est encore vivant ; au petit matin, c'est toujours le cas. Quand, au retour d'une de ses visites, il trouve Alauda endormie, il ne la réveille pas, mais reste à la contempler à la lueur de l'aube, fasciné par ses cheveux rouges qui coulent sur le coussin blanc comme la lave d'un volcan.

Il fait déjà grand jour quand la jeune femme ouvre les yeux et découvre le visage de Silvanus tout près du sien.

— Quintus est-il toujours vivant ?

— Toujours. La bête est solide, j'ai même bon espoir qu'il s'en sortira !

Elle sourit, mais redevient aussitôt grave :

— Silvanus, le jour est là, les rêves de la nuit ont disparu avec elle… Écoute mon histoire, et ensuite seulement tu décideras si tu peux ou non m'aimer…

— Je ne sais pas ce que tu vas me dire, mais je doute que ça m'empêche de t'aimer !

— Apprends que je suis la fille de Sennius Julius, si tu vois de qui il s'agit…

— Parfaitement. Sennius Julius était un tribun militaire qui s'est battu aux côtés du général Cæcina dans les troupes de Caius Julius Civilis.

— Je me doutais que tu connaissais son nom…

— L'année des Quatre Empereurs est une période mouvementée, dont j'ai été témoin sinon acteur ; alors forcément, ça marque. Ton père avait fait le mauvais choix, mais il n'aura pas été le seul en ce temps-là.

— En effet. Mon père a été tué dans les combats contre les Helvètes,

mais dès que Civilis a été battu et que Vespasien, le quatrième et dernier empereur de l'année, a établi son pouvoir, ma famille a été condamnée à la déchéance civique maximale. Tous nos biens ont été confisqués au profit de l'État. En fait de famille, il n'y avait plus que ma mère et moi, et pour nous deux, ça voulait dire l'esclavage. Mais quand les légionnaires sont venus nous arrêter dans notre maison d'Augusta Vindelicum{24}, la ville de garnison de mon père où nous avions fait l'erreur de rester, seule ma mère s'y trouvait…

— Vous auriez dû vous enfuir dès que vous avez compris quel tour prenaient les événements !

— Sans doute, mais pour aller où ? La Séquanie, notre patrie, avait pris le parti de ceux qui nous pourchassaient ! Ma mère a été torturée pour la forcer à révéler où son mari avait caché l'or qu'il avait paraît-il détourné. Elle est morte sans parler, et pour cause, puisque je suis bien certaine qu'elle n'en savait rien !

— J'imagine qu'ils ont fini par t'attraper, puisque tu es devenue esclave. À qui as-tu été vendue ? À Demetrius ? Je m'étonne qu'une belle fille comme toi n'ait pas été expédiée à Rome !

— C'est à ce moment en effet que Demetrius entre en scène, mais ça ne s'est pas passé comme tu dis. Étant un ami proche de mon père, il me considérait un peu comme sa fille. Je me trouvais chez lui quand une esclave est venue m'avertir de ne surtout pas retourner chez nous, où ma mère venait d'être arrêtée. À ce moment-là, Demetrius a réagi noblement, en prenant le risque de me cacher dans une maisonnette perdue de Rhétie qu'il avait achetée pour la chasse. Cette situation a duré longtemps, mais elle devenait dangereuse pour lui comme pour moi, car j'étais toujours recherchée, et d'abord, ironie du destin, par ce Quintus dont tu t'efforces de sauver la vie ! Demetrius a estimé que je devais partir discrètement le plus loin possible, et c'est là qu'il a eu l'idée de m'offrir à toi comme esclave…

— Je connais la suite !

— Seulement en partie ! Car devenir ton esclave n'était qu'un artifice ; mes instructions étaient de ne rester que quelques jours chez toi, avant d'aller me réfugier au Cernunnos Nemeton, où selon lui ma sécurité serait définitivement assurée. Il ne t'a choisi que parce que ta *villa* est très proche de ce temple. Mais depuis, j'ai compris plusieurs choses terribles…

— Vraiment ? Lesquelles ?

— D'abord, que Demetrius n'agissait pas par amitié pour ma famille,

mais qu'il servait ses ambitions. J'ai découvert qu'il fomentait une nouvelle rébellion en Gaule, et qu'il comptait m'utiliser pour sa cause ; à ce moment, je n'ai pas compris comment, mais tout s'est éclairci par la suite…

— Demetrius connaissait la Très Sage Contuinda ?

— Elle fait partie de la conjuration, qui est dirigée par un druide exalté nommé Ségomarus. Demetrius entretenait une correspondance avec Contuinda, si bien qu'elle savait tout de moi avant même que je n'arrive à son temple !

— D'après Quintus, Ségomarus a une grande influence sur le peuple et beaucoup de prêtres gaulois. C'est pour Rome un ennemi dangereux. Quintus, qui a reçu du Sénat et de l'Empereur l'ordre de l'arrêter à tout prix, est un chasseur rusé, qui se rapproche chaque jour un peu plus du gibier qu'il traque. Il a placé ses espions partout…

— Ségomarus le sait, et c'est bien pour ça qu'il est résolu à le tuer avant qu'il ne le capture et mette à bas son projet grandiose d'Empire des Gaules… et c'est la raison pour laquelle j'étais là ce soir !

— Comment ça ?

— Ségomarus a appris qu'un banquet était prévu chez Nertomarus, et il s'est arrangé pour y faire inviter Quintus, et aussi pour que je m'y produise avec Artius…

— Qui est Artius ? L'Apollon chanteur ?

Alauda éclate de rire :

— Non ! Artius, c'est l'ours ! Un nom amusant composé sur artio et Atius{25} ! Un beau matin, Artius est arrivé au Cernunnos Nemeton, en provenance de l'amphithéâtre de Vesontio. Compte tenu de ma relation particulière avec les animaux sauvages, on m'a ordonné d'habituer Artius à m'obéir. Je devais mettre au point un numéro de danse avec lui, qui devait être exécuté lors d'une grande fête en l'honneur du dieu Cernunnos. Selon la druidesse Contuinda, cette fête devait réunir des prêtres venus de plusieurs régions de la Gaule… Mais subitement, le discours a changé : il n'était plus question de fête religieuse, mais d'un banquet à Vesontio, à l'occasion duquel l'ours et moi nous nous produirions en divertissement ! Mais le pire était à venir : Ségomarus en personne est apparu au Cernunnos Nemeton. Il m'a ordonné de faire en sorte qu'au beau milieu de la danse, l'ours m'échappe et massacre Quintus !

— Mais, tu ne connaissais même pas Quintus !

— On me l'avait décrit, sans omettre la cicatrice qu'il a sur la joue

droite. Bien sûr, après ça, on m'aurait mise à mort. D'ailleurs, les conjurés n'avaient rien prévu pour moi ce matin, car ils savaient que je serais arrêtée. Ségomarus m'a assurée que grâce à ses relations au Sénat de Vesontio, il me sortirait de là, et que de toute façon, il me tuerait si je n'appliquais pas ses ordres. Je crois plus volontiers la seconde promesse que la première…

— Et pourtant, tu lui as désobéi !

— Oui, et donc tu peux me considérer comme morte.

Une larme perle à la paupière de la jeune fille.

— Aie confiance en moi, Alauda, je ne vais pas le laisser faire… Quintus va peut-être mourir, mais pas à cause de toi. Parce qu'il n'y a aucun doute, on a versé du poison dans sa coupe ! Cette nuit, j'ai mené mon enquête, et par terre, au pied de son divan, j'ai trouvé ceci…

Il attrape un petit objet posé sur la tablette à côté du lit et le met sous les yeux d'Alauda :

— Sais-tu ce que c'est ?

— Un morceau de verre effilé… Ça ressemble à un bec d'oiseau !

— C'est bien du verre, et c'est bien un bec d'oiseau ! N'as-tu jamais vu de ces flacons en forme de colombe ? Le parfum est enfermé à l'intérieur, et il faut casser le bec ou la queue pour l'utiliser. Les riches *matronæ* adorent ce petit rituel… J'ai personnellement connu la femme d'un magistrat qui en raffolait !

— Mon père ne devait pas être assez riche, parce que je n'ai jamais vu ma mère faire ça ! Comment arrive-t-on à fabriquer un flacon pareil ?

— C'est très simple : le verrier souffle un flacon en forme de colombe, en laissant une ouverture au bout d'une partie allongée, le bec ou la queue. On remplit le flacon avec du parfum, puis on chauffe l'orifice pour faire fondre le verre et fermer la fiole. Dans notre cas, il a suffi de remplacer le parfum par du poison, et saisir le bon moment pour casser le flacon et verser son contenu dans la coupe de Quintus… Et le coupable est tout désigné : c'est le bel Apollon, qui par chance t'a arrachée aux bras de l'envoyé de l'Empereur pour prendre ta place, et qui a été prompt à disparaître après son forfait !

— Je ne vois pas comment il a pu empoisonner la coupe de Quintus sans qu'il s'en aperçoive, et je ne comprends pas non plus comment il aurait pu dissimuler cet oiseau alors qu'il ne portait qu'un minuscule *subligar* !

— Voyons, Alauda, c'est un homme… Il a caché ce petit oiseau avec

son autre petit oiseau !

Silvanus est heureux de la voir rire.

— Mais, remarque-t-elle, est-ce que ça n'aurait pas été plus simple pour Apollon d'utiliser une fiole ordinaire ?

— N'avez-vous pas été fouillés par les gardes de Quintus, toi et les autres artistes ?

— Si, et très soigneusement : j'ai dû retirer ma tunique, qui ne dissimulait pourtant pas grand-chose ; je crois surtout qu'ils voulaient se rincer l'œil ! Pareil pour les acrobates… Ils ont palpé mon bonnet d'ours pour vérifier qu'il ne cachait pas un poignard ou du poison. Mon flûtiste et Apollon ont aussi été fouillés !

— Les gardes ont dû trouver le flacon-oiseau, mais Apollon a réussi à les embobiner… Il ne pouvait pas risquer d'introduire une fiole, qu'il suffisait de respirer pour comprendre qu'elle ne contenait pas du parfum, mais avec ce flacon-colombe scellé, c'était indétectable. Il a dû expliquer aux gardes qu'il comptait se parfumer après son numéro, afin de sentir bon pour rejoindre les invités sur leurs divans à la fin du banquet !

— C'est certainement comme ça que ça s'est passé, mais je me demande comment il a pu faire pour verser le poison dans la coupe de Quintus !

— Apollon sait jouer de la lyre, il est donc habile de ses doigts ! Si Quintus avait été dans son état normal, l'opération aurait été presque impossible, mais il était ivre, du fait du vin… et de ses sens enflammés ! Tu le connais, cet Apollon ? Quelque chose me dit que ceux qui t'ont envoyée ici l'ont utilisé comme doublure : si l'ours échouait, Apollon était leur deuxième chance !

— Je n'avais jamais vu cet homme avant ce banquet, mais on me considérera certainement comme sa complice… Je ne comprends même pas comment Ségomarus a pu manœuvrer pour que je me retrouve ici ce soir !

— Moi je le sais ! En revenant cette nuit d'une de mes visites au patient, j'ai croisé Nertomarus que j'ai questionné sur la façon dont il avait monté ces divertissements. Il m'a répondu avoir demandé à un certain Abellius, un affranchi chargé de l'intendance du nouvel amphithéâtre de Vesontio, de lui dénicher des artistes de qualité, quel qu'en soit le prix… Et comme c'est le patron d'Abellius, le magistrat Xantus, qui a fait inviter l'envoyé de l'Empereur en dernière minute, tout ça commence à prendre un sens…

Silvanus quitte la chambre pour se rendre à nouveau au chevet de Quintus, et il a la bonne surprise de le trouver les yeux ouverts. Sa voix est faible :

— Entre, Silvanus, et viens contempler ton œuvre… Nertomarus m'a raconté, je crois que ta présence d'esprit m'a sauvé la vie… Explique-moi pourquoi je ne suis pas mort…

— Je me suis contenté de ne rien faire, ce qui dans ton cas était le meilleur des médicaments. Si tu es encore vivant, c'est d'abord parce qu'il n'y a plus de sérieux dans le commerce ! On t'a fait absorber de l'*aconitum*, plus connu sous le nom de Casque de Jupiter. Normalement, c'est un poison qui ne pardonne pas. Mais le produit versé dans ta coupe était mal préparé, sans doute trop faiblement dosé. Du travail d'amateur… Je ne vois pas d'autre explication.

— Dès que je serai à peu près sur pied… je donnerai des ordres pour qu'on mette la main sur cet Apollon de malheur… parce que c'est lui, le coupable, et personne d'autre !

— Ménage-toi, Quintus, tu es très faible. Mais je te confirme que c'est le bel Apollon qui a versé le poison dans ta coupe. J'ai procédé à une petite inspection, tôt ce matin, et j'ai découvert un objet intéressant sous ton divan de repas…

Quintus trouve la force de plaisanter :

— Comment as-tu pu commettre une telle faute ? Tu sais bien que tout ce qui tombe sur le sol pendant un banquet… est la part des morts… et qu'il est interdit de ramasser quoi que ce soit !

— On t'a bien ramassé, toi !

— C'est parce que j'étais presque mort… Qu'as-tu trouvé ?

— Un morceau caractéristique d'une de ces petites fioles de parfum en forme de colombe, dont il faut casser le bec ou la queue pour en extraire le nectar. J'ai examiné quelques gouttes de liquide qui restaient au fond, et j'ai aussi mis le nez dessus : ça ne sent pas le parfum, plutôt le poison…

— Tu t'y connais, en poisons ?

— Suffisamment pour faire la différence entre l'*aconitum* et un capiteux parfum d'Alexandrie ! J'imagine comment ça s'est passé : ton bel amant s'est soudain senti gêné, car selon lui ses aisselles dégageaient une odeur désagréable. Un flacon colombe est apparu entre ses mains, et il l'a cassée pour se parfumer… C'est bien ça ?

— Exactement !

— En fait, il a profité d'un moment d'inattention de ta part – un baiser, par exemple – pour faire tomber quelques gouttes de poison dans ta coupe, avant de t'engager à boire…

— C'est bien ce qui s'est passé… Tu es magicien !

— J'ai mis le débris de la fiole de côté, car il aidera peut-être à confondre le coupable.

— Sans toi, soupire Quintus, je mourais… Je ferai crucifier cet Apollon avec un grand plaisir… mais pas avant de l'avoir fait parler !

— Sais-tu qui peut vouloir ta mort ?

— Cette question m'étonne, venant de toi qui as autant de ruses qu'Ulysse… Qui, sinon ce traître de Ségomarus ? D'un certain côté, c'est bon signe : il s'affole en sentant mon souffle sur sa nuque !

— Peut-être, mais il est impossible que ce druide exalté parvienne à monter un coup pareil sans bénéficier de nombreuses complicités !

— Tu as des idées ?

Silvanus fait part à l'envoyé de l'Empereur de ses soupçons sur l'administrateur Abellius, qui a procuré les divertissements, et sur le magistrat Xantus, le mari disgracieux de la belle Égyptienne, qui l'a fait inviter au banquet.

— S'agissant d'un banquet privé, j'ai été un peu surpris de l'invitation de Nertomarus, que je ne connaissais pas personnellement, mais cette invitation ne suffit pas pour accuser le magistrat Xantus !

— Et Apollon, tu l'avais déjà rencontré ?

— Jamais, pas plus que les autres artistes. En revanche, avant de sombrer, j'ai remarqué que tu étais très proche de la dresseuse d'ours qui nous a tant charmés…

— Il se trouve que je la connais.

— Il faudra que tu me racontes ça… Quant à cet Apollon, si je n'étais pas dans un tel état, il serait déjà enchaîné devant moi ! Demande qu'on nous apporte un poinçon et une tablette de cire… que je te dicte mes ordres !

— Tu ne pourrais rien dire de précis, juste faire une description générale de ton Apollon, insuffisante pour l'arrêter. D'autant qu'entre-temps, il a certainement pris soin de changer d'apparence. Ceux qui l'ont envoyé me paraissent plus intéressants que lui, qui n'est qu'un simple exécutant.

— Tu as raison, je suis trop mal en point pour réfléchir sainement… Va toi-même trouver mon adjoint à son cantonnement, et explique-lui la situation. Ordonne-lui de ma part d'aller arrêter cet affranchi,

l'administrateur Abellius. Qu'il le secoue un peu pour le faire avouer !

— Je pense que je pourrai en apprendre plus en allant parler moi-même à Abellius. Comme il ne se méfiera pas de moi, je pourrai l'amener à lâcher des informations utiles.

— Comment comptes-tu t'y prendre ?

— J'ai ma petite idée… S'il me pose des questions à ton sujet, ce sera déjà un indice de culpabilité de sa part, et s'il le fait, j'évoquerai une légère indisposition consécutive à un excès de table… S'il est complice de ton empoisonnement, ça devrait le rendre furieux. Lui et ses amis retourneront leur colère contre cet Apollon qui n'aura pas su remplir sa mission, et cette agitation pourrait nous être utile. C'est ce qu'on appelle donner un coup de pied dans la fourmilière…

— Excellente idée ! Si tout se passe comme tu le dis, je ferai surveiller ensuite les faits et gestes d'Abellius par mes hommes… Décidément, tu es bon médecin, mon ami, mais tu ferais un non moins bon enquêteur…

Il s'interrompt, et sa tête retombe sur l'oreiller.

— Tu as déjà beaucoup trop parlé, Quintus, et c'est de ma faute ! Maintenant, ne dis plus rien, repose-toi.

CHAPITRE XIV

De retour à sa chambre, Silvanus se sent flageolant. Après une nuit pareille, lui aussi aurait besoin de repos. Mais dès qu'il se glisse dans le lit où Alauda l'attend, sa fatigue s'envole. Oublié le poison, oublié l'ours, oubliée la mort qui rôde…

Quand les deux amants reprennent leurs esprits, le milieu du jour est déjà passé, mais Silvanus hésite à aller retrouver la laide réalité du monde.

— Pendant que tu dormais, j'ai réfléchi à ce que tu m'as raconté, dit-il. De toute ton histoire, il y a un point qui m'échappe. Je veux parler de cet or que ton père aurait détourné, et à cause duquel ta mère a été suppliciée. De quoi s'agit-il exactement ?

— Dans le désordre qui régnait pendant les combats entre le général Cæcina et les partisans de Vespasien, mon père avait en sa qualité de Tribun du Trésor la responsabilité de la solde des légions et des troupes auxiliaires. Au total, ça représentait une somme considérable. Comme Cæcina a été battu et mon père tué, les soldes en question n'ont jamais été payées, et cet or a disparu. Personne ne sait qui l'a récupéré, mais on a soupçonné mon père de l'avoir mis en lieu sûr. C'est cette information que les partisans de Vespasien voulaient arracher à ma mère, qui n'en savait rien, comme moi !

— Demetrius ne t'en a pas dit plus ? Il était pourtant en première ligne, lui aussi sous les ordres de Cæcina. Je me demande encore comment il a fait pour conserver son grade en plus de sa vie !

— Il m'a assuré qu'il n'était pas au courant de cette affaire d'or disparu. Mais tant que certains supposeront que moi, je connais la vérité, ma vie sera en danger, car je suis sûre que c'est pour cette raison que cet archer a voulu me tuer !

— Alauda, ton raisonnement ne tient pas. Ceux qui estiment que tu sais ne te tueraient pas sans d'abord essayer de te faire parler !

— Sauf si eux savent où est l'or, mais sont dans l'incapacité de le

récupérer pour le moment ! En me tuant, ils veulent peut-être empêcher que ce trésor aille dans d'autres mains que les leurs. C'est pour ça que je ne voulais rien te dire : s'ils apprennent que nous sommes proches, toi-même tu deviendras leur cible !

— Qui selon toi est derrière tout ça ?

— J'ai pensé à d'anciens officiers de l'entourage du général Cæcina. Je ne vois pas qui d'autre.

Ils sont interrompus par des coups légers frappés à la porte. Une esclave entre dans la chambre, portant un plateau avec deux coupes :

— Mon maître dit qu'au lendemain d'une fête, quelques gorgées de Falerne sont un excellent remède. Il appelle ça soigner le mal par le mal. Il voudrait aussi vous saluer…

Avant que la jeune femme ne se retire, Silvanus admire la beauté de son visage malgré ses traits tirés. Il se souvient de l'avoir remarquée dans la nuit, soldat intrépide de la cohorte de charme lâchée par le maître de maison sur ses invités…

À peine l'esclave a-t-elle quitté la chambre que Nertomarus y rentre :

— Ave, Silvanus, et salut à toi, belle oursonne ! Silvanus, tu as vraiment un goût très sûr : non seulement tu as mis dans ton lit la plus jolie fille de la soirée, mais tu l'as préférée à son magnifique animal… Toute plaisanterie mise à part, je suis heureux de vous voir ce matin tous deux en bonne santé, ce qui est presque aussi le cas de Quintus !

— Mon cher Nertomarus, sois certain que ce banquet restera dans les mémoires comme un fameux événement ! Longtemps on enviera ceux qui ont eu le bonheur d'y participer ! Que de mets exquis, que de vins extraordinaires ! Sans parler des divertissements sublimes… Dommage que cet Apollon, tellement apprécié par Quintus, ait failli gâcher la fête…

— Silvanus, en sauvant la vie de l'envoyé de l'Empereur, tu as sauvé la mienne. Je n'ose pas imaginer ce qui se serait passé s'il était mort chez moi ! Je viens de le voir, et il m'a fait part de ses soupçons… Je compte garder Quintus ici aussi longtemps qu'il le faudra, et je te serais reconnaissant de rester aussi, jusqu'à ce que l'effet du poison qu'il a absorbé ait complètement disparu.

— Ton invitation tombe à point : j'avais justement l'intention de rester quelques jours de plus, le temps d'enquêter pour le compte de Quintus sur ce venimeux Apollon et ceux qui l'ont envoyé.

— Naturellement, ajoute Nertomarus en s'adressant à Alauda, l'invitation s'étend à toi. Mais, pardonne-moi, pas à ton partenaire

griffu…

Dès qu'il a disparu, Silvanus s'étire en bâillant :

— Tout à l'heure, j'irai interroger Abellius, l'homme qui a engagé les artistes d'hier soir. Avant ça, raconte-moi en détail comment et par quel moyen tu es arrivée ici.

— Avant-hier, Abellius a renvoyé au Cernunnos Nemeton une charrette équipée d'une cage, et hier matin, l'ours Artius et moi avons voyagé du temple jusqu'à l'amphithéâtre de Vesontio. Une bâche avait été jetée sur la cage, afin de ne pas susciter la curiosité des gens !

— Qui conduisait la charrette ?

— Le même esclave de l'amphithéâtre qui avait déjà amené l'ours au temple. Il s'est plaint à moi de devoir faire de longs trajets dans les jours à venir pour aller récupérer d'autres ours pour les spectacles de l'inauguration de l'amphithéâtre.

— Ensuite ?

— Ensuite, l'ours et moi avons passé la nuit à l'amphithéâtre, et hier matin j'ai fait une dernière répétition, avec le flûtiste. C'était une impression curieuse de se retrouver dans l'arène de cet amphithéâtre désert ! En fin d'après-midi, l'ours a été remis sur la charrette, et on est venus ici.

— À l'amphithéâtre, tu n'as jamais croisé Apollon ?

— À aucun moment, même s'il a dû y passer la nuit, comme les trois filles acrobates, que je n'ai pas vues non plus. Je pense qu'Abellius m'a logée à part, pour mieux me surveiller. Car j'ai senti qu'il me craignait, sans doute parce qu'il m'avait vue mener Artius aussi facilement qu'un petit chien. À ce propos, je voudrais encore te parler de lui…

— Je t'écoute !

— Silvanus, je ne veux pas qu'Artius participe aux spectacles de l'inauguration de l'amphithéâtre ! Soit il sera mis à mort dans une *venatio*, soit il devra se conduire en tueur pour une *damnatio ad bestias*{26} ! Je l'aime et il m'aime, il mérite mieux que de passer sa vie d'ours à massacrer des gens dans l'arène, ou d'y mourir lui-même pour le plaisir vulgaire de la populace !

— Mais… comment veux-tu que j'empêche ça ?

— Rachète-le à Abellius !

— Quoi ? Acheter l'ours ? Qu'est-ce que je pourrais bien en faire ?

— Je m'occuperai de lui ! Je lui apprendrai à devenir civilisé, à se comporter comme un vrai citoyen romain !

— Tu te moques de moi !

— Un peu ; mais je suis quand même sérieuse : si tu m'aimes, rachète la liberté de cet ours, Silvanus ! Je t'assure qu'il ne causera jamais le moindre mal à qui que ce soit !

À sa stupéfaction, il voit qu'elle pleure. Il lui prend la main et dépose un baiser sur la cornaline de sa bague :

— J'accepte, mais fais-moi une promesse !

— Tout ce que tu veux !

— Jure-moi que jamais tu ne me tromperas avec Artius !

— C'est un grand sacrifice, mais je te le jure, dit-elle en riant entre ses larmes.

— Cet animal va me coûter à l'achat presque aussi cher que toi, alors comprends bien que tu n'auras pas d'autre cadeau de mariage !

*

Vers la fin de l'après-midi, Silvanus gagne le jardin de la *domus* ; avisant une servante, il lui demande d'aller chercher la jeune fiancée.

— Il se peut qu'elle dorme…

— Réveille-la, et dis-lui que je dois lui parler d'urgence. Je l'attends ici.

Procula n'apparaît qu'au bout d'un long moment, mal coiffée et les yeux gonflés ; elle est de très mauvaise humeur :

— J'espère que tu as une bonne raison pour m'arracher à mon lit, sinon je vais faire une de ces grosses colères que tout le monde redoute !

— Ma chère petite Procula, c'est important, une affaire d'État. J'ai besoin de ton avis : connais-tu ces fioles de parfum en forme de colombe, qu'on utilise en cassant le bec ou la queue de l'oiseau ?

— C'est ça, ton affaire d'État ? C'est pour me demander ça que tu m'as fait réveiller ?

— Ma question est liée à la tentative de meurtre sur l'envoyé de l'Empereur. Toi-même, utilises-tu ce genre de flacon ?

— Non. Comme je me fais composer un parfum rien que pour moi, je fais remplir par le parfumeur les flacons précieux qui appartenaient à ma mère.

— Sais-tu auprès de qui à Vesontio on peut se procurer ces fioles en forme de colombes ?

— Il n'existe dans cette ville qu'un seul parfumeur digne de ce nom, Lucius, un affranchi de mon père. Sa boutique se trouve dans la rue qui

mène du *cardo maximus* jusqu'au temple de Mars. Il me semble que j'ai déjà vu de ce genre de fioles amusantes chez lui.

— À ton avis, sont-elles faites à Vesontio ou viennent-elles de plus loin ?

— Les deux, je pense. Mais il y a à Vesontio un verrier tout à fait capable d'en fabriquer, un certain Higinius. C'est le parfumeur Lucius qui me l'a dit.

— Merci, chère Procula, tu viens de travailler pour la gloire de l'Empereur. Tu peux aller te recoucher !

— Je crois que je n'ai plus sommeil. Je vais plutôt prendre un bain et me faire masser… et parfumer aussi !

Silvanus quitte la *domus* pour se diriger vers l'amphithéâtre. Sa haute silhouette elliptique d'un blanc lumineux domine les constructions récentes qui bordent déjà la rue qui y mène : auberges, débits de vin, boutiques… La foule des spectateurs attendus a aiguisé l'appétit des commerçants. L'énorme bâtiment est désert. Se fiant à des coups de marteau dans le lointain, Silvanus trouve néanmoins deux esclaves, occupés à réparer un banc.

— Je cherche Abellius. Où est-il ?

Au vu de sa toge, les deux hommes ont compris qu'ils avaient affaire à un personnage important. L'un se dévoue pour répondre, avec quelque chose de malicieux dans le regard :

— Il n'est pas là, mais à cette heure-ci, tu devrais le trouver à sa *taberna* favorite, chez Bassidius. C'est à deux pas d'ici !

Comme il s'agit de cette même auberge où il était descendu en venant récupérer Alauda, Silvanus n'a pas besoin d'indications supplémentaires.

Il retrouve sans plaisir la salle basse et sombre. Elle est déserte, à l'exception d'un homme qu'il reconnaît comme étant Bassidius lui-même ; debout derrière le comptoir, le patron est occupé à compter des pièces de monnaie, qu'il fait disparaître en un tour de main en voyant entrer Silvanus.

— *Ave* Bassidius ! On me dit qu'Abellius est ici, mais je ne le vois pas…

— Normal, il est monté avec Orbia. Mais ça ne dure jamais longtemps, c'est un homme pressé. Patiente un peu, et dis-moi ce que je peux te servir. En ce moment, j'ai un très bon pâté de lièvre. Avec un verre de vin, ça ne te coûtera que deux sesterces !

Silvanus commande une tranche de pâté, qu'il se sait incapable d'avaler, plus un verre du mauvais vin maison, auquel il ne touchera pas non plus. Il paie, et va s'installer sur un banc dans un coin de la salle. À peine s'est-il assis qu'un couple descend l'escalier grinçant. Silvanus reconnaît la fille : c'est la *prostibula* qui lui avait proposé ses services. Elle n'a même pas fini de rajuster sa ceinture que le patron lui a déjà mis un balai entre les mains, tout en interpellant l'homme qui était avec elle :

— Abellius, il y a là quelqu'un qui veut te causer !

Le dénommé Abellius est petit et sec. Il a un visage tout en longueur encadré par un fin collier de barbe, un nez crochu et des yeux rapprochés d'oiseau de proie. Malgré ça, il n'évoque en rien un aigle, plutôt un rat. Ses premiers mots ne sont pas sympathiques :

— J'ai très peu de temps, le service commande. Si tu veux me parler, sois bref !

— Mon nom est Silvanus Julius Sequanus, et je possède une *villa* à une vingtaine de milles d'ici. Je compte offrir bientôt une fête à l'occasion de mon mariage. J'étais invité par mon ami Nertomarus au banquet qu'il a donné hier, et je sais que tu es pour beaucoup dans la réussite de cette soirée exceptionnelle, en ce qui concerne les divertissements. C'est de ça que je voudrais te parler !

Le nom du riche Nertomarus a excité l'intérêt d'Abellius, qui flaire la bonne affaire :

— Tout ce que j'ai fait pour Nertomarus, je peux le faire pour toi… à condition que tu sois aussi généreux que lui !

— Pourquoi pas ? C'est bien toi qui lui as déniché ces incroyables artistes : l'Apollon, la montreuse d'ours et les filles acrobates…

— Oui. Enfin, presque.

— Comment ça, presque ?

— Je pense à la montreuse d'ours. Moi j'ai seulement fourni l'ours, pas la fille ! L'ours, je l'avais de toute façon sous la main, vu qu'aux *Ides* de septembre, on aura l'inauguration de l'amphithéâtre, avec une *venatio*, une *damnatio ad bestias* et aussi des combats de gladiateurs. Tu imagines, les mêmes combats de gladiateurs qu'à Rome dans une ville comme Vesontio ! Tout ça grâce à la munificence de notre mécène, je veux parler de l'illustre magistrat Xantus ! Ça va attirer la foule !

Silvanus affiche un sourire en coin :

— On ne me la fait pas, Abellius… Je sais que les combats seront truqués, et qu'aucun gladiateur ne mourra ! On raconte même que

certains ont des vessies de porc pleines de sang sous la cuirasse pour faire comme si…

— Je vois que tu connais le métier, mais j'espère que tu gardes ton savoir pour toi… C'est que ça coûte cher de former un gladiateur, leur vie est précieuse ! Ceux-ci viendront de Lugdunum, et leur propriétaire compte bien les voir repartir entiers : c'est le spectacle des combats, qui plaît au public, pas forcément la mort des combattants ! Mais par Jupiter, les condamnés, eux, ils se feront étriper sans tricherie, et les chasses à l'ours à l'épieu, ce ne sera pas du mensonge non plus !

— Des chasses à l'ours ? Il n'y aura pas de lions ?

— Si tu me trouves un mécène encore plus riche que le magistrat Xantus prêt à payer pour des lions d'Afrique, je n'aurai plus besoin d'ours ! Mais de toi à moi, les ours, quand on les a affamés et assoiffés assez longtemps, ils font aussi bien le travail, et ces animaux-là, dans les forêts des Gaules, ça pullule. J'en ai déjà un en réserve, celui que cette fille a dressé à danser. Je pourrai te le louer, s'il est encore en vie au moment de ton mariage. Mais pour la fille, c'est une autre histoire…

— Comment ça ?

— C'est pas à moi qu'il faut la demander ! Mais pour ton mariage, je ne te conseille pas l'ours sans la fille… sauf si tu souhaites organiser aussi un grand banquet funéraire ! ajoute-t-il avec un rire gras.

— Il me faut les deux, l'ours et la fille. C'est le couple qui faisait toute la beauté du spectacle d'hier soir. Mais je ne vais pas te louer cet ours : je vais te l'acheter !

— Impossible, je te répète que j'en aurai besoin ! Il m'en faudra même cinq ou six de plus pour que ça en jette !

— Tu viens de me dire toi-même qu'en Séquanie, les ours pullulaient ! Alors tu dois pouvoir te passer de celui-là, qu'on t'a certainement vendu comme très dangereux, mais qui fait le beau devant une femme comme un toutou devant un enfant !

— Parle d'elle avec plus de respect…

Puis, à voix basse :

— On dit que cette fille est une prêtresse de Cernunnos !

— Excuse-moi, mais sans vouloir offenser les dieux, il faut être un peu naïf pour croire que les prières à Cernunnos suffisent pour maîtriser un ours. Tu dois te rendre à l'évidence, cet animal n'est pas un tueur ! Quand il ira lécher affectueusement les mains des condamnés sous les yeux de 20 000 spectateurs, tu seras couvert de honte, et tout le Sénat de la cité avec toi !

— Vu comme ça, tu n'as pas complètement tort…

— Alors, combien pour cet ours ?

— Dans ce cas, disons le prix d'un esclave jeune et travailleur : 2 000 sesterces, pas moins.

— À ce prix-là, je ferais mieux d'aller en capturer un moi-même ! Mais bon, comme je n'ai pas envie de perdre mon temps à discuter, j'accepte, à condition que ça inclue le coût de son transport jusqu'à ma *villa*, plus sa cage et la charrette. J'aimerais aussi que tu le gardes en pension pour le moment, le temps que je m'organise…

— D'accord, si tu paies sa nourriture.

— Affaire conclue ! Maintenant, reparlons de la fille…

— Oublie-la. Engage une autre dresseuse.

— Et le bel Apollon, où est-ce que je peux le trouver, celui-là ?

— Nulle part ! Lui, il est tellement demandé qu'il a dû repartir pour Rome dès l'aube !

— Comment es-tu tombé sur cette merveille ?

— Il m'a été recommandé, mais j'ai oublié par qui…

— Dis-moi encore un mot sur les jolies acrobates !

— Celles-là, elles sont toujours à Vesontio, sans doute en train de roupiller dans les bras de leurs amants de la nuit. Ces petites garces viennent de Narbonnaise. Elles sont souples comme des roseaux, et ce sont aussi des *meretrices*{27} expertes dans l'art de l'amour, sans que je puisse te dire si leur souplesse vient de là ou si c'est leur souplesse qui en a fait des putains recherchées !

Il s'interrompt pour rire, avant de reprendre :

— J'espère que les invités de Nertomarus ont bien profité de leurs talents sans se faire des tours de reins ! Elles repartiront demain, mais je peux les faire revenir quand tu veux, il suffira que tu paies. Mais c'est cher, à cause du voyage !

— Bien, merci, Abellius, je crois que tu m'as dit tout ce que je voulais savoir. On reparlera de tout ça quand j'aurai fixé la date de mon mariage, mais je te ferai signe avant, pour te payer et pour organiser le transport de l'ours jusqu'à ma *villa*.

— Parfait… Et en ce qui concerne le banquet d'hier soir, tout s'est bien passé ?

— Plus que ça ! Ça restera un souvenir extraordinaire !

— J'en suis heureux, parce que fournir des divertissements aussi rares et chers, c'est une responsabilité. Mais je dois te prévenir que ce matin, une rumeur circulait au forum… On raconte qu'un des invités,

un Romain du nom de Quintus Publius Macedonicus, se serait trouvé mal à la fin du banquet… On prétend même qu'il serait mort !

— Quintus ? Mort ? C'est une plaisanterie ! Ce qui est vrai, c'est qu'il a abusé du Falerne, comme nous tous, jusqu'à en rouler par terre ! Mais maintenant que les vapeurs du vin se sont dissipées, il est de nouveau aussi solide que ton amphithéâtre ; à part qu'il traîne une sacrée gueule de bois !

En quittant la *taberna*, l'affranchi Abellius se dit qu'il a habilement négocié. Se débarrasser à un prix incroyablement avantageux de cet ours ensorcelé n'est pas pour lui déplaire. Mais cette joie n'efface pas le grave souci que lui cause le cas de Quintus. Il retourne à l'amphithéâtre d'un pas pressé.

Silvanus, qui l'observe de loin, donnerait cher pour savoir à qui il va communiquer les dernières nouvelles de la santé de l'envoyé de l'Empereur… Lui n'en a pas tout à fait fini avec cette *taberna*. Il attrape par le bras la servante occupée à balayer :

— C'est toi, qui viens de descendre avec Abellius, n'est-ce pas ?

— Évidemment que c'est moi, c'est pas mon fantôme !

— J'ai déjà vu l'amphithéâtre qui va faire la gloire de cette cité, mais je n'ai pas encore visité ta chambre, qui est certainement aussi un autre lieu de plaisirs exceptionnels. Tu veux bien me la montrer ?

— La visite guidée coûte deux *as*, et on paie d'avance.

— Tu en auras cinq si tu es gentille.

— Alors tu peux me les donner tout de suite, parce que personne ne m'a jamais trouvée méchante !

La fille découvre avec stupéfaction cinq *as* dans la main ouverte de Silvanus. Comme le patron tourne le dos, elle les escamote prestement, et ils montent l'escalier. Elle le fait entrer dans un réduit occupé par un lit douteux, séparé du couloir par un rideau trop court. Quelques vêtements sont suspendus à un clou. L'unique petite fenêtre est fermée ; la chaleur est suffocante, l'odeur animale.

— Comment t'appelles-tu ?

— Orbia, répond la fille en dénouant sa ceinture. C'est même écrit dehors sur le mur !

Avant que Silvanus ne puisse l'arrêter, elle s'est allongée sur le lit, la robe retroussée jusqu'à la taille, les jambes écartées.

— Fais vite, j'ai pas encore fini de balayer !

— Ne sois pas si pressée, Orbia, j'en veux pour mes cinq *as*. Je peux même te donner l'occasion de gagner un sesterce en plus de tes cinq

as…

— Tant que ça ? Qu'est-ce que je dois te faire de spécial, pour ce prix-là ?

— D'abord, rabattre ta robe, je ne suis pas là pour ça. J'aimerais juste que tu répondes à quelques questions. Abellius, tu le connais bien ?

— C'est un habitué.

Orbia est soudain méfiante. Les cinq *as* plus le sesterce, soit au total neuf *as* pour un prix ordinaire de deux… Cette générosité l'inquiète, surtout venant d'un homme qui prétend ne rien attendre d'elle. Silvanus comprend ses réticences :

— Ne crains rien, je ne te veux aucun mal, bien au contraire. Par curiosité, tu lui demandes combien, à Abellius.

— Pour lui c'est gratuit. Ordre du maître.

— Vraiment ? Et pourquoi cette faveur ?

— Heu… Bassidius et lui sont amis. Mais le patron me donne une petite pièce de temps en temps pour compenser mon manque à gagner. Parce que normalement, sur deux *as*, il y en a un pour moi.

Un sesterce apparaît dans la main de Silvanus ; il fait tourner lentement la grosse pièce de bronze entre ses doigts, et la fille garde les yeux rivés dessus.

— Bassidius ne fait certainement pas de cadeau pour rien… Dis-m'en plus, et ce sesterce est à toi !

Il la voit réfléchir intensément. Puis, soudainement, ses peines et ses humiliations l'emportent, et Orbia se lâche :

— Je ne sais pas qui tu es, mais apprends qu'Abellius ne paie jamais rien, ni ici ni dans aucune boutique du quartier. C'est même l'inverse, c'est les commerçants qui le paient ! Il prétend que ce sont des taxes pour le Trésor public. Personne n'y croit. Mais comme ses taxes à lui sont beaucoup moins lourdes que les officielles, personne ne proteste non plus !

— Et les vrais percepteurs ne passent jamais après lui ?

— Jamais !

— Tu crois que Xantus Octavius Claudius, qui est membre du Sénat de la ville chargé des taxes, serait heureux d'apprendre ça ?

— Je ne te conseille pas d'aller causer des magouilles d'Abellius au magistrat Xantus, ça pourrait bien te retomber sur le nez ! Abellius ne craint rien de Xantus, puisqu'il est un de ses affranchis ! C'est d'ailleurs pour ça qu'il a obtenu cet emploi juteux à l'amphithéâtre… On dirait bien que tu n'es pas de Vesontio : ils sont nombreux, dans cette ville, les

clients de Xantus…

— Comme le *mango* Gæsius ?

— Exactement ! Gæsius, cette espèce de porc qui m'a eue pour trois fois rien parce que ma mère avait des dettes, et qui m'a revendue cher à l'aubergiste Bassidius… Gæsius aussi, il prélève des taxes sans que l'Empereur n'en voie jamais la couleur, et presque tout le monde le sait ! Mais si tu dis que c'est moi qui t'ai raconté ça, je suis morte !

— Rassure-toi, Orbia, je ne répéterai rien à personne. Tu es une fille honnête. Voici le sesterce promis… Encore une chose : si jamais tu vois apparaître un jeune homme grand et beau comme Apollon en personne, viens tout de suite me le dire, et il y aura d'autres sesterces pour toi. Beaucoup, même. Tu me trouveras les jours prochains chez Nertomarus. Tu sais où est sa demeure ?

— Tu parles ! À Vesontio, tout le monde connaît le palais de Nertomarus ! Mais si je croise Apollon, je ne suis pas sûr de venir te le dire : j'essaierai de le garder pour moi toute seule !

CHAPITRE XV

Avant de retourner chez Nertomarus, Silvanus décide de faire encore un détour par le secteur de la cité où sont regroupés les ateliers de verriers, non loin du quai où s'amarrent les longues barques transportant passagers et marchandises sur la rivière. Il a l'intention d'interroger Higinius, cet habile artisan dont lui a parlé Procula.

Tandis qu'il se dirige vers le pont sur le Doubs, deux idées lui trottent dans la tête.

L'une lui donne la chair de poule quand il y pense : le voici propriétaire d'un ours ! Comment a-t-il pu se laisser aller à une folie pareille ? Mais Alauda semblait tellement y tenir… Et si elle comptait davantage sur l'ours pour la protéger d'un nouvel assassin que sur lui ? Mais c'est idiot, en tout cas impossible à mettre en œuvre : elle ne pourra tout de même pas se faire suivre par cet animal partout où elle ira…

L'autre idée, infiniment plus souriante, est qu'il lui a promis de l'épouser. Elle en a pleuré de bonheur, mais le problème est un peu le même que celui de l'ours garde du corps : le projet est séduisant, mais compliqué à mettre en pratique… Pour épouser Alauda, il faudra d'abord qu'il l'affranchisse. Une démarche on ne peut plus facile, puisqu'une simple déclaration devant témoin suffit. La meilleure solution sera qu'ils se marient en catimini, afin d'éviter trop de questions…

Il redoute Quintus ; cet homme qui fouine et laisse traîner ses oreilles partout est capable de découvrir le pot aux roses. Ne faudrait-il pas lui dire la vérité à propos d'Alauda et de son père avant qu'il ne l'apprenne autrement ? Lui expliquer comment Demetrius l'a manipulée, et lui avouer qu'elle avait été envoyée au banquet pour que son ours le tue, mais qu'elle n'a jamais eu l'intention de commettre cet épouvantable crime ? Qu'en l'épargnant, elle a mis sa propre vie en danger ? Mais les réactions d'un homme tel que Quintus sont difficilement prévisibles…

Il se pourrait aussi que cette crapule de Gæsius, qui n'ignore certainement pas de qui Alauda est la fille, les trahisse, ou essaie de se faire encore plus de sesterces en le faisant chanter. Silvanus sait que le *mango* est un ennemi dangereux. Comme Alauda, il est persuadé que c'est lui qui a dirigé les pas de l'archer jusqu'à la *villa*. Silvanus serre les poings, en se promettant de faire rendre des comptes à Gæsius.

Avisant deux esclaves qui arrivent du débarcadère en poussant une charrette, il les interroge :

— Savez-vous où se trouve l'atelier du verrier Higinius ?

— Justement, on va décharger ces blocs de verre chez lui. Tu n'as qu'à nous suivre !

Ils le conduisent jusqu'à un petit hangar où s'agite une demi-douzaine d'hommes ; l'un, qui arbore une barbe épaisse, semble le chef.

— Tu es Higinius, n'est-ce pas ? J'aimerais te poser une question.

— Je suis très occupé, mais pose toujours !

Silvanus lui montre le morceau de verre brisé trouvé au pied du divan de repas de Quintus :

— Je suppose que tu vois d'où provient ce bec d'oiseau. Peux-tu me dire si c'est chez toi que le flacon a été fabriqué ?

— Ce que tu tiens là n'est pas le bec, c'est la queue, qui sert à remplir le flacon et qu'on peut casser facilement ensuite. Il se pourrait bien que ça sorte de chez moi. Je peux savoir pourquoi tu me poses la question ? Mes flacons colombes n'ont jamais de défauts !

— Rassure-toi, il ne s'agit pas de ça. Te souviens-tu à qui tu as vendu récemment ce genre de fiole ?

— À Vesontio, il n'y a que le parfumeur Lucius pour m'en commander, mais il y a longtemps qu'il ne l'a pas fait. J'ai peu de demandes pour des flacons colombes, qui sont des articles un peu particuliers : seuls les gens riches ont les moyens de rendre inutilisables des flacons de ce prix ! Quand on m'en commande, c'est plutôt par série de dix ou vingt, ou même plus, et ça vient de marchands ou directement de parfumeurs, rarement de particuliers. C'est pour ça que quand il y a quelques jours, on m'en a commandé seulement deux, ça m'a surpris. Si j'en juge par la couleur du verre, ce morceau pourrait bien provenir de cette fabrication-là.

— Qui était l'acheteur ? Il t'a dit ce qu'il voulait en faire ?

Higinius hésite, mais la toge, le ton et l'allure de Silvanus l'impressionnent. Il finit par répondre :

— L'acheteur, c'était un esclave du magistrat Xantus Octavius

Claudius. Il m'a expliqué en confidence que son maître avait commandé un parfum précieux pour faire une surprise à sa nouvelle femme, qui serait une Égyptienne d'une grande beauté. On raconte à Vesontio qu'elle serait même de la famille de la reine Cléopâtre ! L'esclave m'avait fait jurer de garder le secret, mais comme ce parvenu de Xantus, qui se prend pour un grand sénateur de Rome, me dégoûte, je n'hésite pas à t'en parler, même si on ne se connaît pas… Au fait, qui es-tu ?

— Un ami du tribun Quintus Publius Macedonicus, envoyé de l'Empereur à Vesontio.

En voyant le visage d'Higinius changer de couleur, Silvanus se dit que Quintus jouit déjà en ville d'une certaine réputation.

— Et tu penses que l'homme qui t'a acheté les deux fioles était capable de les refermer après remplissage ?

Le verrier sourit :

— Entre nous, c'est pas sorcier : il suffit de chauffer le verre ! Je lui ai demandé le prix fort, et il a payé sans faire d'histoires. Il avait bien sûr des ordres de son maître, qui est riche comme le roi Crésus. Être magistrat chargé des taxes, ça engraisse son homme… Au fait, pourquoi me poses-tu toutes ces questions ?

— En confidence, parce que les agissements du magistrat Xantus sont parvenus jusqu'à Rome, murmure Silvanus, en estimant qu'il ne perd rien à mentir. Mais garde ça pour toi !

— Je savais bien que ça finirait par transpirer ! s'exclame Higinius. Toutes ces tricheries sur les taxes, ça ne pouvait pas durer ! Beaucoup de percepteurs sont des corrompus, mais personne n'en parle, parce qu'au final, on paie moins que ce qu'on devrait. Moi qui suis un citoyen honnête de cette cité, il y a longtemps que ça me choque !

*

Quand le médecin est de retour à la *domus* de Nertomarus, l'après-midi est bien avancé, mais la maison est toujours aussi calme. En découvrant sa chambre déserte, l'angoisse s'empare de Silvanus : qu'est devenue Alauda ?

Avec soulagement, il la trouve dans le jardin, vêtue d'une robe bleue trop étroite qui doit être un prêt de Procula. Elle est occupée à enseigner des pas de danse à celle-ci. La jeune fiancée a passé la tunique très peu chaste qu'Alauda portait la veille au soir, de même qu'elle a

coiffé son bonnet à oreilles d'ours. Vautré sur un siège, le regard éteint, Augustus assiste à la leçon.

Les laissant à leurs exercices, Silvanus se rend à la chambre de Quintus, qu'il trouve en meilleure forme :

— Mais je me sens très faible, déclare le Romain d'une voix pâteuse.

— Demain, tu pourras essayer de prendre une nourriture légère, un bouillon, par exemple. Si ton estomac ne le rejette pas, tu retrouveras un peu de force.

— Ne me parle pas de manger, rien que ce mot me soulève le cœur. Qu'as-tu appris ?

Silvanus lui fait le résumé des conversations qu'il a eues à la *taberna* ainsi qu'avec Higinius, le souffleur de verre :

— D'après la rapidité avec laquelle Abellius a changé de sujet quand je lui ai parlé de l'Apollon empoisonneur, on peut supposer que les deux hommes se connaissent, conclut-il. Et plusieurs indices convergent vers une implication du magistrat Xantus : on sait déjà qu'Abellius est un de ses affranchis, et c'est un de ses esclaves qui a commandé au verrier Higinius des flacons de parfum semblables à ta colombe mortelle. En tout cas, tôt ce matin, Apollon avait disparu, parti pour Rome selon Abellius. Mais je n'en crois pas un mot : soit il est encore caché quelque part dans la ville, soit il est en fuite dans une direction opposée, vers Lugdunum ou ailleurs !

— S'il se planque à Vesontio, il ne m'échappera pas. J'ai déjà demandé qu'on renforce la surveillance à toutes les portes de la cité. Ainsi, tu dis que le flacon a été commandé par un esclave du magistrat Xantus ?

— Il en a même fait fabriquer deux, par précaution, je suppose. Et d'après les conversations que j'ai eues, il apparaît bien que les protégés de Xantus soient les agents d'un vaste système de détournement de taxes, qu'ils collectent en douce pour le compte de leur patron et non pour les caisses publiques. Ça doit rapporter gros, et les complices doivent avoir vraiment peur de toi, pour tenter de te tuer alors que toute la ville sait que tu es un proche de l'Empereur !

— En effet, soupire Quintus. Et pour eux, la partie est facile : si jamais je suis assassiné, on soupçonnera immédiatement le druide Ségomarus et ses complices, et personne d'autre ! Mais dorénavant je serai sur mes gardes… Autre chose, Silvanus : tu m'as dit que tu connaissais déjà la montreuse d'ours avant la soirée d'hier. Apollon m'intéressait, mais la jolie oursonne aussi. Si le bel éphèbe n'avait pas

été si rapide pour venir me rejoindre sans que je le lui demande, c'est elle que j'aurais allongée sur mon divan ! Comment l'as-tu rencontrée ?

Tout en se doutant que cette question finirait par lui être posée, Silvanus se sent mal préparé à y répondre :

— C'est une longue histoire, mais elle est sans importance. Tu es fatigué, nous en reparlerons quand tu seras à nouveau ferme sur tes jambes. Il faut aussi que tu saches que j'ai l'intention de l'épouser, cette jolie oursonne…

— Une intention ne fait pas une action. Et tu dois comprendre qu'en matière de rivalités amoureuses, c'est comme au jeu, il n'y a pas d'amitié qui tienne !

En sortant de la chambre de Quintus, Silvanus est furieux contre lui-même. Il a été imprudent, et pour tout dire assez stupide. Il aurait dû se contenter de sauver la vie de l'envoyé de l'Empereur sans vouloir ensuite se prendre pour un enquêteur. Il aurait été mieux inspiré de filer à sa *villa* en emmenant Alauda, quitte à établir autour d'elle un cordon de sécurité serré ; après tout, il a assez de monde pour ça, sans parler de l'ours !

À présent, le voici coincé chez Nertomarus, avec le risque que Quintus lui enlève Alauda ! Non pas qu'il doute des sentiments de la jeune femme, mais l'envoyé de l'Empereur est un homme infiniment plus puissant que lui, et il va à tout coup découvrir qu'elle n'est autre que la fille de Sennius Julius, par la faute duquel un trésor a disparu ! Le pire serait que Quintus apprenne qu'elle n'était à ce banquet avec son ours que dans le but de le massacrer, sur ordre des conjurés qu'il traque… La vie même d'Alauda serait alors compromise ; accessoirement, la sienne aussi, puisqu'il est un proche de Demetrius et d'Alauda !

Rester immobile à se torturer l'esprit ne fait jamais progresser une situation ; il se dit qu'il doit agir, en commençant par le problème qui lui paraît le moins compliqué à régler : convaincre Ségomarus et ses complices qu'Alauda ne les a pas trahis. Ça ferait déjà un danger mortel de moins sur la tête de la jeune femme. Pour ça, il doit sans perdre de temps aller parler à la druidesse Contuinda, que tous les autres doivent respecter et écouter. Il lui servira un gros mensonge, en expliquant que la jeune fille était prête à accomplir la mission que les dieux lui avaient confiée, mais qu'elle a été devancée *in extremis* par un mystérieux empoisonneur…

Nertomarus comprend le souhait de Silvanus de s'absenter. Il n'était parti de sa *villa* que pour deux jours, et s'il doit rester éloigné plus longtemps, il a des dispositions à prendre et des ordres à donner. Néanmoins, son départ le contrarie ; l'empoisonnement de Quintus est trop récent pour qu'une rechute ne soit pas à craindre. Le médecin le rassure :

— Ne te fais aucun souci pour Quintus, il va vite retrouver des forces. Mais si jamais il réclame à manger, ne lui fais servir que du bouillon léger. Il faut aussi qu'il boive beaucoup d'eau, une eau très pure. S'il demande à être ramené à son cantonnement, ne l'écoute pas : je préfère qu'il reste se reposer chez toi pour le moment, mais il faut veiller à ce que ses soldats assurent sa protection jour et nuit. Je partirai demain avant l'aube et je serai de retour dès que possible, demain soir j'espère. Je te confie Alauda. Elle ne craint rien ici, mais sache que sa vie est en danger : son père a commis des fautes, et même si elle n'a rien à y voir, un inconnu a déjà tenté de l'assassiner. Je t'informe aussi que j'ai décidé de l'épouser.

Nertomarus serre son ami dans ses bras :

— Te marier, enfin ! Quelle bonne nouvelle… et quelle surprise ! Je te souhaite tout le bonheur que tu mérites ! Cette fille est très belle, un peu étrange aussi, il faut bien le reconnaître. Mais après tout, le médecin vigneron philosophe que tu es n'est pas banal non plus. Ne te fais pas de souci, je vais veiller sur elle comme sur Procula. Elles semblent d'ailleurs bien s'entendre toutes les deux ! Pars sans crainte, Silvanus, et reviens vite !

CHAPITRE XVI

Il fait encore nuit quand Silvanus quitte la *domus*. Il laisse le *cisium* dans la remise : le voyage sera plus rapide sur le dos d'Hector. Son intention est de passer à sa villa seulement après avoir parlé à la vieille Contuinda. Il en profitera pour avertir Marcus de la prochaine arrivée de l'ours…

Silvanus se demande comment il va présenter les événements à la druidesse ; en espérant qu'elle accepte de l'écouter, dans la mesure où au Cernunnos Nemeton, les hommes ne sont pas les bienvenus…

Il talonne Hector sans ménagement, et l'animal, qui aime ça, avale les milles sans faiblir, si bien que le jour n'est pas levé depuis plus d'une heure quand il arrive au Cernunnos Nemeton. Laissant Hector attaché à la palissade, il contourne le temple et pousse la porte de la première des trois maisonnettes.

Les trois femmes sont là. L'une, aux cheveux blancs, qu'il devine être la druidesse, est allongée à demi-nue sur une couverture, tandis qu'une servante lui masse les épaules et le dos. La seconde servante est occupée à préparer un onguent dans un mortier. Lorsqu'il apparaît dans l'encadrement de la porte, la stupeur se peint sur leurs visages. De surprise, Contuinda, se redresse pour s'asseoir sur la couverture :

— Toi au moins, tu ne crains pas le mauvais œil !

— C'est le mauvais œil qui me craint ! fanfaronne Silvanus, malgré tout pas plus rassuré que ça. Tu ne me connais pas, mais si j'ai franchi l'enceinte sacrée au mépris des règles, c'est que j'ai à te dire des choses très importantes !

— Je te connais. Tu es Silvanus Julius Sequanus, le maître d'Alauda !

— C'est bien ça, et c'est de sa part que je viens te voir.

Aussitôt, la vieille devient fébrile :

— Je n'ai pas de nouvelles récentes de sa mission : sais-tu si elle l'a bien exécutée ?

— C'est de cela qu'elle m'a chargé de venir te parler. Avant même

qu'elle ne puisse intervenir avec son ours, le Romain gisait déjà au sol, empoisonné.

— Est-il mort ?

— Non, la dose de poison était trop faible.

— Dommage…

— L'empoisonneur était un des artistes engagés pour divertir les convives, un chanteur grimé en Apollon. Personne ne sait qui a commandité ce meurtre. Il a agi avant Alauda, qui n'a pas eu le temps d'ordonner à son ours de tuer le Romain. Voilà ce que j'avais à te dire. Maintenant, je vais retourner à Vesontio, après un crochet par ma *villa*. Alauda se trouve encore à la *domus* de mon ami Nertomarus, où le banquet a été donné, et personne ne semble la soupçonner. As-tu des instructions pour elle ?

— Dis-lui de rester chez ton ami pour le moment. Elle aura bientôt la visite d'un homme qui lui donnera de nouveaux ordres… Ton comportement est quand même curieux, Silvanus Julius Sequanus ! Elle est ton esclave, elle s'est enfuie, mais toi tu la protèges, et tu te fais même son messager !

— Alauda ne s'est pas enfuie, elle est venue se mettre en sécurité dans ton temple. Je ne l'ai d'ailleurs pas fait rechercher.

— Tu as bien agi. Maintenant, cours vite à ta *villa* : un visiteur important t'y attend !

*

Ce matin, Quintus se sent déjà mieux. Apprenant l'absence de Silvanus, il en profite pour exiger du porc mariné accompagné de garum, mais en application des instructions du médecin, seul un bouillon clair lui est servi. Il fait la grimace en l'avalant péniblement ; ensuite, il ordonne qu'on fasse venir Alauda.

La jeune fille est anxieuse en entrant dans la chambre. Elle trouve le Romain non pas dans son lit, mais assis derrière une table couverte de papyrus épars. Il l'examine de haut en bas d'un œil sévère :

— La couleur de cette tunique ne va pas du tout avec ta carnation de rousse. En plus, elle t'est trop étroite, on dirait que tes seins vont déchirer le tissu !

— Ce vêtement appartient à Procula, il est à sa taille, pas à la mienne. Je suis désolée qu'il ne te convienne pas, même si c'est d'abord à Silvanus que je souhaite plaire.

Quintus sourit :

— Tu es une fine mouche, Alauda, mais pas assez pour me tromper longtemps. Grâce à une lettre grossièrement cachée chez lui par Demetrius, je sais qui tu es : la fille du traître Sennius Julius, l'homme qui a détourné assez d'or pour payer une armée pendant toute une campagne ! Ton père est mort, ta mère aussi, et ta famille a été condamnée à la *diminutio capitis maxima*. Alors que tu aurais dû être vendue comme esclave, je te trouve ici à t'exhiber en montreuse d'ours dans les banquets, et sur le point de berner le naïf Silvanus, qui a fait le rêve puéril de t'épouser…

Elle ne répond pas immédiatement, car elle sait que c'est sa vie qui se joue. Quintus, qui a déjà appris tout ça, risque fort de vite découvrir le reste. Ne ferait-elle pas mieux de tout lui avouer elle-même ? Elle hésite quelques secondes, puis prend une résolution :

— Tu crois tout connaître de moi alors que tu ignores l'essentiel…

— Alors, parle avant que mes hommes ne te forcent à le faire !

Elle lui raconte tout, ses trois années cachées, sa vente à Silvanus par Demetrius, l'attaque de l'archer, sa fuite au Cernunnos Nemeton, sa rencontre avec Ségomarus, et enfin la mission de mort qui leur a été imposée, à elle et à l'ours…

— Encore une chose : Silvanus ne sait rien de tout ça ! croit-elle bon d'ajouter pour protéger celui qu'elle aime.

— J'en doute ! s'exclame-t-il en riant. Il sait au minimum qu'il t'a obtenue par Demetrius, et il s'est bien gardé de me le dire !

— C'est qu'il n'a pas jugé important d'en parler.

Quintus est assommé par les aveux d'Alauda. Lui, le descendant d'une grande famille romaine, il a failli connaître une fin indigne, tué par les griffes et les mâchoires d'un ours comme un vulgaire bandit dans l'arène ! Ses mains en tremblent de colère. Il réfléchit quelques secondes avant de parler :

— Ton complice Apollon et toi, vous avez modifié vos plans en dernière minute, n'est-ce pas ? Vous avez finalement préféré le poison à l'ours, c'est ça ?

— Je n'avais jamais vu cet homme avant le banquet, je ne savais même pas qu'il existait !

— Et pourquoi n'as-tu pas respecté l'ordre que tes chefs t'avaient donné ?

— Je n'en ai jamais eu l'intention. J'ai seulement fait semblant de leur obéir, afin qu'ils ne me tuent pas sur-le-champ.

— Et au sujet de l'or volé par ton père, qu'est-ce que tu peux me dire ?

— Pas plus que ma mère, rien !

— Je vais t'étonner, mais j'aurais tendance à te croire… Ceci dit, je me demande bien ce que je vais faire de toi !

— Ne te fais aucun souci pour ça : si tu ne me fais pas exécuter, ceux que j'ai trahis s'en chargeront.

— Sans doute, mais je déteste qu'on décide à ma place. Je ne vois que deux solutions. Soit je te condamne à l'esclavage, en application du décret auquel tu t'es soustraite. Dans ce cas, c'est moi qui t'achèterai, et je ferai de toi l'esclave de mes nuits, car ta beauté m'a séduit. J'ai un faible pour les rousses…

— Ce serait violer le décret impérial !

— L'Empereur, j'en fais mon affaire !

— Si tu fais ça, sois certain que je me donnerai la mort.

— C'est souvent ce que disent les femmes dans une telle situation. Parfois même, elles le font, mais seulement au théâtre. Dans la vraie vie, je n'en ai jamais vu une seule passer à l'acte !

— Je serai donc l'exception. Et ta seconde solution ?

— Bien que tu me plaises beaucoup, je ferme les yeux sur tes actes, en remerciement de ta sincérité et par reconnaissance pour Silvanus qui m'a sauvé la vie…

Il laisse passer quelques secondes, puis éclate de rire :

— Mais ne te fais pas d'illusions, parce que ça aussi, c'est le genre de dénouement qu'on ne voit qu'au théâtre ! Sérieusement, maintenant : je déciderai de ton sort quand j'aurai de nouveau la tête bien claire. En attendant, je t'interdis de quitter cette maison. Et ne t'avise pas de t'enfuir, tu finirais dans l'arène le jour de l'inauguration de l'amphithéâtre ! Je ne suis pas l'aimable Silvanus, moi. Mais tu peux être au moins rassurée sur un point : je ne te condamnerai pas à la *damnatio ad bestias,* tu serais capable de charmer les fauves !

*

Silvanus a mis Hector au trot pour s'éloigner du Cernunnos Nemeton. La vieille Contuinda étant célèbre pour ses prédictions, le visiteur qu'elle lui a annoncé l'intrigue. De qui s'agit-il ? Le druide Ségomarus, qui le croit acquis à sa cause ?

À peine est-il descendu de monture que Bénusa se précipite pour

l'informer que quelqu'un l'attend. Cette nouvelle est un choc : la druidesse avait vu juste…

— Il n'a même pas donné son nom, s'exclame Bénusa. Il est arrivé à l'aube et s'est présenté comme un de tes amis, et il a dit sur toi des choses qui m'ont convaincue que c'était la vérité. Il m'a demandé de le conduire dans une chambre, car il tient à ce que sa visite reste secrète. Je lui ai dit que tu étais absent, mais il m'a répondu qu'il t'attendrait aussi longtemps qu'il le faudrait !

Silvanus manque de tomber à la renverse en reconnaissant son visiteur : Demetrius !

— Silvanus, toi enfin ! On m'a dit que tu étais à Vesontio, mais que tu allais sous peu revenir !

— Que… Que fais-tu là, par tous les dieux ? On raconte partout que tu es mort noyé !

— C'est la ruse que j'ai imaginée pour disparaître sans que l'absence de cadavre paraisse bizarre !

— Je sais que les autorités te recherchent. Que fais-tu ici, en Séquanie ?

— Je ne suis que de passage. Mais dis-moi d'abord comment se porte la flamboyante esclave que je t'ai envoyée, cette chère Alauda !

— On veut à la fois l'assassiner et la forcer à devenir elle-même un assassin. À part ça, elle va bien, et je vais l'épouser.

— Quelle fille bénie des dieux ! Raconte-moi le banquet d'avant-hier soir : l'ours a-t-il bien dîné ?

— Tu étais au courant du projet de meurtre ?

— Évidemment, puisque j'ai contribué à organiser la fête !

— C'est donc toi qui as suggéré à Ségomarus de faire engager Alauda et cet ours ?

— Pas exactement, je vais t'expliquer… Mais commençons par le début : Ségomarus m'a appelé au secours, car il avait appris que le tribun Quintus avait débarqué en Séquanie avec l'intention de le liquider. Quintus était déjà surnommé *l'arracheur des mauvaises herbes des jardins de Vespasien* suite à son passage en Germanie et en Rhétie, où il avait semé l'an dernier pas mal de cadavres. Ségomarus m'avait demandé de me renseigner sur lui, sur ses goûts et ses vices. C'est ainsi que j'ai appris que le tribun Quintus avait un penchant prononcé pour la volupté, et qu'on le disait, comme Julius Cæsar, l'homme de toutes les femmes et la femme de tous les hommes. On m'a aussi signalé son goût marqué pour les banquets, les femmes rousses et les hommes

blonds. C'est comme ça que j'ai songé à Alauda, toujours recherchée par les autorités, que je gardais en réserve sans trop savoir quoi en faire, et qui commençait à représenter un danger pour moi. Comme c'est la plus belle rousse qu'on puisse voir, elle avait là une occasion rêvée de servir notre cause. J'ai donc signalé son existence à Ségomarus, sans omettre de mentionner le don qu'elle a reçu du dieu Cernunnos de charmer les bêtes sauvages…

— Comment étais-tu au courant de ça ?

— J'ai vu Alauda encore adolescente calmer un taureau furieux par quelques battements de cils… Mais, au départ, j'avais imaginé que sa beauté nous serait bien plus utile que son pouvoir sur les animaux. Si Ségomarus et nos amis de Vesontio parvenaient à la mettre dans le lit du Romain, elle pourrait le tuer par le poignard ou par le poison. Mais entre-temps, Ségomarus avait procédé à un sacrifice humain, afin que la druidesse Contuinda puisse consulter les auspices. Le foie du sacrifié avait une forme particulière, celle d'un ours, ce qui était un signe très clair adressé par Cernunnos : la mort du Romain Quintus ne pourrait venir que d'un ours ! Selon ce que nous savions de lui, il n'était pas chasseur, et il y avait peu de chances qu'il croise un ours dans les camps militaires et les palais du pouvoir qu'il fréquentait d'ordinaire ! C'est alors qu'a jailli du cerveau du druide Ségomarus cette idée géniale de faire d'Alauda une montreuse d'ours, une artiste exceptionnelle pour les divertissements des fêtes et banquets. Il ne restait qu'à trouver l'occasion, qui s'est présentée rapidement avec les fiançailles de la fille de Nertomarus Valerius Lucanus, auxquelles mes amis n'ont pas eu de mal à faire inviter le prestigieux envoyé de l'Empereur…

— Comment as-tu été assez cynique pour jeter Alauda dans ce piège mortel ?

— J'aime beaucoup la fille de feu mon ami Sennius Julius, mais je ne laisse jamais mes sentiments se mettre en travers de la cause de la Gaule !

— Je suis sûr qu'en arrivant ici, la malheureuse n'était pas au courant de ce qui l'attendait…

— C'est vrai, elle n'a rien su jusqu'au dernier moment.

— Et moi, tu m'as manipulé comme elle !

— Son séjour chez toi ne devait être qu'un court intermède, mais ça a failli rater : elle se plaisait tellement en ta compagnie qu'elle ne songeait plus à rejoindre le Cernunnos Nemeton !

— Demetrius, par tous les dieux, rassure-moi… Ce n'est tout de

même pas toi, ou tes amis, qui ont envoyé l'archer qui a manqué de la tuer ?

— Il fallait bien trouver un moyen de lui faire peur pour la faire déguerpir de chez toi !

— Et c'est le *mango* Gæsius qui a renseigné l'archer, j'imagine ?

— En effet. Il fait partie de nos amis. Mais tu ne m'as toujours pas répondu : raconte-moi exactement ce qui s'est passé au banquet !

Silvanus lui rapporte les événements en reprenant la version mensongère servie un peu plus tôt à la druidesse.

— Ainsi, cet abruti d'Apollon serait intervenu avant Alauda… Je ne comprends pas comment ça a pu se produire, s'exclame Demetrius. Il était prévu qu'il n'empoisonnerait le Romain que si l'attaque de l'ours échouait…

— Demetrius, tu débarques chez moi alors qu'on te croit mort, et tes propos ne sont qu'abominations, manipulations et trahisons de toutes sortes ! Comment est-ce que je dois réagir, selon toi ?

— Selon ta conscience ! Je sais que même si tu parles comme un Romain, si tu t'habilles comme un Romain et si tu vis comme eux, au fond de ton cœur tu demeures un Gaulois libre et fier comme l'étaient nos pères. C'est pour regagner cette liberté que nous nous battons, mes amis et moi, en usant de toutes les armes disponibles !

— Tu espères mon aide ?

— Nous avons besoin d'alliés prêts à mourir, non de philosophes qui pèsent le pour et le contre avec des balances d'orfèvre. J'espère juste que tu ne me trahiras pas, Silvanus, moi ton vieil ami. Il faudra aussi que tu me supportes quelques heures, jusqu'à ce que la nuit tombe, car voyager de jour peut être mauvais pour ma santé…

— En ce qui te concerne, je te promets que je ne te trahirai pas. Mais j'aimerais autant que tu ne remettes pas les pieds ici tant que la situation est ce qu'elle est.

— Pourtant, je devrai revenir. Bientôt. Il le faudra…

— Tu peux rester jusqu'à ce soir, mais pas plus longtemps, ce serait trop dangereux pour nous deux. Quant à moi, je dois repartir immédiatement pour Vesontio !

CHAPITRE XVII

En franchissant le seuil de la demeure de Nertomarus, Silvanus comprend d'instinct que l'ambiance a changé. Il se précipite dans sa chambre et y trouve Alauda prostrée, qui fond en larmes en le voyant. Elle pleure longtemps dans ses bras avant de pouvoir parler :

— Quintus savait presque tout de moi, et ce qu'il ne savait pas encore, je le lui ai dit !

— Y compris le projet d'assassinat ?

— Surtout ça ! S'il l'avait appris d'une autre bouche que la mienne, ça signifiait ma mort immédiate ! Mais ce n'est pas pour autant que je suis sauvée… Je crois bien que je lui plais, et qu'il compte profiter de la situation pour me garder comme son esclave…

— Je ne le laisserai pas faire ! Mais au moins n'as-tu rien à craindre pour le moment de la vieille druidesse et de ses amis : elle a gobé l'histoire que je lui ai racontée, et elle ne t'en veut pas… Elle m'a chargé de te dire que tu ne devais pas bouger d'ici, et que tu allais recevoir de nouveaux ordres des conjurés.

— Où irais-je ? Quintus m'a interdit de mettre un pied hors de cette maison !

— Nous allons nous enfuir tous les deux !

— Rester ici, me réfugier au Cernunnos Nemeton ou bien chez toi, quelle différence ? Tout me conduit au malheur !

— Courage, Alauda, les dieux vont nous inspirer une solution ! Mais j'ai autre chose à te dire… En passant à ma *villa*, j'ai eu la surprise de découvrir… Demetrius, bien vivant !

— Quoi ? Il n'est donc pas mort noyé ?

— C'est une rumeur qu'il a lancée afin de disparaître sans laisser de traces, car il est complice de la conjuration de Ségomarus, et les autorités romaines le savent ! Non seulement Demetrius a inventé un prétexte pour te faire partir en Séquanie, où tu pouvais être utile en séduisant et tuant Quintus, mais ce sont aussi les conjurés qui t'ont

envoyé l'archer ! Ils voulaient te faire peur, pour que tu ne t'attardes pas chez moi, mais que tu coures te réfugier au Cernunnos Nemeton, ainsi que Demetrius te l'avait commandé… Mais le moment est venu de réagir ! Quintus est-il toujours dans sa chambre ?

— Plus depuis ce matin. Depuis qu'il se sent mieux, il occupe le propre bureau de son hôte, le *tablinum* de Nertomarus, sans même lui en avoir demandé la permission !

— C'est le comportement sans gêne d'un tribun militaire protégé par l'Empereur… Ce qui m'étonne, c'est qu'un homme missionné pour une tache aussi dangereuse soit venu seul en Séquanie !

— Il est loin d'être seul ! Il a exigé d'avoir le commandement d'une centaine d'auxiliaires des troupes séquanes choisis parmi les plus sûrs. Depuis hier, plusieurs de ses hommes surveillent très étroitement la maison. Ils ont ordre de fouiller quiconque entre ou sort. Le gros de la troupe stationne dans un camp le long de la voie qui mène à Epamanduodurum{28}, à deux pas de Vesontio.

— Comment as-tu appris tout ça ?

— Par Procula, qui est toujours au courant de tout. Elle adore se faire palper par les beaux gardes de Quintus…

— Bien… Je crois qu'il faut que nous ayons d'urgence une nouvelle conversation avec lui !

Ils le trouvent trônant derrière le bureau de bronze et de marbre rouge de Nertomarus, aussi à l'aise que s'il était chez lui. Le Tribun salue Silvanus, mais adresse à peine un regard à Alauda.

— Je t'attendais, Silvanus ! Tu as disparu pendant toute une journée alors que tu étais censé veiller sur mon état ! Tu me dois des excuses et une explication !

— Je constate avec plaisir que ta santé va de mieux en mieux… Avant de nous comporter comme deux gladiateurs dans l'arène, j'aimerais d'abord te prendre le pouls et écouter ta respiration… Tu as mangé ?

— Que du bouillon et des miettes de poulet. Mais à partir de maintenant, je me considère comme guéri. Silvanus, ne te berce pas d'illusions : le fait que tu m'aies peut-être sauvé la vie ne fait pas disparaître les lois de Rome et les décrets de l'Empereur. Alauda a fini par tout m'avouer, et ce qu'elle m'a dit ne plaide ni pour elle ni pour toi !

— Je suis certain que tu sauras en tirer les conséquences, mais dans

l'immédiat, tu as peut-être mieux à faire. Par exemple, empêcher que tes assassins ne parachèvent ce qu'ils ont si mal commencé.

— Comment ça ?

— Crois-tu que ceux qui t'ont envoyé un ours, plus Apollon et son oiseau fatal vont rester sur ce double échec ? Ils vont tenter autre chose pour en finir avec toi !

— Je me sens parfaitement en sûreté ici. Nertomarus m'a assuré avoir toute confiance en sa maisonnée, et j'ai mobilisé mes hommes. L'un d'entre eux est même chargé de goûter tout ce qu'on me sert, comme si j'étais l'Empereur !

— À ta place, je resterais méfiant. Il suffit d'un traître, et tu es mort. Si tu veux sauver définitivement ta vie, c'est l'origine du mal qu'il faut supprimer.

— Je suis bien d'accord, et j'ai déjà arrêté mes plans : dès que je pourrai me tenir en selle, je partirai avec un détachement pour passer les fers à la vieille sorcière Contuinda. Je la ramènerai au tribunal, et je lui ferai cracher le morceau par le fouet et les tenailles. Je suis certain qu'elle sait où se cache le bandit Ségomarus. Qu'en penses-tu ?

— Que c'est une très mauvaise idée ! La druidesse ne parlera pas, même si tu la fais rôtir à petit feu, et la violation de son sanctuaire provoquera une indignation considérable dans le peuple, qui viendra renforcer le ressentiment contre Rome et l'Empereur. Ce n'est pas le résultat que tu recherches, n'est-ce pas ?

— En effet. Mais quoi faire d'autre ?

— J'ai une suggestion. Hier, je suis allé raconter à la druidesse Contuinda que si la mission confiée à Alauda avait échoué, c'est parce qu'Apollon l'avait prise de vitesse, et qu'elle attendait ses ordres. La vieille m'a cru, et elle m'a assuré qu'un messager viendrait apporter à Alauda de nouvelles instructions. Fais comme si tu n'avais aucun soupçon sur elle, et laissons venir ces ordres. Quand Alauda les aura reçus, ce sera le moment d'agir…

Quintus se tourne vers la jeune femme :

— Qu'est-ce qui me dit que je peux compter sur toi ?

— Rien. Mais je jure à Silvanus de lui rapporter tout ce que j'apprendrai.

Quintus pousse un soupir :

— Puisque je n'ai pas de meilleur choix, je donne mon accord ; à contrecœur, les dieux m'en sont témoins !

*

Les trois jours qui suivent sont comme un temps suspendu, durant lequel rien ne se passe. Alauda voit dans cette attente un délai de grâce.

Le quatrième jour, en fin d'après-midi, un homme se présente à la *domus* et demande au garde en faction à parler à Alauda. Elle a un frisson en découvrant le visiteur, qui n'est autre que le *mango* Gæsius, avec un paquet sous le bras. L'individu jette des regards suspicieux autour de lui, comme s'il craignait que les statues de l'*atrium* ne l'espionnent.

— Ave, Alauda ! Je suis ravi de te revoir !

— Je le suis moins. Qu'est-ce que tu me veux ?

— Que du bien ! J'ai un cadeau pour toi, dit-il en lui tendant son paquet.

Elle défait prudemment la pièce de tissu, qui emballe un coffret de bois précieux, incrusté d'un motif en nacre représentant une chimère.

— Merci. C'est une jolie boîte. Pourquoi ce cadeau ?

— Ouvre !

Elle soulève le couvercle, et trouve un bracelet, un collier et des boucles d'oreilles : les bijoux de sa mère qu'il lui avait volés sur la rive du lac Brigantinus.

— Quel signe des dieux t'amène à me rendre ce que tu m'avais pris ?

— Tout a changé depuis l'époque où je t'ai convoyée jusqu'à Vesontio. Tu étais alors une simple esclave seule et perdue, et te voici à présent sous la protection de gens riches et puissants. Toute la ville vante ta beauté et ton habileté à charmer les ours ! Ceux qui ont assisté au banquet n'en sont pas encore remis. C'est ce qui m'a décidé à te restituer ce que je t'avais provisoirement confisqué, puisque tu ne risques plus de te le faire voler…

Il ajoute, en parlant très bas et en langue gauloise :

— N'oublie pas de regarder dans le fond du coffret !

Puis, à haute voix et en latin :

— Maintenant, je ne vais pas t'importuner plus longtemps. Transmets mon meilleur souvenir au médecin Silvanus, puisque je sais qu'il est également ici.

À peine l'affranchi de Xantus a-t-il tourné les talons que Quintus et Silvanus sortent du corridor où ils s'étaient cachés pour écouter la conversation.

— Que te voulait cet homme ? demande Quintus, fébrile.

— Me rendre les bijoux qu'il m'avait volés !

— C'est tout ?

— Il m'a dit à voix basse que je devais vérifier le fond du coffret…

Aussitôt, Quintus se saisit de la boîte et arrache la doublure de soie.

— Il y a un billet ! Mais… Mais c'est curieux… C'est écrit en lettres grecques, une langue que je connais bien, mais les mots n'ont aucun sens ! C'est un langage codé !

Silvanus s'empare du papyrus pour l'examiner :

— Pas étonnant que tu n'y comprennes rien : ce message est en langue gauloise ! Tu dois savoir qu'en Gaule, la plupart du temps on écrit notre langue en utilisant l'alphabet grec.

— Tu es capable de traduire ?

— Bien sûr, et Alauda le pourrait aussi ! Ça dit la chose suivante : *prends prétexte de la cérémonie demain soir au temple de Cissonius pour aller à l'amphithéâtre, à l'entrée XIV. Tu y recevras de nouvelles consignes. Si tu manques ce rendez-vous, tu en paieras les conséquences de ta vie.*

— Il y a un expéditeur ?

— Non, c'est anonyme, bien sûr. Mais on peut se douter que Ségomarus est derrière !

— Parfait, s'exclame Quintus. Toi, la rouquine, tu vas y aller, et écouter ce que ces gens ont à dire. Ensuite, tu reviendras me le rapporter fidèlement. Tu as intérêt à filer droit, on te guettera de loin !

— Et si jamais ceux que je dois rencontrer s'emparent de moi, parce qu'ils savent que je les ai trahis ?

— Si tu n'es pas de retour en milieu de matinée, je te ferai chercher *manu militari*, répond le Romain. On surveillera aussi les allées et venues dans le quartier de l'amphithéâtre durant la nuit.

— Ça sent très fort le piège, relève Silvanus, inquiet.

— Peut-être. L'essentiel est qu'Alauda fasse comme si elle ne l'avait pas remarqué !

CHAPITRE XVIII

Le lendemain soir, la jeune femme quitte la *domus* pour prendre la voie de Lugdunum, le long de laquelle s'alignent les baraques des ouvriers qui ont construit l'amphithéâtre. Beaucoup sont vides, à présent, et leurs occupants ont déjà été remplacés par des familles misérables.

À la sortie du *suburbium*, le chemin traverse l'une des nécropoles de Vesontio, où se dresse le petit temple de Cissonius ; à Vesontio comme dans tout l'Empire, on préfère autant que possible séparer les mondes des dieux et des morts de celui des vivants. Mais juste avant de franchir la porte du *suburbium*, Alauda tourne à droite pour se diriger vers l'amphithéâtre. Elle est anxieuse, se demandant qui elle va rencontrer, et ce que l'on va cette fois exiger d'elle.

Elle trouve facilement l'entrée XIV, grâce au chiffre peint au-dessus de la voûte ; subitement, l'intendant Abellius surgit de derrière un pilier :

— As-tu été suivie ?

— Non, puisque personne ne me soupçonne.

— Est-ce que le Romain Quintus est toujours installé chez Nertomarus ?

— Oui, il y restera tant qu'il ne sera pas complètement remis de son empoisonnement. Le médecin Silvanus Julius Sequanus a ordre de veiller sur lui.

— Suis-moi, des gens veulent te parler !

Le ton de l'affranchi est rude, et Alauda se sent inquiète. Il la conduit à une maison à usage de bâtiment de service pour l'amphithéâtre ; la bâtisse a l'avantage d'être proche, mais suffisamment en retrait de l'édifice pour ne pas masquer sa magnifique ellipse. Le souci de ne pas gâcher la vue n'est pas qu'esthétique, mais d'abord politique : montrer dans toute sa gloire la puissance de Rome et de la cité.

Parvenu devant une solide porte cadenassée, Abellius sort une clé ; il

fait entrer Alauda dans une remise, à peine éclairée par la lumière de la lune que distille une fenêtre haute. Ils montent un escalier, jusqu'à un palier sur lequel donnent deux portes. Abellius ouvre la première et la pousse si violemment qu'elle trébuche et tombe à genoux. En relevant la tête, elle découvre quatre hommes assis en rang en face d'elle, pareils aux juges d'un tribunal : le *mango* Gæsius, Demetrius, le druide Ségomarus, plus un quatrième qu'elle reconnaît avec un frisson de peur : il n'a plus sa belle perruque blonde, mais c'est bien l'Apollon du banquet. Alauda comprend qu'elle est perdue.

Abellius reste devant la porte pour lui couper toute possibilité de fuite, et la pièce s'emplit du grondement de la voix du druide :

— Tu avais reçu des ordres clairs, tu devais jeter ton ours sur le Romain Quintus ! Non seulement tu nous as trahis, mais tu as envoyé ton amant Silvanus raconter des mensonges à la Très Sage Contuinda ! Le soir du banquet, notre ami ici présent, dit-il en désignant Apollon, a tout vu ! Il a été le témoin de ta lâcheté ! Indigne fille de la Gaule, tu as souillé la mémoire de ton père, tu as craché au visage du dieu Cernunnos ! Que pourrais-je faire de toi, sinon t'expédier aux enfers ?

Alauda réfléchit très vite. Le désespoir lui inspire une explication que Ségomarus pourrait à la rigueur entendre :

— Je te demande pardon, druide très savant, et à vous aussi, nobles Gaulois… C'est vrai, au dernier moment, je n'ai pas ordonné à l'ours de tuer le Romain… Mais ce n'est ni par lâcheté ni par trahison !

— Alors quoi d'autre ? aboie Demetrius, pâle de colère.

— J'ai agi par respect de la religion !

— Comment oses-tu proférer un tel mensonge ? s'écrie le druide. Explique-toi !

— Ce qui m'a arrêtée, c'est la certitude qu'ensuite l'ours serait tué à cause de ce que je lui avais commandé de faire… Or, l'ours est l'animal auquel j'ai été consacrée par le dieu aux bois de cerf, qui n'hésite pas lui-même à s'incarner en ours ! Je porte son image perpétuellement sur moi, sous la forme de cette intaille de cornaline qui me montre en train de m'unir charnellement à lui… Car notre alliance est totale : il me protège et je suis sa servante ! Au moment d'agir, il m'est apparu qu'être la cause de la mort de cet ours, c'était outrager le dieu cornu lui-même, et c'est pour ça qu'au dernier moment, j'ai renoncé à exécuter vos ordres !

Cette déclaration inattendue les plonge dans l'embarras. Ségomarus finit par reprendre la parole :

— Si tu avais en toi cette crainte, que je peux comprendre, il fallait le dire avant, quand tu as reçu nos instructions. En la gardant pour toi, tu as tout fait échouer, et l'ennemi mortel des Gaulois est toujours vivant, et plus dangereux que jamais !

— Cernunnos ne m'a inspiré cette pensée qu'au dernier moment !

— Moi qui te connais bien, je crois plutôt que tu te moques de nous, rétorque Demetrius. Fille indigne, tu as trahi la mémoire de ton père, alors que je t'avais envoyée en Séquanie pour justement te donner l'opportunité de le venger !

— Je vous prie tous très humblement de me pardonner ! Je suis tellement désespérée… Mais je peux me racheter ! Je suis prête à tuer Quintus par tout moyen, que ce soit le lacet, le poignard ou le poison ! Mais par pitié, ne me demandez plus d'y mêler un animal, et surtout pas un ours !

— Depuis le banquet, tu avais mille fois l'opportunité de faire disparaître le Romain, relève Gæsius, d'autant qu'il était affaibli. Il te suffisait d'un peu d'initiative, comme par exemple te glisser dans sa couche. C'était d'autant plus facile que cet individu sans morale est connu pour apprécier les rousses. Là, tu aurais pu profiter de sa torpeur après l'acte charnel pour le poignarder, ou l'étouffer avec un coussin. Mais tu n'en as rien fait !

— Apollon aussi avait la possibilité de le tuer le soir du banquet, et lui non plus n'y est pas arrivé ! se défend la jeune femme. Avec les deux gouttes de poison que ce bellâtre incapable lui a fait boire, il a juste réussi à lui provoquer des crampes d'estomac !

— Et voici maintenant que cette chienne m'accuse ! rugit ledit bellâtre. C'est tout le contenu de la fiole, que j'ai habilement versé dans sa coupe !

— Nous tenions le poison en réserve pour le cas où l'attaque de l'ours s'avérerait impossible pour une raison ou une autre, relève Gæsius, mais c'est vrai qu'il faudra que celui qui m'a vendu ce poison inoffensif s'explique !

Cette remarque a le don de pousser Ségomarus au comble de l'irritation :

— Ça, c'est une autre affaire, qu'on réglera en son temps ! Nous avions confiance en toi, Alauda, car Cernunnos avait clairement annoncé que c'est par un ours que le Romain devait périr ! Je vais réfléchir à ce qu'on va faire de toi. Tu vas rester ici, et demain matin je te dirai ce que les dieux m'auront inspiré. Soit tu recevras de nouvelles

instructions pour en finir avec Quintus, soit tu mourras pour avoir failli. Abellius, débarrasse-nous de sa vue !

Sous la conduite brutale de l'intendant, ils redescendent à la remise. De là, il lui fait emprunter un passage souterrain. Comme dans tout amphithéâtre, on a construit sous les gradins des cellules communiquant directement avec l'arène. Elles sont fermées à l'avant par des grilles, à l'arrière par de solides portes donnant sur un corridor auquel le public n'accède pas. C'est dans ce corridor que débouche le passage souterrain. Abellius enferme la jeune fille dans l'une de ces cellules, sans se préoccuper de ses protestations d'innocence.

Une fois Alauda emmenée, les conjurés se concertent :

— Le moment est venu de prendre une décision, déclare Ségomarus. Je ne pourrai pas éternellement jouer au chat et à la souris avec Quintus et ses espions. Deux fois déjà j'ai failli être arrêté, comme le mois dernier à la sortie de Luxovium, où un soldat m'a reconnu alors que j'étais sur une charrette, déguisé en paysan. Heureusement, les autres ne l'ont pas cru, et on m'a laissé partir. Je n'aurai pas toujours cette chance. Il faut déclencher l'insurrection, il est temps, sinon nous serons tous morts avant de n'avoir rien tenté ! Demetrius, qu'en dis-tu ?

— C'est trop tôt ! Ce n'est pas avec quelques milliers d'auxiliaires helvètes ou germains, même grassement payés, que nous vaincrons les légions qui seront aussitôt engagées contre nous. Sans compter que nous ne sommes pas sûrs que les troupes séquanes se rangent de notre côté !

— Nous possédons tout l'or nécessaire pour les acheter ! proteste Ségomarus. Si on additionne ce que le père d'Alauda a détourné et ce que le magistrat Xantus prélève en fausses taxes depuis des années, et qu'il devra nous reverser sous peine de mort, ça doit faire un tas haut comme le mont Cœlius !

— Le problème n'est pas l'or, rétorque Demetrius. Il faut encore faire monter le mécontentement de la population, en demandant aux druides d'y travailler beaucoup plus vigoureusement qu'ils ne l'ont fait jusque-là !

Leur abattement à tous est visible.

— Si nous ne sommes même pas fichus de liquider un seul Romain, je parle de cette vipère de Quintus, comment espérer vaincre les légions de Vespasien ? se lamente Gæsius. Cet Empire des Gaules, que nous appelons de nos vœux, serait-il un but inaccessible ?

— Nous en rêvons tous depuis la débâcle de l'année des Quatre

Empereurs, qui était une occasion merveilleuse, relève Ségomarus en frappant du poing sur la table. Croyez-moi, il est plus que temps d'agir, car dans quelques années, ce sera trop tard ! On me dit que beaucoup de membres du Sénat de Vesontio comprennent encore à peine la langue gauloise ! Notre génération est la dernière capable de renverser le cours de l'Histoire. Dans vingt-cinq ans, la Gaule chevelue sera définitivement devenue une province de l'Empire, dont les habitants n'auront qu'un souci en tête : être plus Romains que les Romains !

— N'est-ce pas déjà le cas ? observe Apollon.

Les autres le foudroient du regard.

*

Pendant ce temps, une ombre a franchi le mur d'enceinte de la demeure de Nertomarus et se glisse silencieusement entre les bosquets et les statues de marbre des jardins. Mais alors qu'elle se croit seule, elle ne l'est pas : deux hommes l'observent, la main sur la poignée de leur glaive. Quand l'ombre passe à quelques pas du buisson derrière lequel ils sont tapis, ils se précipitent sur elle.

Des coups énergiques sur la porte de sa chambre tirent brusquement Silvanus de la lecture du livre sur la culture de la vigne qu'il a emprunté à la bibliothèque de son hôte. Son cœur bondit : Alauda ! Non, ce n'est pas elle, elle ne frapperait pas… Il va ouvrir, et découvre deux des gardes de Quintus encadrant une jeune femme terrorisée. Il reconnaît aussitôt Orbia, la servante avenante de la *taberna* de Bassidius.

— On l'a surprise dans le jardin, elle avait sauté par-dessus le mur ! Elle dit qu'elle veut te parler, à toi et à personne d'autre !

— C'est bon, je la connais, vous pouvez la relâcher…

— Ces brutes m'ont fait mal au bras en me serrant trop fort !

— Quelle idée aussi d'escalader le mur plutôt que d'entrer par la porte !

— À la porte, il y a un garde qui sait qui je suis, je l'ai déjà eu comme client. Il n'a pas voulu me laisser passer, et quand je lui ai dit que c'est toi que je venais voir, il m'a répondu que t'avais bien mieux que moi à mettre dans ton lit. Alors j'ai fait le tour et j'ai sauté le mur. Mais voilà, les deux autres me sont tombés dessus…

— Pauvre Orbia ! Raconte-moi ce qui t'amène…

— Souviens-toi que quand on s'était parlé, tu m'avais dit que si je

voyais des choses, il y aurait des sesterces pour moi… Ça tient toujours ?

— Plus que jamais !

— Alors voilà : ce soir, Bassidius m'a ordonné d'aller à l'amphithéâtre, parce qu'il y avait là-bas deux hommes qui voulaient une fille pour passer du bon temps. J'y suis allée, et après, en causant un peu j'ai compris que ces gars-là étaient les gardes du corps de personnages importants, et c'est pour ça qu'ils avaient la consigne de ne pas bouger. Par curiosité, je leur ai demandé qui était leur maître, et ils m'ont répondu en rigolant qu'ils en avaient trois, Mars, Jupiter et Apollon ! Quand j'ai entendu le nom d'Apollon, je me suis souvenu de ce que tu m'avais dit. Alors j'ai pensé, ma fille, ça sent bon le sesterce, et j'ai décidé de te prévenir…

— C'est un renseignement un peu vague, mais je te remercie, et comme je suis homme de parole, voici deux sesterces pour toi ! Aurais-tu par hasard croisé à l'amphithéâtre une belle jeune femme aux cheveux roux ?

— J'ai pas vu de fille. S'il y en avait eu une, on ne m'aurait pas fait venir !

— Et ceux qu'ils ont appelés Mars, Jupiter et Apollon, crois-tu qu'ils soient encore dans l'amphithéâtre ?

— Je ne vois pas ce qu'ils y feraient, cette bâtisse, c'est que des couloirs vides, un vrai palais des courants d'air ! Ils sont plutôt dans la maison à côté, celle où il y a les ateliers, les entrepôts et les écuries. C'est là qu'on prépare le matériel pour les spectacles. Y me tarde que ce soit inauguré, ça va attirer de la clientèle ! Abellius habite aussi une pièce à l'étage de cette maison, j'y suis déjà allée…

— C'est bizarre… Ils sont là, et leurs gardes sont restés à l'amphithéâtre ?

— Ils ont dû prendre le passage souterrain.

— Quel passage sous-terrain ?

— Il y a un couloir souterrain entre cette maison et l'amphithéâtre, qui permet d'accéder directement aux *carceres*, tu sais, ces petites cellules qui donnent sur l'arène… On m'a dit que c'est là-dedans qu'on mettra les condamnés, les fauves et les gladiateurs juste avant les spectacles. J'ai hâte de voir ça !

Le médecin donne l'ordre à Orbia de l'attendre et court informer Quintus de ce qu'elle vient de lui apprendre :

— Silvanus, sois sérieux ! Crois-tu que je vais sonner l'alerte générale

parce qu'une prostituée a entendu citer le nom d'Apollon ?

— Cette fille n'est pas bête, je la connais. Je suis sûr qu'on peut s'y fier !

— Une esclave montreuse d'ours, une *prostibula* à soldats… En matière de femmes, tu as décidément des goûts éclectiques !

Sur l'insistance du médecin, Quintus a fait partir un cavalier porteur d'ordres : tous les hommes disponibles doivent sur-le-champ quitter leur cantonnement pour venir se rassembler à l'arrière de la *domus* de Nertomarus. En attendant, il a posté les quelques gardes qu'il a sous la main dans le secteur de l'amphithéâtre, avec mission de surveiller discrètement les mouvements.

Une heure plus tard, dans l'obscurité, la petite troupe s'avance le long des maisons endormies et des boutiques aux volets clos. Au total, ce sont une quarantaine d'auxiliaires séquanes qui cernent l'amphithéâtre et la maison de service. Silvanus a obtenu de Quintus l'autorisation de se joindre à l'expédition ; Orbia a été sommée de les accompagner, puisque pour des raisons professionnelles, elle connaît parfaitement les lieux.

Tandis que ses soldats surveillent les multiples accès à l'amphithéâtre, Quintus se dirige vers la maison de service avec six hommes, plus Silvanus et Orbia. Les portes sont cadenassées et solides, on ne peut pas les forcer sans risquer de faire du vacarme ; mais la jeune fille les conduit jusqu'à un soupirail sans barreaux donnant sur la remise, un passage qu'elle utilisait pour entrer et sortir discrètement pendant le chantier.

Franchir cet étroit soupirail demande force et souplesse, deux qualités qui ne sont pas à leur meilleur chez Quintus. Néanmoins, tous se retrouvent à l'intérieur de la remise. Les hommes battent le briquet, pour allumer des lampes à huile. Quintus attrape Orbia par le bras et la secoue vigoureusement :

— Et maintenant, où on va ? À droite ou à gauche ?

— Moins fort ! Non, surtout pas à droite, ça mène à une salle où dorment les esclaves de l'amphithéâtre !

— C'est vrai que si je devais les tuer tous, tu perdrais une bonne partie de ta clientèle !

— S'il y a des visiteurs de qualité dans cette maison, chuchote Orbia, on doit les trouver en haut, dans le *tablinum* d'Abellius, qui est assez vaste. Je vais vous y conduire, mais il ne faut pas faire de bruit ! Vos

hommes font un chahut d'enfer, avec toute cette ferraille qu'ils ont sur eux !

— Ferme-la et guide-nous !

Après que Quintus ait laissé un garde en faction, avec mission d'empêcher les esclaves de quitter leur dortoir, Orbia leur fait monter un escalier. Au bout d'un couloir, elle désigne une porte du doigt ; sur un signe de Quintus, deux soldats se ruent dans la pièce. Ils découvrent trois individus occupés à jouer aux dés à la lumière vacillante d'une *lucerna*. Surpris, ils poussent un cri, mais les hommes de Quintus sont déjà sur eux, et avant que celui-ci n'ait pu dire un mot, les glaives ont percé les gorges et les poitrines. Le Romain s'étouffe de colère :

— Abrutis ! Qu'est-ce que je vous avais dit ? Je les voulais vivants !

— Ils allaient nous frapper avec leurs poignards !

Quintus soupire et fait entrer Silvanus dans la pièce :

— Sais-tu qui sont ces trois hommes ?

— Celui-ci est le *mango* Gæsius, un affranchi du magistrat Xantus. Celui-là, c'est Abellius, l'intendant de l'amphithéâtre, un client du même magistrat. Quant au troisième… j'ai peine à le croire… C'est mon ami Demetrius, l'ancien préfet de la flotte du Rhin, dont tu m'as annoncé la mort par noyade !

— Impossible ! Tu es sûr de toi ? Qu'on approche bien la lampe !

Tous se penchent sur le cadavre :

— C'est bien lui, déclare Silvanus en continuant à simuler le plus grand étonnement. Il n'y a aucun doute !

Surpris par la mort en jouant aux dés… Ça lui ressemble tellement, songe-t-il, malgré tout ébranlé par la fin brutale d'un homme auquel il a accordé son amitié durant tant d'années. Naturellement, il s'était bien gardé de rapporter à Quintus comment il avait eu la surprise de le découvrir à sa *villa* quelques jours plus tôt…

— Il a vraiment l'allure d'un officier, ton ami Demetrius, commente Quintus. C'est peut-être à lui que les gardes du corps faisaient allusion en parlant à Orbia du dieu Mars ! Mais il nous manque encore Apollon et Jupiter… Je ne vois que trop bien qui peut être Apollon, mais Jupiter… Ce qui est sûr, c'est que la présence de Demetrius revenu des enfers prouve qu'une réunion au plus haut niveau s'est tenue ici ce soir. Ce serait un cadeau divin, que Jupiter soit en fait le druide Ségomarus en personne ! Il y a peut-être d'autres gibiers importants dans l'amphithéâtre… Quant à Apollon, il me le faut vivant : il jouera de la lyre pour les ours, la *damnatio ad bestias* inaugurale n'en aura que plus

d'éclat !

Une heure plus tard, ils doivent se rendre à l'évidence : aucun autre conjuré n'est présent, ni dans la maison annexe ni dans l'amphithéâtre, et les soldats n'ont vu personne s'enfuir, sauf les deux qui avaient réclamé les services d'Orbia et qu'ils ont aussitôt tués. Même le dortoir des esclaves a été contrôlé, en vain.

— Il faut croire que Jupiter et Apollon ont filé avant qu'on arrive, se désole Quintus. S'il s'agit effectivement de ceux auxquels je pense, quelle déveine !

— Ils ne se seraient pas sauvés sans leurs gardes du corps, remarque Silvanus. Orbia a parlé d'un passage souterrain entre la maison et les *carceres* de l'amphithéâtre : peut-être que Jupiter et Apollon se sont échappés par là en nous entendant arriver, et si c'est le cas, ils doivent être toujours à l'intérieur de l'amphithéâtre, puisque l'extérieur est surveillé !

— Tu as raison ! Ils sont peut-être cachés dans une des *carceres*, qu'on n'a pas pensé à contrôler, où ils attendent tranquillement qu'on soit partis pour s'éclipser ! Il faut fouiller chaque cellule !

Silvanus est désespéré ; qu'est devenue Alauda ? Le pire est à craindre, car si cet Apollon est bien celui du banquet, les conjurés étaient au courant de la trahison de leur montreuse d'ours lorsqu'ils lui ont fixé rendez-vous…

Dans la maison annexe, Orbia leur désigne l'entrée du passage souterrain : un couloir maçonné seulement sur une partie, le reste étant provisoirement étayé par des madriers. Ils le suivent, et débouchent sur un corridor épousant la courbure de l'arène, le long duquel se succèdent plusieurs portes en chêne donnant sur les *carceres*.

— Prudence ! conseille Silvanus. En ouvrant une de ces portes, on risque de se trouver nez à nez avec un ours ! Passons plutôt par l'extérieur : du côté de l'arène, les cellules sont fermées par des grilles, ça nous permettra de voir si elles sont vides ou non !

— Bonne idée ! approuve Quintus. Dix hommes avec moi, et des torches pour qu'on y voie clair !

Ils se retrouvent sur le sable de l'arène, et l'impression est étrange. Sous la lumière blafarde du croissant de lune qui éclaire les gradins déserts, on pourrait se croire au fond d'un monstrueux tombeau.

Les soldats vont de grille en grille, tendant leurs torches :

— On dirait qu'il y a quelqu'un là-dedans !

L'homme tire le verrou et fait pivoter la lourde grille ; tous s'approchent pour voir. Au fond, dans le noir, une forme est allongée au sol. Quand ils la traînent sur le sable, le cœur de Silvanus manque d'exploser en reconnaissant Alauda. Il lui soutient la tête et lui enlève son bâillon, mais c'est à peine si elle peut parler tant son visage et ses lèvres sont tuméfiés :

— Ils sont… un peu plus loin… Je les ai entendus hurler…

— Vite ! Vérifiez les cellules suivantes ! s'exclame Quintus.

Les soldats courent de *carcer* en *carcer*, scrutant l'obscurité. Un grognement caverneux sort de l'une des cellules, et les hommes battent précipitamment en retraite :

— La grille de celle-là est restée ouverte, mais il y a un ours là-dedans ! On dirait qu'il y a aussi des corps !

En hâte, les hommes referment la grille et tirent le verrou.

— Vite, un archer ! crie Quintus. Qu'on abatte cet animal, et qu'on aille voir qui sont les hommes allongés là au fond !

Silvanus s'interpose :

— Pas question de le tuer ! C'est Artius, l'ours d'Alauda, et je l'ai acheté ! Attendons que sa maîtresse soit un peu remise, elle calmera la bête et tu pourras examiner les cadavres !

— Je veux savoir tout de suite !

— Ils ne se sauveront pas, rétorque Silvanus, patiente un instant !

Orbia est déjà réapparue avec un cruchon d'eau fraîche, et le médecin, qui a coupé les cordes qui l'entravaient, baigne le visage de la jeune femme.

— Ils m'ont battue et m'ont enfermée ici, dit-elle en reprenant ses esprits, avec l'intention de me livrer en pâture aux ours le jour de la *damnatio ad bestias* ! Ils avaient prévu de me bâillonner et de me recouvrir la tête d'un sac pour qu'on ne me reconnaisse pas, et pour que je ne puisse pas charmer les bêtes…

— Excellente précaution, ironise Quintus. Je n'aurais pas fait mieux moi-même !

— Un peu plus tard, j'ai senti qu'ils étaient affolés, et j'ai compris qu'ils avaient été découverts. J'ai entendu courir des soldats, j'aurais voulu appeler, mais je ne pouvais pas ! Les conjurés se sont cachés dans la première *carcer* venue, sans réaliser que c'était celle d'Artius. Il y a eu des cris, et puis le silence, jusqu'à ce que vous arriviez…

— Alauda, te sens-tu assez forte pour faire sortir Artius et l'enfermer dans la *carcer* suivante ? lui demande Silvanus. Il y va de sa vie,

Quintus veut le tuer…

Il l'aide à se mettre sur ses jambes, et la conduit jusqu'à la grille. Les soldats l'ouvrent et se reculent de dix pas. Alauda parle gentiment à Artius, qui s'approche en grognant de plaisir, tout au bonheur de retrouver sa maîtresse ; les mains des soldats se crispent sur leurs arcs bandés. La jeune fille gratte le crâne de la bête et l'emmène en le tirant par une oreille jusqu'à la *carcer* suivante, dont on referme la grille au verrou. Le soulagement de Quintus et de sa troupe est palpable ; Orbia, terrorisée par l'ours, s'est déjà sauvée à toutes jambes.

À la lumière des torches, on examine les deux cadavres laissés par Artius. L'un, auquel il manque la moitié de la tête, est malgré tout identifiable : c'est Apollon. Alauda reconnaît tout de suite l'autre, dont l'abdomen est ouvert, mais la face intacte : il s'agit du druide Ségomarus. À voir son visage impressionnant, on comprend que ses gardes l'aient surnommé Jupiter.

— Ainsi, Jupiter et Apollon ont rejoint Mars, déclare Quintus. Mais je doute qu'ils soient tous les trois en train de festoyer au sommet de l'Olympe !

CHAPITRE XIX

Assis sous la treille, Alauda et Silvanus profitent de la douceur du soir qui descend sur le vallon de la source de Borvo. Allongé à leurs pieds, Artius dort d'un sommeil agité, peuplé de rêves d'ours. Silvanus le considère avec inquiétude :

— As-tu songé qu'il faudra lui aménager une tanière ? demande-t-il à voix basse, comme s'il avait peur de réveiller la bête. Je vais lui faire construire une solide petite baraque pour passer l'hiver, mais loin d'ici, du côté de la *pars rustica* de la *villa*…

— Dans ce cas, j'irais hiberner avec lui ! s'exclame-t-elle.

Il n'est même pas certain qu'elle plaisante, et il ne dit plus rien qui puisse la contrarier. Car toute cette journée a déjà été assez riche en émotions comme ça.

Ça a commencé dès le matin, avec la visite inopinée du tribun Quintus, en route pour une inspection à Andemantunum. Il a tenu à parler à Silvanus en tête à tête, afin de lui rendre compte des développements de son enquête :

— Considère cet entretien comme l'un des derniers entre nous, car je n'ai plus que quelques détails à régler avant de rentrer à Rome faire mon rapport à l'Empereur et au Sénat. Sache que j'ai fait arrêter au total trente-sept personnes, à commencer par le magistrat Xantus… Tous les autres accusés l'ont accablé, et il a fini par reconnaître ses détournements, et même sa complicité dans la tentative de meurtre contre moi. Je compte bien faire condamner sa famille à la *diminution capitis maxima* ; comme ça, sa ravissante épouse Bérénice sera à vendre, et tu pourras l'acheter, même si les enchères s'annoncent rudes ! Une belle brune, ça vaut bien une belle rousse, non ?

Silvanus a préféré ne pas relever :

— Si Xantus est arrêté, qui va payer les jeux inauguraux de l'amphithéâtre ?

— Ton ami Nertomarus ne s'est pas fait prier pour reprendre le rôle. En voici au moins un certain de sa réélection !

— Et qu'est-ce qu'il en est des autres conjurés ?

— Ceux qui ne sont pas morts seront crucifiés ou vendus comme esclaves, à commencer par l'aubergiste Bassidius.

— Et que va devenir son auberge ?

— C'est curieux que ça te préoccupe, a rétorqué le Romain. Je crois savoir qu'elle sera confisquée au profit de la cité de Vesontio, en compensation partielle des taxes détournées. En sa qualité de *duumvir*, ton ami Nertomarus fait rechercher un nouvel exploitant. Soit dit au passage, Nertomarus paraît être l'un des rares membres du Sénat de cette ville à être honnête et soucieux des finances publiques…

— Pour l'auberge, j'ai une candidature à lui proposer : la jeune Orbia, qui y travaille déjà.

— Tu crois qu'elle aurait les épaules pour ça, je veux dire, en plus des reins ?

Il a ri de sa plaisanterie, et c'était la première fois que Silvanus l'entendait rire.

— Cette fille est droite, elle a le sens du commerce, elle fera parfaitement l'affaire. Orbia mérite cette récompense, pour avoir rendu de grands services à l'Empereur. Je vais faire parvenir une lettre en ce sens à mon ami Nertomarus.

— Ce que tu dis d'elle n'est pas faux, a réagi le tribun. Je parlerai également à Nertomarus en sa faveur.

Puis, après un silence :

— S'il y a une chose que je ne comprends pas dans cette affaire, c'est comment une bande d'individus corrompus, qui avait mis la ville en coupe réglée dans le seul but de s'enrichir, a fini par s'allier à des Ségomarus et autres Demetrius, des exaltés qui avaient pour projet ni plus ni moins que la création d'un Empire des Gaules rival de Rome !

— N'oublie pas que tous étaient des Séquanes, originaires de Vesontio : ils se connaissaient peut-être même depuis l'enfance. Mais ne cherche plus : le vrai point commun entre eux, c'est toi, Quintus. Ton arrivée à Vesontio les a tous paniqués, et ils se sont ligués pour te faire disparaître !

— Je présenterai ça dans mon rapport comme une subtile manœuvre de ma part, destinée à éradiquer tout ce que cette ville comptait de mauvaises herbes ! Et ne rêve pas, je ne dirai pas un mot du rôle que tu as joué. Toute la gloire de cette enquête doit me revenir, puisque j'ai

failli y laisser ma peau !

Silvanus a souri, tout en étant persuadé que le Romain ferait exactement ce qu'il était en train de dire.

— Et la druidesse Contuinda, a repris Silvanus, que vas-tu faire d'elle ?

— Apprends que la vieille sorcière est déjà partie pour les Enfers. Je l'avais fait arrêter et transférer à la prison du tribunal de Vesontio, mais on a retrouvé son corps sans vie dans sa cellule avant même que je puisse l'interroger.

— Une mort naturelle ?

— En effet, d'après le médecin qui l'a examinée, mais sans cause apparente ; comme si elle avait ordonné à son cœur de cesser de battre… J'aurais aimé qu'elle vive assez longtemps pour tout avouer et m'en apprendre plus, mais les dieux en ont voulu autrement.

Silvanus a enfin osé poser la seule question qui lui importait vraiment, et que le Romain se faisait un malin plaisir de ne pas évoquer :

— Et au sujet d'Alauda, qu'as-tu décidé ?

— Alauda ? Oui, c'est bien que tu me parles d'elle… Ses agissements ambigus avec les rebelles n'incitent pas à la clémence. Et comme tu le sais, la fille du traître Sennius Julius est toujours sous le coup d'un édit de *diminutio capitis maxima*. La loi, c'est la loi !

— Sur le premier point, tu es d'une parfaite mauvaise foi, puisque c'est bien grâce à elle qu'ils sont hors d'état de nuire. Quant au second point, si tu places son cas sur le terrain du droit, je te prie de considérer que si elle m'a été vendue par Demetrius, c'est bien qu'elle avait été réduite en esclavage ; et si elle était esclave, ça veut dire que l'édit impérial a été respecté à la lettre ! Un juge n'y trouverait rien à redire. Le seul problème que je reconnaisse, c'est que le prix de sa vente aurait dû revenir aux caisses de l'Empire ; en conséquence, je suis disposé à payer sans discuter la somme qu'on exigera de moi.

— J'en prends note.

— Depuis le début, je te sens particulièrement préoccupé par la situation d'Alauda, a perfidement repris le médecin. Ça m'étonne d'autant plus que je te pensais moins intéressé par les charmes de Vénus que par ceux d'Apollon…

— En citoyen romain craignant les dieux, je fréquente leurs deux temples. Mais c'est bon, tu as gagné, laissons la situation d'Alauda telle qu'elle est, inutile d'en faire un procès. Comptes-tu toujours l'épouser ?

— Bien sûr !

Silvanus a préféré ne pas lui dire que ce point était déjà réglé. Le jour même de leur retour à la *villa*, il avait signé deux actes : par le premier, il affranchissait Alauda, par le second, il l'épousait.

— Mon seul échec, a repris Quintus, aura été de ne pas avoir retrouvé l'or détourné par son père. Vespasien est très soucieux des caisses publiques. Tu ne le sais sans doute pas, mais à Rome, il a même institué un nouvel impôt sur la collecte de l'urine par les teinturiers !

— Incroyable ! Il fallait y penser.

Le deuxième temps fort de la journée s'est produit peu après midi, quand deux jeunes femmes se sont présentées à la *villa*. Bénusa les a fait patienter dans l'*atrium*, les traitant avec le plus grand respect, car elle les avait reconnues : Ésunéga et Sirmia, les deux servantes de la druidesse Contuinda. C'est à Alauda qu'elles souhaitaient parler :

— Nous avons appris la mort dans la prison de Vesontio de notre mère la Très Sage Contuinda, s'est lamentée Ésunéga. Les autorités ont immédiatement incinéré son corps, et ses cendres ont été mises dans un pot enterré à la nécropole du Champ Noir sans même une épitaphe !

— Je suis désolée de l'apprendre. Que les dieux prennent soin de son âme !

— Si nous sommes venues te voir, c'est parce que le Cernunnos Nemeton n'a plus de prêtresse, a déclaré Sirmia.

— Et vous deux ? N'êtes-vous pas prêtresses ?

— Nous ne sommes que des paysannes incultes comparées à Mère Contuinda… ou comparées à toi !

— À moi ?

— Alauda, tu es la fille de Cernunnos, qui t'a conféré de grands pouvoirs. Crois-tu que la façon dont tu as fait de l'ours Artius un animal obéissant pouvait rester secrète ? On parle de toi partout, de Vesontio à Augustodunum, et beaucoup de femmes viennent au temple dans l'espoir d'obtenir par toi les faveurs du Cornu. Alauda, nous t'implorons : tu dois succéder à Mère Contuinda ! Cela sauverait le temple, qui risque sans toi de perdre tout prestige et de disparaître !

— Je dois vous dire que depuis peu, je suis l'épouse de Silvanus Julius Sequanus. J'aime cet homme. Comment pourrais-je l'abandonner pour aller vivre au Cernunnos Nemeton ?

— Aucune règle n'interdit à une prêtresse d'être mariée, et tu n'aurais pas besoin d'être en permanence au temple. Tu pourras n'y

paraître que certains jours, ainsi que pour les fêtes, et passer le reste du temps avec ton mari !

— Il y a aussi le problème de l'ours Artius. Mieux vaut que je ne m'éloigne pas trop de lui.

Mais Ésunéga avait la réponse à cette objection :

— L'enclos et la cage qui avaient été construits au temple quand tu lui apprenais à danser sont toujours là. L'ours pourra y vivre en permanence !

— Et même, a ajouté Sirmia, il pourra te remplacer quand tu seras absente !

— Comment ça, me remplacer ?

— Je veux dire que dans l'esprit des fidèles, l'ours et toi vous êtes indissociables. Les femmes verront en lui la présence même de Cernunnos, et elles lui feront offrande aussi bien qu'à toi !

— Avant de vous donner une réponse définitive, je dois y réfléchir et en parler avec mon époux. Mais l'idée est tentante…

Après le départ des deux femmes, Alauda a couru retrouver Silvanus, occupé à inspecter ses vignes. Il s'est facilement laissé convaincre ; un peu trop facilement même aux yeux de sa jeune épouse, qui a craint un instant que ses absences soient séduisantes pour un homme depuis trop longtemps habitué au célibat. Mais elle a vite réalisé que c'était la perspective de l'éloignement d'Artius qui était le motif réel de son accord !

Le troisième et dernier événement important de la journée s'est produit vers la fin de l'après-midi, quand son régisseur a fait demander à Silvanus de se rendre de toute urgence au nouveau chai, celui construit pour accueillir les dix *dolia*. Redoutant la découverte de fissures dans la terre cuite, Silvanus s'y est précipité. Il a beaucoup misé sur la future production de *passum*, et ce problème serait très gênant, même si la vendange et le séchage des raisins étaient encore loin.

Il est entré le cœur battant dans le hangar, et son régisseur Marcus, qui l'attendait impatiemment, a refermé la porte au verrou derrière lui ; Olidius était présent aussi, visiblement bouleversé.

— Je t'ai fait venir d'urgence à cause d'un problème qu'Olidius a découvert tout à l'heure, à un moment où heureusement il était seul dans le chai… Olidius, raconte !

L'affranchi a désigné une échelle posée contre le bâti maintenant les énormes amphores :

— J'ai voulu voir s'il faudrait repasser une couche de poix à l'intérieur des dolia avant de les remplir, ou si c'était bon comme ça. Pour vérifier, j'ai passé un chiffon au bout d'un bâton, et j'ai remarqué sous la poix comme un éclat bizarre… Mais je n'en dis pas plus, il faut que tu voies ça par toi-même !

Silvanus a grimpé sur l'échelle, le bâton à la main, et frotté l'intérieur d'un des jarres. Puis Olidius lui a passé une lanterne, qu'il a descendue dans l'énorme récipient au bout d'une ficelle. Et il a compris.

— Ils sont les dix comme ça, a déclaré Marcus d'un ton laconique, on a vérifié. Le jour où Demetrius est venu à la *villa*, il a tenu à visiter le nouveau chai après que tu sois reparti pour Vesontio. On lui a montré les *dolia* qu'il t'avait vendus, et il avait l'air très content… Comme l'histoire de l'or détourné par le père d'Alauda n'a pas pu rester secrète, c'est seulement maintenant qu'on comprend pourquoi il était tellement satisfait !

Les trois hommes se sont assis par terre, les jambes coupées par l'émotion.

— Par quelle opération magique a-t-on pu faire ça ? s'est interrogé Silvanus. Olidius, toi qui as fait tous les métiers, tu as une idée ?

— C'est très difficile, mais faisable, la preuve ! Je pense qu'on a commencé par construire des *dolia* avec des plaques d'or, certainement à l'aide d'une forme en bois, en deux moitiés. Après ça, on a réuni ces deux moitiés et on les a recouvertes d'argile. Puis on a mis à cuire…

— Impossible ! L'or aurait fondu !

— C'est là qu'est le coup de génie ! Non, l'or ne devait pas fondre, à condition de veiller à deux choses : la composition de l'argile et l'intensité de la chaleur du four. En choisissant le bon mélange de terres et en cuisant longtemps à faible chaleur, c'est faisable. Il faut savoir que la terre peut cuire à une chaleur inférieure à celle où l'or fond{29}. Mais avant de réussir ça, et dix fois de suite, il leur a certainement fallu pas mal d'essais !

— Je comprends pourquoi Demetrius m'avait rendu visite, a soupiré Silvanus, et pourquoi il m'avait dit qu'il reviendrait… Il voulait juste s'assurer que son or était toujours là ! Ça explique aussi pourquoi ces jarres étaient si lourdes !

— Mais pourquoi Demetrius te les a-t-il envoyées ? s'est exclamé Marcus. Espérait-il vraiment que tu allais entrer dans cette conjuration insensée contre Rome ?

— Il savait que je ne le suivrais pas, mais que je ne le trahirais pas

non plus. Il voulait avoir cet or sous la main, en Séquanie, puisque c'est d'ici que la rébellion devait partir… À présent, il va falloir que je réfléchisse à quoi faire de cet or, qui appartient à l'État, sans m'attirer de graves ennuis. Autre problème : on ne pourra jamais faire du bon vin là-dedans ! L'un de vous deux a-t-il une idée ?

— On peut couper les *dolia* horizontalement, avance Marcus, récupérer l'or et recoller les deux morceaux de terre cuite avec une soudure au plomb. Mais c'est compliqué, et risqué…

— Et toi, Olidius, qu'en penses-tu ?

— D'abord, il faut dire à tout le monde que ces jarres étaient fissurées. Ensuite, on les cassera pour récupérer l'or, qu'on cachera soigneusement, ça va de soi. On utilisera les morceaux de terre cuite comme remblais pour les chemins, on en a toujours besoin. Mais il faudrait commander d'urgence de nouveaux *dolia* !

— Quand même, il y a un risque à prendre en compte, a observé Marcus, celui de voir les artisans qui ont fabriqué ça se mettre un jour à tout raconter… S'il y a une enquête, tu ne seras pas en bonne position, patron !

— En effet. Peut-être faudrait-il que j'en parle à Quintus avant qu'il ne rentre à Rome… Mais quand je pense à toutes les complications que ça va créer !

Assis sous sa treille, Silvanus retourne dans sa tête les événements extraordinaires de la journée. Entre une épouse druidesse, un ours envahissant et des *dolia* plaqués d'or volé, la vie à la campagne n'est finalement pas aussi paisible qu'il l'avait imaginée. Qu'il lui semble déjà loin, le temps où il pouvait tranquillement profiter de la beauté du crépuscule et des vers de Virgile…

Comme si elle lisait dans ses pensées, Alauda lui sourit et lui prend la main qu'elle pose contre son cœur. Comme chaque fois qu'il sent le monde vaciller sous ses pieds, le regard vert de cette étrange fille aux cheveux de feu le rassure.

GLOSSAIRE

Aconitum (latin – mot souvent utilisé au pluriel : *aconita*) : l'aconit, une plante dont on extrait un poison mortel déjà très utilisé dans l'Antiquité (notons que Néron, en ce qui le concerne, lui préférait le cyanure). Il était aussi appelé Casque de Jupiter en raison de la forme de la fleur.

Alauda (gaulois) : Mot désignant l'alouette, signifiant littéralement *la grande chanteuse*. Il est passé en latin, où il peut prendre aussi le sens de louange (*a lauda*).

Andemantunum : Langres, capitale du peuple gaulois des Lingons.

Arar : la Saône.

Artio (gaulois) : ours.

As (latin) : pièce d'un quart de sesterce.

Atrium (latin) : pièce centrale de la maison, très décorée, où l'on accueillait les visiteurs. Le toit était ouvert à la verticale d'un bassin (*impluvium*) parfois agrémenté d'un jet d'eau. Voir aussi *domus*.

Augustodunum : Autun**.** Ville fondée par Auguste pour la population de l'ancien oppidum éduen de Bibracte.

Ave (latin) : formule de salutation. À noter que le célèbre salut des gladiateurs entrant dans l'arène, *Ave Cæsar morituri te salutant,* est essentiellement hollywoodienne.

Basilica (latin) : vaste édifice muni de portiques servant de tribunal,

Bourse du commerce, lieu de promenade ; des boutiques donnaient sur la rue. Le mot prendra une connotation religieuse avec le christianisme.

Carcer (latin ; pluriel *carceres*) : prison – locaux donnant directement sur l'arène d'un amphithéâtre destinés aux animaux, aux condamnés et aux gladiateurs.

Cardo maximus (latin) : pivot, axe principal nord-sud de toute ville romaine. Il croise le *decumarus maximus*, axe principal est-ouest. C'est à ce croisement que fréquemment se situent le forum et les édifices publics.

Castra Regina : Ratisbonne, important poste romain sur le *limes*.

Cella (latin) : salle du temple abritant la statue du dieu.

Cernunnos : le Cornu, déité majeure du panthéon celtique, dieu de la nature, des animaux et de l'abondance, souvent représenté la tête ornée de bois de cerf. Comme cet animal, dont les bois tombent et repoussent chaque année, il symbolise le cycle biologique de la nature et de la vie.

Cisium (mot gaulois passé en latin) : cabriolet à deux roues, attelé à un ou deux chevaux.

Cognomen (latin) : le surnom, troisième élément du nom traditionnel du citoyen romain, qui venait à la suite du prénom et du nom de famille.

Cyathisque de Dioclès (Diokleios kuathiskos), ou cuiller de Dioclès : instrument chirurgical en forme de cuiller, percée à un bout et muni de deux crochets à l'autre extrémité, que l'on introduisait dans les plaies pour en extraire les pointes de flèches.

Damnatio ad bestias : peine de mort appliquée à Rome, où le condamné est tué dans l'arène par des bêtes fauves.

Danuvius : le Danube.

Decumarus : voir *cardo*.

Diminutio capitis (latin) : condamnation à la perte du statut et des droits d'une personne. Il existait trois stades, *minima*, media, *maxima* ; dans ce dernier cas, le condamné perdait tous ses droits et ses biens et était réduit en esclavage.

Dolium (latin. Pluriel *dolia*) : jarre en terre cuite de forme sphérique ou étirée, d'un diamètre pouvant aller à 2 mètres, contenant jusqu'à 1 800 voire 3 000 litres. Comme dans le cas des amphores, l'intérieur était ciré ou recouvert d'un film de poix aux vertus bactéricides.

Domus : maison de ville des classes aisées, pouvant parfois atteindre des sommets de luxe. Les pièces principales en étaient l'*atrium* (voir ce mot), le *triclinum* (salle à manger avec lits de banquet), le *tablinum* (bureau, salle d'archives familiales), le *peristylus* (cour ouverte avec colonnade), les *cubicula* (chambres à coucher).

Duumvir (latin ; pluriel *duumviri*) : magistrats supérieurs des colonies ou des municipes, qui remplissaient les fonctions équivalentes à celles des consuls de Rome et en avaient le rang.

Epomanduorum : Mandeure (département du Doubs).

Fascia mamilla (latin ; pluriel *fasciæ mamillæ*) : littéralement *bandeau de seins*, bande de tissu (ordinairement du lin) par laquelle les femmes maintiennent leur poitrine notamment pour les exercices physiques (c'est l'ancêtre du soutien-gorge).

Forum (latin) : place publique, cœur de la vie publique, politique et économique d'une ville.

Fatum (latin) : destin, fatalité.

Garum : saumure de suc de poisson largement utilisée en accompagnement des plats. Le garum le plus apprécié provenait du sud de l'Espagne.

Ides : les mois du calendrier romain sont divisés en trois périodes de durées inégales, séparées par des jours de référence : les calendes, les

ides et les nonnes.

Lares : esprits tutélaires chargés de protéger la maison, la cité. Leur autel, le laraire, se trouve en général dans l'*atrium*.

Liburne (latin *liburna*) : navire léger mesurant trente mètres de long sur cinq de large. Les deux rangs de 18 rameurs pouvaient faire atteindre au navire une vitesse de 7 nœuds, et même 14 en naviguant à la voile. Utilisé sur les fleuves et les grands lacs.

Limes (latin) : frontière fortifiée protégeant l'Empire romain des incursions. Son tracé a évolué au fil du temps.

Lingons : voir Andemantunnum.

Louernos (gaulois) : le renard.

Lousonna : Lausanne (Suisse).

Lucerna (latin) : petite lampe à huile en terre cuite, souvent ornée de motifs.

Lugdunum : Lyon.

Luxovium : Luxeuil-les-Bains (département de Haute-Saône).

Magos (gaulois) : marché.

Mango (latin ; génitif *mangonis*) : marchand d'esclaves ; maquignon.

Matrona (latin ; pluriel *matronæ*) : femme mariée, dame.

Meretrix (latin, pluriel *meretrices*) : prostituée opérant seulement la nuit (à la différence de la *prostibula*, qui exerçait de jour comme de nuit). Les *meretrices* payaient régulièrement taxes et impôt et jouissaient d'une certaine considération sociale.

Mille (latin *miliarum*, ou *milia*) : mesure de distances romaine équivalente à 1 000 pas, soit 1,472 km. La lieue gauloise mesurait

quant à elle 2,2 km.

Nemeton (gaulois) : temple.

Nomenclator (latin) : esclave chargé d'annoncer les invités et de nommer les citoyens que croise son maître.

Nymphée : en archéologie, grotte naturelle ou artificielle abritant une source, souvent richement décorée de marbres et de statues. Ces lieux consacrés aux nymphes servaient pour les loisirs et le repos.

Odeum (latin) : odéon, petit théâtre aux sièges en gradins, généralement ouvert, destiné à la musique et au chant.

Odonna (mot à racines préceltiques, ayant le sens d'*eau de torrent*) : nom d'une rivière de Franche-Comté longtemps appelée Lignon et aujourd'hui l'Ognon.

Ogmios : dieu de la mythologie celtique gauloise. Associé par les Gallo-Romains à Hercule et à Mercure (Hermès).

Oppidum (latin) : forteresse, ville fortifiée.

Palla (latin) : grande écharpe ou manteau de femme.

Passum (latin) : vin de raisins séchés sur des claies ou suspendu à des fils (l'équivalent du vin de paille actuel).

Prostibula : voir *meretrix*.

Rhétie : également appelée Rhétie-Vindélicie, cette province entre Alpes et Danube recouvrait les actuels cantons suisses des Grisons et du Valais, le Tyrol, le sud de la Bavière, l'est du Bade-Wurtemberg ainsi que la Lombardie. Elle était habitée au Tyrol par les Rhètes et en Bavière par les Vindéliciens.

Riuros (gaulois) : le *mois gras*, troisième mois de l'année celtique. Il correspond approximativement au mois de janvier de notre calendrier.

Sesterce (latin *sestercius*) : un sesterce (bronze) vaut deux *dupondii*, ou quatre *as*, ou huit semis ou encore seize quadrants (ces 4 pièces sont en cuivre) ; quatre sesterces font un denier (argent) ; cent sesterces font un *aureus* (pièce en or). Les historiens considèrent qu'au I^er^ siècle apr. J.-C., un sesterce équivaut à plus ou moins deux euros ; cette pièce était le moyen de paiement commode de la vie quotidienne.

Subligar (latin ; pluriel *subligares*) : bande de tissu passée entre les jambes et nouée sur les hanches, évoquant le slip moderne ; appelée aussi *subligaculum,* ou encore *licium*. Le Christ en croix est souvent représenté vêtu d'un *subligar*.

Suburbium (latin) : faubourg, banlieue.

Sponsus (latin) : fiançailles.

Taberna (latin) : auberge, bistro, boutique.

Tablinum : voir *domus*.

Torque (français) : type de collier en bronze ou en or spécifique aux Celtes.

Triclinum : voir *domus*.

Utinam (latin ; adverbe) : fasse le ciel que… Qu'il plaise aux dieux que…

Venatio (latin) : jeu du cirque simulant une chasse, où des animaux sauvages étaient tués par des hommes souvent armés d'épieux ; on faisait aussi combattre les animaux entre eux, après les avoir affamés et assoiffés pour les rendre plus agressifs. Seules les villes très riches pouvaient se permettre de présenter des animaux exotiques tels que des lions, qui coûtaient des fortunes.

Vicus (latin) : bourg, village.

Villa (latin ; pluriel *Villæ*) : grosse exploitation agricole ; la partie habitée par le maître est la *pars urbana*, la partie agricole la *pars rustica*,

où se trouvent aussi les logements des esclaves et ouvriers agricoles.

Volumen (latin ; pluriel *volumines*) : rouleau de manuscrits, feuilles de papyrus collées les unes aux autres pour constituer un livre.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions du 38

Incursions temporelles, fiction historique
1. La Demoiselle de Rosling
2. Le Voyage de Ziska

Crimes en Himalaya, cosy crime
1. Le Talisman tibétain
2. Les Évadés du toit du monde
3. La Vallée du yak sauvage
4. Complot au Sikkim
5. Panique à l'hôtel Kangchenjunga
6. Tigres et châtiments
7. Contrebande, carrom et funérailles célestes

Le Testament de la comtesse des ténèbres, fiction historique

Meurtre au moulin de la Zhern, policier

LES ÉDITIONS DU 38

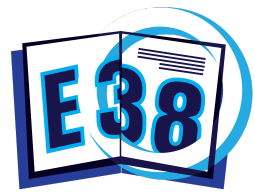
NOTRE AMBITION
Servir la littérature de genre
Publier de belles histoires
Captiver nos lecteurs

NOTRE CHOIX
Développer un catalogue numérique,
l'imprimer à la demande :
une offre moderne,
adaptée aux nouveaux modèles de lecture.

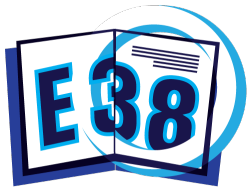
DES COLLECTIONS FORTES
Polars et Thrillers
Imaginaire
Romans historiques
Romans Jeunesse
Séries littéraires
Fiction contemporaine
Les Classiques du 38

Soyez informé de l'actualité et des nouveautés des Éditions du 38, abonnez-vous à notre newsletter en vous rendant sur notre site Internet
www.editionsdu38.com

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos livres, il se peut qu'il reste quelques coquilles.
Vous pouvez nous les signaler à
contact@editionsdu38.com



© 2023 Les Éditions du 38,
38 rue d'Alger, 31290 Villefranche-de-Lauragais



Les Éditions du 38

ISBN : 9782384830725
Tous droits réservés
© Les Éditions du 38 - Bernard Grandjean, 2023
Crédit couverture : Anne-Eléonor Olivier © Unsplash

Nous joindre : contact@editionsdu38.com

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

{1} Mois de janvier du calendrier gaulois. Les mots en italique, ainsi que ceux dont le sens n'est pas suffisamment précisé dans le texte, sont repris dans un glossaire à la fin du livre.

{2} Pupillin, village du Jura.

{3} Frontière fortifiée de l'Empire romain.

{4} Fasse le ciel que…

{5} Lac de Constance. Brigantium est le nom romain de l'actuelle ville autrichienne de Bregenz.

{6} Écharpe des femmes romaines.

{7} L'année 69 de l'ère chrétienne.

{8} Soit au total plus de 2 600 litres.

{9} Bateau utilisé pour la surveillance du Rhin.

{10} Marchand d'esclaves.

{11} Le 13 septembre.

{12} Environ 12 000 euros.

{13} Les Romains ne connaissent ni les étriers ni les selles à pommeaux ; les selles ne comportent que quatre « cornes » de cuir, deux devant et deux derrière, qui aident le cavalier à se maintenir sur le dos du cheval.

{14} Les villes citées sont Luxeuil-les-Bains, Langres, Mandeure, Lausanne et Lyon.

{15} Alauda (prononcer *a-la-ou-da*) est un mot gaulois signifiant « grande chanteuse », désignant l'alouette.

{16} Jeu de mots sur *louernos*, le renard en langue gauloise.

{17} La partie agricole de la *villa*, séparée de l'habitation du maître.

{18} Le philosophe Sénèque, né à Cordoue en l'an 1 av. J.-C., ou 4 apr. J.-C., mort par suicide en 65 apr. J.-C.

{19} Tite-Live, célèbre historien romain (59 av. J.-C.-17 apr. J.-C.).

{20} Chef lingon qui participa aux côtés de Caius Julius Civilis à la révolte de 69-70.

{21} La Saône.

{22} Au sens romain : protégés, vassaux…

{23} L'aconit, un poison violent.

{24} Augsbourg (Allemagne).

{25} Artio est un mot gaulois signifiant ours. Atius est un nom de famille courant à l'époque romaine.

{26} La *venatio* est un spectacle de massacre d'animaux sauvages organisé dans une arène ; la *damnatio ad bestias* est une forme de mise à mort des condamnés, livrés à des fauves.

{27} Catégorie de prostituées.

{28} Mandeure (relais de légions, au croisement de deux voies très importantes de Lyon à Kembs et de Besançon à Bâle).

{29} La température de fusion de l'or est 1 064 °C. Les amphores étaient cuites à environ 1 000 °C, mais une température de 750 à 800 °C pouvait être suffisante.